This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MÉMOIRES

D'UN

ENFANT DU PEUPLE,

PAR

Louis AVRIL, proscrit,

EX-REPRÉSENTANT DU PEUPLE,

avec une préface

Par Félix PYAT.

GENÈVE,

IMPRIMERIE DE P.-A. BONNANT, RUE VERDAINE, 277.

1852

MÉMOIRES

D'UN

ENFANT DU PEUPLE,

PAR

Louis AVRIL, proscrit,

EX-REPRÉSENTANT DU PEUPLE,

Avec une Préface

PAR FÉLIX PYAT.

GENÈVE,

IMPRIMERIE P.-A. BONNANT, RUE VERDAINE, 277.

1852

MÉMOIRES

DU

SÉNAT DU PEUPLE.

L'adversité éprouve les cœurs faibles tandis qu'elle retrempe les âmes fortes. L'homme d'énergie, que le suffrage du peuple a porté sur la scène politique, ne déserte pas la cause de l'humanité, parce qu'il est contraint de s'éloigner pour un temps de son pays, et d'aller chercher un asile sur la terre étrangère. Il consacre les pénibles heures de l'absence à la méditation, à l'étude des questions sociales, afin de se préparer pour l'avenir.

Le proscrit Louis Avril s'est recueilli ainsi dans la solitude, durant les longs jours de l'exil, et il a écrit pour le peuple un livre admirable. Les malheurs de la patrie n'ont pas abattu son courage ni refroidi dans son cœur le zèle le plus persévérant pour le triomphe de la démocratie; toujours préoccupé du sort du travailleur, du paria moderne, qui porte seul le poids du jour, il a retracé avec une saisissante vérité l'histoire de la famille prolétaire, en France, pendant une période de trente ans, à partir de l'année 1814. Son livre restera, parce que l'on éprouve un attrait irrésistible à sa lecture; parce qu'il expose avec un rare bonheur toutes les souffrances, toutes les déceptions des hommes de labeur; parce qu'il honore la famille, toutes les vertus civiques après

celles du foyer, le travail, les bienfaits et la puissance de l'association; parce qu'il est la plus éloquente réfutation des étranges accusations hasardées contre les démocrates. Qui pourrait lire les *Mémoires d'un Enfant du Peuple*, où chacun retrouvera une page de sa vie la plus intime, sans être ému jusqu'aux larmes, sans devenir plus fort, plus dévoué à l'accomplissement de tous ses devoirs de citoyen, sans éprouver de l'admiration pour le proscrit qui a su faire un si noble emploi du temps passé à Chailly, près de Lausanne.

Conçu au pied des Alpes, sur le sol où le droit d'asile était jadis inviolable, ce livre ne nous appartenait-il pas déjà? Avril l'a bien compris! Forcé de s'éloigner du paisible séjour où il avait vécu des souvenirs du passé et de l'espérance de temps meilleurs, il nous a légué son manuscrit. Il a voulu témoigner ainsi sa reconnaissance pour les vives sympathies qu'il a inspirées à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, et, par conséquent, de l'estimer et de l'aimer.

Nous le publions avec la conviction de propager un excellent livre et d'accomplir un acte utile à la démocratie.

La *Préface* fera déjà pressentir le mérite de cette œuvre de conviction et de dévouement.

Qui pouvait mieux que Félix Pyat juger l'ouvrage de l'exilé?

Genève, 1er mai 1852. Amberny.

PRÉFACE.

« Aujourd'hui, 15 mars 1851, je viens d'entendre le dernier chapitre des *Mémoires d'un enfant du peuple*. Voilà un de ces rares ouvrages qu'on quitte à regret et dont on voit venir le mot *fin* avec peine.

« L'attrait a été si vif que je ne me suis pas senti la moindre inattention pendant toute la durée de la lecture : et pourtant, j'ai le méchant défaut, j'en conviens, de ne pouvoir entendre lire sans distraction d'esprit. Je suis si mal organisé sous ce rapport, qu'il m'est impossible de rester en place plus d'une page ou deux devant mon lecteur. En général, une lecture est pour moi un *casus belli;* et j'ai beau faire, j'en sors presque toujours fâché avec l'auteur. J'avalerai des couleuvres par les yeux ; seul et livre en main, je suis de force à lire le bulletin des lois, à digérer le *Moniteur* et les idées napoléoniennes. Qu'on me confie n'importe quel manuscrit,

je n'en passe pas un mot. Mais par les oreilles, c'est différent. Je ne puis tenir tête à un lecteur, quel qu'il soit, fût-il Molière en personne. Je n'aurais jamais été dans le cas de remplacer sa servante. Lorsqu'un homme me prie d'écouter son œuvre, si c'est un inconnu, je me récuse; si c'est un ami, je me résigne; et, avant que l'attaque commence, je me campe de mon mieux dans ma chaise, je me pince, je me mords, je fais tout ce que je peux pour écouter. Mais bah! dès la troisième page, je me distance, je fuis, je suis en pleine déroute; mon esprit se dérobe malgré moi et je ne peux plus le ramener. Bientôt le corps en fait autant; je sens des fourmis dans les jambes, je me lève et j'ai un ennemi.

« Eh bien! malgré ces mauvaises dispositions, je n'ai pas fait, je le répète, la moindre absence, le moindre vagabondage, pendant tout le temps de la lecture de mon ami Avril. Je ne me suis ni échappé, ni lassé; j'ai été retenu durant tout le volume par je ne sais quel charme qui m'a saisi depuis la première page jusqu'à la dernière. Mon esprit est resté fixé sur le livre, comme mon corps sur la chaise, dans l'attitude que j'avais prise au commencement, sans que j'aie ressenti le besoin de remuer, de respirer, toujours tendu et béant que j'étais après la parole de l'auteur. Et je n'étais pas le seul sous le charme. Tous nos amis présents, Italiens, Suisses et Français étaient captivés comme moi. C'était comme au théâtre où, quand la scène

intéresse, tout le monde écoute, immobile et muet; tandis que si la scène languit, tout le monde est enrhumé, tout le monde a des maux de nerfs, chacun tousse et crache; chacun s'ébat, et s'agite comme un papillon décloué.

« De même ici, chacun, absorbé par l'intérêt du livre, chacun oubliait devant les vicissitudes, devant les misères de l'enfant du peuple, ses propres misères, ses propres vicissitudes, l'exil, le rhumatisme, la bise, la neige, que sais-je? Et quand on arriva à la fin, il n'y eut qu'un cri : Déjà!

« C'est donc le plus grand succès de lecture que j'aie vu obtenir à un auteur. C'est la plus agréable soirée que j'aie passée en Suisse. Pendant quelques heures, j'ai été véritablement arraché à moi-même, par les malheurs du pauvre Dumont; et j'ai retrouvé les miens plus légers, et je me suis retrouvé moi-même avec plus de force pour les supporter. Pendant cette lecture, j'ai appartenu tout entier à l'auteur, à son œuvre, à ses idées, au spectacle magique qu'il a déroulé devant nous : tableaux de genre et tableaux d'histoire, vie privée et vie publique, le foyer et la rue, variés et mêlés, et ressortant l'un par l'autre avec un contraste d'un art et d'un bonheur parfaits.

« L'auteur n'est cependant pas un artiste proprement dit. Il y a dans son ouvrage une ignorance du métier, une naïveté de composition, un laisser-aller d'exécution qui émeut, entraîne, et enchante plus que les artifices du monde. Pourquoi? Parce qu'il a

rempli, sans y prétendre, les meilleures conditions de l'art; parce qu'il y a dans son œuvre vérité et simplicité; parce que l'auteur, qu'on reconnaît à chaque ligne dans les traits de son héros, est un homme sincère qui a écrit avec son âme; parce qu'il a fait son œuvre à son image; parce qu'il a donné sa propre vie à son sujet; parce qu'il a communiqué aux autres l'émotion qu'il a ressentie lui-même; parce que, sans s'occuper d'Aristote, il a versé là toutes les tendresses de son cœur, toutes les larmes de ses yeux, sa sensibilité, sa moralité natives; parce que c'est lui, être humain et vivant, et non une fiction, une invention à tant la page, qu'on voit parler comme il pense, et agir comme il parle; parce qu'enfin cet être plein de vie, est plein d'amour aussi, de foi et d'espérance, comme le grand crucifié; parce qu'il se relève sans cesse comme lui sous le poids de sa croix, au nom de Dieu et du Peuple, de la Nature et de la Liberté!

« Conviction et franchise, voilà la puissance de ce livre. On y sent la réalité partout. Dans la partie politique ou dans la partie intime, soit que l'auteur nous peigne à grands traits les calamités publiques du temps de la Restauration; soit qu'il nous détaille les peines intérieures du vieux soldat soutenant, pendant la paix, sa femme et ses enfants avec ses bras mutilés par la guerre; soit qu'il nous initie aux travaux de la famille ou aux efforts des sociétés secrètes; soit qu'il déplore les chagrins de l'homme ou les revers de la patrie; on sent toujours et par-

tout l'attraction irrésistible de la vérité, avec le besoin de chercher et l'espoir de trouver le remède à côté du mal, le conseil à côté de l'obstacle, le courage au milieu du péril, la patience au milieu de la lutte, la confiance au-dessus de l'adversité.

« L'auteur, par le fond et la forme, par la pensée et l'expression, procède des écrivains du dix-huitième siècle qu'il affectionne et qu'il rappelle souvent. Il descend de Pestalozzi, de Bernardin de Saint-Pierre, de Rousseau et de Fénélon : même douceur passionnée, même bienveillance ardente, même amour de la nature et de l'humanité.

« L'éditeur de ce livre me fait l'honneur de me demander ce que j'en pense. Voilà, mon cher Avril, mon opinion, telle que je l'ai écrite toute fraîche, en sortant de chez vous, en rentrant chez moi, sur les pages de mon propre journal, à Lausanne, le 15 mars 1851. Je ne l'ai pas écrite *ad hoc*, en manière de feuilleton, dans un but de réclame, dans une intention de publicité, par esprit de camaraderie et pour les besoins de la spéculation ; je l'ai écrite telle qu'elle m'est venue sous l'impression du moment, et maintenant que j'y réfléchis, je n'ai rien à y changer. Après un an, je retrouve encore par le souvenir, dans votre excellent livre, toutes les qualités qui m'ont frappé à la lecture : simplicité, vérité, cordialité.

« Puisse le public, — c'est mon vœu et mon espoir, — être touché comme moi de ce mérite si rare aujourd'hui ! Puisse votre Joseph Dumont avoir tous

les succès dont il est digne ! Puisse le peuple reconnaître là un ami fidèle, dont le dévouement modeste ne se rebute pas, dont la constance désintéressée ne faillit pas ! Puisse-t-il voir dans votre héros, dans vous-même, l'exemple, le modèle d'un courage et d'une foi que les incertitudes et les alternatives ne changent pas ! Puisse-t-il trouver dans cette littérature saine et salutaire, le réconfort dont il a grand besoin pour ses heures de doute et de faiblesse, dans ce temps d'épreuves et de traverses de tout genre, au milieu des désastres publics et des malheurs privés. »

Londres, 15 mars 1852.

Félix PYAT.

MÉMOIRES

D'UN ENFANT DU PEUPLE.

MÉMOIRES

D'UN

ENFANT DU PEUPLE.

I

INTRODUCTION.

Au sud de la mer des Antilles, par 10 degrés de latitude nord, se trouve une terre bordée de hautes montagnes : c'est la *Côte-Ferme* ou Colombie, premier point du continent américain que toucha Christophe Colomb, après avoir découvert Saint-Domingue [1].

La Côte-Ferme est un pays admirable par sa fertilité, par la pureté de son climat et par la douceur de ses habitants. Là, point d'hiver. Une température chaude et égale règne toute l'année ; et la nature est tellement féconde qu'elle offre, pour ainsi dire, d'elle-même les plus riches produits.

Exempts de besoins factices, les heureux habi-

[1] C'est dans le promontoire de Paria que Colomb a reconnu le premier la terre continentale. (Humboldt. Voy. aux rég. équatoriales, liv. III, pag. 2.)

tants de cette contrée ne connaissent point cette activité inquiète, cette humeur jalouse, cette ambition dévorante, qui empoisonnent la majeure partie de nos jours. Libres par les institutions et surtout par le bien-être, ils ne songent point à se créer des nécessités nouvelles, mais à jouir en paix et sobrement des biens précieux que Dieu leur a départis. La danse, pendant la fraîcheur des nuits; le cheval, matin et soir; le bain, le hamac, le café et le délicieux cigare, aux heures brûlantes : voilà, si l'on y ajoute le goût d'une propreté extrême et d'une toilette recherchée, les jouissances uniformes mais inépuisables du créole. Du reste, nulle prévoyance : une vie toute au jour le jour.

C'est au milieu de cette population indolente et bonne, c'est sur cette terre privilégiée que, poussé par les événements politiques, j'ai passé sept années de ma vie. C'est là qu'il m'eût été donné de jouir d'une existence paisible, si la France et la République n'eussent pas été pour moi au-dessus de tous les biens.

Au nombre des amis que j'ai laissés dans ce pays lointain, il en est un qui me sera toujours particulièrement cher. C'est un Français, établi à la Victoria, petite ville du littoral, où, par son industrieuse et honorable activité, il a su se faire une position telle que la peut désirer tout homme qui sait comprendre le vrai bonheur.

Possesseur de belles plantations qu'il dirige lui-même, *Sayler* (c'est son nom) est un modèle de

vertus patriarcales; sa fortune est un bienfait pour la vallée qu'il habite; et sa maison, un refuge hospitalier ouvert à tout Européen malheureux.

C'est de cet homme de bien que je tiens les matériaux du livre que je publie aujourd'hui.

Voici comment :

Un matin que notre conversation roulait, comme d'habitude, sur la merveilleuse fertilité de cette partie de l'Amérique, si peu connue des Européens, je demandai à Sayler comment il se faisait qu'on n'eût point tenté encore d'y fonder des colonies d'émigrants. — Il me semble, lui disais-je, qu'aucun pays ne serait plus propre que celui-ci à recevoir ce trop-plein qui se fait sentir en Europe, et à réaliser pour des colons tous les rêves dorés qu'on bâtit ordinairement sur le Nouveau-Monde.

—C'est vrai, me répondit-il, nul pays n'a plus besoin de population que cette partie de la Colombie. Le *Vénézuéla*, dont l'étendue dépasse celle de la France, n'a qu'un million d'habitants, et son terrain accidenté offre toutes les conditions de température qui peuvent faciliter l'acclimatement des colons étrangers.

— Pourquoi donc, répliquai-je, le courant des émigrations ne s'est-il pas encore établi par ici?

A cette question, la physionomie de mon ami devint tout à coup pensive.

— Auriez-vous le courage, me dit-il avec quelque hésitation, de lire l'histoire d'un prolétaire, écrite par lui-même.

— Une histoire..... inédite?

— Oh! tout à fait inédite.

— Mais, pourquoi cette proposition inopinée?

— Que vous dirai-je? Parce qu'elle répond un peu à ce que vous désirez savoir, et beaucoup à un désir que je nourrissais depuis longtemps, sans oser vous le communiquer.

— Ainsi, c'est ma question à propos des colonies qui vous a mis sur la voie?

— Oui, et je l'ai saisie au bond, comme j'eusse fait de toute autre qui eût eu quelque rapport avec mon sujet.

— Vraiment, mon ami, à votre air de mystère, vous me feriez croire qu'il s'agit ici plus que d'un simple désir.

— Vous devinez, me dit Sayler, en souriant; ce désir cache un vœu ardent que vous réaliserez, je l'espère.

— Un vœu? Parlez, mon ami; il n'y a rien que je ne fasse pour.....

— J'ai besoin de vous éprouver, d'abord.

— Vous plaisantez.

— Pas du tout. Laissez-moi mon secret, et lisez l'histoire du prolétaire.

— Je me soumets d'autant plus volontiers que vos demi-confidences excitent violemment ma curiosité.

— Oui, vous voilà intrigué, je le comprends; et, pour arriver à savoir ma pensée intime, vous allez vous résigner à lutter contre l'ennui d'une lecture imposée.

— Vous vous méprenez, Sayler. Si je désire connaître l'objet de votre préoccupation, il ne me tarde pas moins de lire l'histoire dont vous me parlez.

— Oh ! ne prenez pas feu, mon cher; car, comme vous pouvez le penser, c'est écrit sans art.

— Mais, avec vérité ?

— Je le crois.

— Et vous avez connu l'auteur ?

— Répondre à cela, me dit l'honnête planteur, ce serait m'engager à vous raconter l'histoire du prolétaire ; or, je préfère que vous la lisiez. Tenez, ajouta-t-il, en tirant de son secrétaire un manuscrit roulé, voilà ce que je vous confie ici, bien entendu ; car, c'est un souvenir qui m'est trop cher pour que je m'en dessaisisse. Mettez-vous là, devant la maison, sous ces orangers, et lisez pendant que la chaleur vous empêche de faire autre chose ; vous aurez fini, au moment de la promenade du soir. Alors, si les péripéties d'une vie obscure, racontées simplement, vous ont intéressé, je serai tout à vous pour les questions que vous ne manquerez pas de me faire.

— J'acceptai avec empressement l'offre de mon ami, et, m'étant accommodé dans un hamac suspendu sous les orangers en fleur, je lus, sans désemparer, les quinze chapitres qui suivent :

Londres, le 7 mars 1852.

Louis AVRIL.

Décembre, 1823.

J'entreprends l'histoire des malheurs de ma famille; c'est en même temps celle de mes jeunes années.

Pourquoi, quand nous avons enfin atteint un port tranquille, suis-je ainsi obsédé du désir de raviver un triste passé. Et quel est le but de mon entreprise? Que deviendra cet écrit? Je ne sais. Je cède à un besoin irrésistible : voilà tout.

Comme le voyageur qui, après de grandes fatigues, arrive au sommet d'une montagne escarpée, j'aime à me retourner pour mesurer de l'œil la route que nous avons parcourue.

Il me semble d'ailleurs que cette revue rétrospective de nos peines fortifiera mon âme et la prémunira contre les entraînements du bonheur.

Car, qui sait si notre vie, si la mienne, qui commence à peine, ne sera pas encore pénible et agitée. Le pauvre est-il jamais sûr de son avenir!

Je laisse courir ma plume sous l'impulsion du cœur et des souvenirs.

II

LA FAMILLE DU SOLDAT. — 1815.

C'était dans les premiers mois de 1814, une pauvre famille, composée d'une femme malade et de quatre enfants en bas âge, habitait une misérable cabane dans une petite ville de la Savoie.

Cette famille, c'était la nôtre. J'étais l'aîné et j'avais sept ans. La guerre était finie, nos désastres étaient complets. Les alliés avaient passé la frontière ; l'Empereur était tombé ; et les Autrichiens, les Prussiens et les Cosaques campaient au sein de Paris.

Il y avait plus d'un an que mon père était à l'armée, et, depuis trois mois au moins, nous n'avions plus de ses nouvelles. Tous les prisonniers rentraient, qui de l'Autriche, qui de la Prusse. Nous les interrogions, mais en vain.... Le nombre était si grand des braves qui avaient disparu !

Quoiqu'on approchât du printemps, une grande quantité de neige couvrait encore la terre, et la bise était si intense, que les rivières étaient gelées et qu'on y passait comme sur un grand chemin.

Et par ce froid à tuer les bêtes, nous logions dans une pièce aux murs crevassés, aux fenêtres vermoulues, où le vent sifflait de toutes parts ; nous n'avions pour couchettes que de la paille, à peine de quoi nous couvrir, point de chauffage et pour toute provision : du pain noir, un pot de graisse et quelques mesures de pommes de terre au fond d'un tiroir.

D'où provenait une si cruelle détresse ? C'était bien simple : les événements politiques et un an de séjour dans un pays où nous étions inconnus, avaient tari nos faibles ressources. Pour nous installer dans cette pauvre cabane, ma mère avait vendu en pleurant une petite croix d'or et deux bagues ; mais, hélas ! le peu d'argent qu'elle en avait tiré, n'avait pas duré longtemps ; il avait bientôt fallu vendre aussi, à vil prix et un à un, tous les objets de linge ou d'habillement dont nous pouvions, à la grande rigueur, nous passer.

Pour résister au froid pendant le jour, nous étions souvent obligés de nous coucher et de nous pelotonner tous ensemble, à moins que nous n'eussions pu réussir, le matin, de bonne heure, à ramasser, dans les rues, quelques débris de charbon de terre provenant des cendres des poêles ; mais c'était rare, car les petits pauvres de la ville, plus diligents ou plus habiles que nous, nous laissaient rarement quelque chose à glaner.

Cependant, notre position empirait ; nos derniers effets étaient vendus et l'horrible misère nous étreignait de toutes parts.

Ma mère savait broder et coudre à merveille. Avec du travail, elle aurait pu, nous disait-elle, subvenir à nos besoins, car, malgré sa mauvaise santé, elle était fort active; mais comme elle était étrangère au pays et que d'ailleurs les événements politiques suspendaient le cours des affaires, quelles démarches qu'elle eût faites, elle n'avait jamais pu trouver qui voulût l'occuper.

Cette oisiveté forcée, l'incertitude où nous étions sur le sort de mon père, notre situation critique, le manque de soins et d'aliments, tout se réunissait pour l'accabler; aussi, malgré son courage, la digne femme sentit-elle bientôt que ses forces l'abandonnaient.

Alors elle nous appela tous quatre autour de son lit. C'était le soir. Une petite lampe de cuivre, suspendue à une crémaillère de bois, éclairait faiblement la pièce dont les minces cloisons étaient ébranlées par la bise furieuse qui soufflait au dehors. Tout portait à la tristesse. Ma mère s'assit, nous attira à elle et nous pressa silencieusement dans ses bras en couvrant nos têtes de baisers. Nous vîmes qu'elle pleurait et aussitôt nous fondîmes en larmes.

Et elle nous embrassa encore en silence.

J'aimais tendrement ma mère; sa douleur muette me bouleversa. Je la suppliai, en me jetant à son cou, de nous dire ce qu'elle avait. — Rien, mes enfants, nous dit-elle, en faisant un sublime effort, rien! — Je ne me sens pas très-bien... voilà tout, continua-t-elle, en tâchant de raffermir sa voix, et

j'ai voulu, mes chers petits, vous avoir auprès de moi pour me réchauffer un peu, et aussi pour causer avec vous.... car, la nuit est bien longue, n'est-ce pas? et nous n'avons pas encore sommeil. Causons de ce pauvre père, il vient, il vient, sans doute, et il lui tarde d'embrasser sa petite famille. — Nous nous mîmes alors à lui adresser, tantôt l'un, tantôt l'autre, des questions auxquelles, malgré sa grande faiblesse, elle répondait toujours avec douceur et patience.

— Maman, pourquoi croyez-vous que notre père reviendra bientôt?

— Parce que mon cœur me le dit, mes petits.

— Ah! quel bonheur! Il est riche, papa?

— Non, mes enfants, mais il est bon, il est courageux et avec lui vous ne manquerez pas de pain.

— Ah! il n'est pas riche! Et le papa de papa, est-ce qu'il était riche?

Hélas, non.

— Et votre père à vous, maman?

— Pauvre aussi, chers enfants.

— O mon Dieu! Et nous aussi, nous serons pauvres! c'est donc une famille de pauvres, toujours pauvres!

— Vous l'avez dit, chers petits.

— Et pourquoi cela, maman?

— Pourquoi, mes amis! Parce que... parce que... voyez-vous?... non... vous ne pourriez pas me comprendre.

Peu à peu mes frères s'endormirent, et j'écoutai

seul. Ma mère me raconta alors comment son père, honnête laboureur, était mort de chagrin et d'ennui, parce que les ressources lui avaient manqué pour élever sa nombreuse famille. Elle me dit comment elle, jeune fille, avait dû se faire domestique, puis ouvrière, m'énumérant toutes les peines qu'elle avait endurées. Ensuite elle me parla de mon père, pauvre enfant d'artisan que la guerre avait enlevé bien jeune à ses foyers, et qui, depuis, par son application et sa bravoure, avait su, après de longues années de service, gagner enfin l'épaulette d'officier. S'attendrissant à ce souvenir, elle m'embrassa encore et me dit que j'étais le portrait vivant de mon père!... Puis, comme accablée par cette longue conversation, elle retomba sur son oreiller et je l'entendis murmurer à voix basse et en fermant à moitié les yeux : « Que dirai-je à un enfant si jeune!... O mon Dieu que vont-ils devenir? »

Je recueillais en tremblant ces tristes paroles, car, doué d'un caractère sensible, j'étais comme ces pauvres fruits des haies qui mûrissent spontanément, sous le coup des premières gelées. Nos malheurs avaient développé prématurément ma raison. Chacune des souffrances de ma mère répondait dans mon cœur.

Soudain ma mère se dresse sur son séant, comme par un mouvement convulsif, et, me fixant avec des yeux égarés: « Joseph, » me dit-elle, « je me sens bien « mal... et... tu ne sais pas? nous n'avons plus rien, « plus rien! et demain, pauvre enfant, il faudra ou « mendier ou mourir... »

A cette cruelle révélation, je poussai un cri perçant, auquel répondit aussitôt un grand coup frappé à la porte. Mes frères se réveillèrent en sursaut, et tous, glacés d'effroi, nous nous pressâmes autour de ma mère. Un autre coup retentit, et comme le loquet de bois tenait à peine, la porte s'ouvrit. C'était un homme coiffé d'un bonnet de houlan et couvert d'une houpelande brune en lambeaux. De longs cheveux pendaient sur ses tempes et une barbe grise et négligée couvrait son visage. Il tenait sa main droite passée dans son habit et s'appuyait de l'autre sur un bâton noueux.

Comme il s'était arrêté, grave et silencieux, à l'entrée de la chambre, ma mère s'écria : « Oh ! un prisonnier ! il nous apporte sans doute des nouvelles. »

— Pauvre femme, pauvres enfants, dit l'inconnu, en faisant un pas vers nous, de sorte que la lumière tomba en plein sur son visage. A cette voix, à cet aspect, ma mère se précipita de son lit et tomba dans ses bras..... C'était mon père ! Oui c'était lui, le brave officier qui, échappé à la mort, comme par miracle, revenait couvert de haillons dans cette patrie, qu'il avait laissée si fière et si grande et qu'il retrouvait, grâce à la trahison, vaincue, démembrée, humiliée et au pouvoir de nos ennemis.

La main droite qu'il portait en écharpe était mutilée, et il avait sur le corps plusieurs autres blessures. Ses longues souffrances et le chagrin l'avaient considérablement vieilli ; il était exténué par

les fatigues d'un long voyage fait à pied, à travers des populations hostiles.

Il nous était donc rendu celui que nos vœux avaient tant de fois appelé, notre soutien ; et il arrivait comme une Providence, au moment où nous allions peut-être succomber au désespoir. La scène qui se passa alors dans la cabane est impossible à décrire, car il n'y a point de terme pour rendre les sentiments qui, en de pareilles circonstances, surgissent du cœur.

Les haillons de mon père cachaient de l'or, il l'étala à nos regards ravis. Nous étions sauvés.

Le lendemain le bien-être régna tout à coup dans la maison.

Il faut avoir été dans une position analogue à la nôtre pour comprendre toute la jouissance que nous ressentîmes de ce changement. Les grandes privations ont pour résultat de faire exagérer le prix des satisfactions les plus légitimes. C'est ainsi que notre chambre chauffée, un bon couchage et des aliments sains et abondants, c'est-à-dire, le nécessaire, comparé à notre détresse antérieure, nous semblaient presque du superflu.

Il n'y a point de maux qui ne s'effacent vite au sein d'une famille aimée. Ma mère se remit promptement ; ses bons soins et nos caresses rendirent bientôt au vieux soldat la santé de l'âme et celle du corps.

Ce fut alors qu'aux veillées il nous raconta sa dernière campagne. Il me semble encore nous voir,

respirant à peine, suivre avec des yeux avides tous les gestes du narrateur.

Si, pendant longtemps, nous n'avions pas eu de ses nouvelles, c'était parce que, chargé de la défense de Wittemberg, en Prusse, il avait été assiégé dans cette ville pendant plusieurs mois. Enfin la place avait été livrée par la trahison d'un général français, et mon père avec ses artilleurs tombés victimes de cet acte odieux, avait été le seul survivant de cette grande hécatombe. Grièvement blessé, il n'avait dû la vie qu'à l'assistance d'un officier prussien descendant d'une famille française. A peine en convalescence, il n'avait pas hésité, grâce aux généreux secours de son ami, à entreprendre un long et pénible voyage, pour revenir au milieu de nous.

Peu de jours après son arrivée, il toucha ses arrérages et fut admis à la solde des officiers en disponibilité ; de sorte que nous pûmes remonter la maison, et garder encore une petite réserve pour le cas de malheur.

Cependant, un printemps magnifique était venu nous dédommager des rigueurs de l'hiver. Notre chaumière, si triste pendant le froid, était maintenant un asile des plus agréables. Le soleil levant l'inondait de ses rayons, et dans le jour, de grands arbres, au pied desquels croissaient des lilas et des seringas en fleurs, nous couvraient de leurs frais ombrages. Nous la gardâmes donc cette demeure, car il fallait songer à la plus stricte économie. Ma mère trouva à broder et mon père consacra à la culture d'un petit

jardin tout le temps qu'il ne donnait pas à notre instruction.

Cette existence, quelque oubliée et pauvre qu'elle fût, n'était pas sans charme pour nos bons parents. Si elle ne leur offrait ni éclat, ni aisance, ils y trouvaient du moins une paix et une tranquillité dont ils avaient grand besoin, après tant d'années de fatigues, d'inquiétudes et de dangers. Un an se passa ainsi.

Nous étions en mars 1815.

Un matin, nous sommes réveillés par une grande rumeur. C'était le peuple qui, ivre de joie, saluait le retour de Napoléon. L'Empereur était à Grenoble.

Quelle scène! Mon père, le visage rayonnant, nous embrassait tour à tour; ma mère pleurait et divaguait; et nous autres, enfants, nous sautions, en criant à tue-tête : Vive l'Empereur!

Nous partîmes pour Chambéry.

Cette ville offrait un spectacle émouvant. Des milliers de citoyens encombraient les places et les rues; des drapeaux tricolores et des armes brillaient de toutes parts. C'étaient des cris continuels de vive l'Empereur! On souriait, on s'embrassait. Paysans, ouvriers, bourgeois fraternisaient ensemble. Des vétérans, des gardes nationaux occupaient les postes, et des autorités improvisées remplaçaient partout les prudents royalistes qui n'avaient pas attendu le moment du danger pour plier promptement bagage. Sur la place du château se réunissaient les volontaires, qui, en

militaire qui, en bourgeois, armés non armés, mais pleins d'ardeur; il en venait de partout, l'élan était général.

Mon père admirait l'Empereur, mais il ne l'aimait pas. Imbu dès sa jeunesse des principes démocratiques, il ne pouvait pas oublier, disait-il, qu'enfant de la République, Bonaparte avait étouffé sa mère; que d'une guerre nationale et toute humanitaire, il avait fait une guerre d'ambition et toute d'intérêt personnel; qu'il avait détruit une à une toutes nos libertés, précieuses conquêtes achetées au prix de tant de larmes, de sang et d'efforts; qu'il avait rétabli un clergé intolérant, rappelé une noblesse arrogante, restauré l'aristocratie et exhumé tout le vain clinquant et l'étiquette futile des vieilles cours.

Mon père n'avait jamais fait un secret de ses opinions républicaines, c'est pourquoi, lui si brave, lui si appliqué à s'instruire, n'était, après vingt-cinq ans de service, que simple lieutenant; tandis que d'autres, moins vaillants, mais plus souples, plus dévoués à l'idole, étaient parvenus en bien moins de temps aux plus hauts grades de l'armée.

Mais mon père était peuple. La France avait besoin de soldats; il n'hésita point. Il nous quitta le soir même de notre arrivée à Chambéry et se rendit à Grenoble. Là, il fut incorporé au bataillon sacré, et accompagna l'Empereur dans sa marche rapide et triomphale.

Qui ne sait l'histoire des Cent-Jours! Napoléon, qui n'avait pas voulu s'appuyer franchement sur le

peuple, fut trahi par ceux qu'il avait gorgés d'or et tomba! Il alla expier ses fautes sur un rocher, et la France, la malheureuse France, fut occupée, pillée, démembrée et rançonnée une seconde fois par l'Europe monarchique.

Les Bourbons revenus, les persécutions recommencèrent.

Les lâches de tous les temps ne pardonnent jamais aux révolutions la peur qu'elles leur ont faite. Les royalistes de 1815 qui, au nom de l'Empereur, avaient fui comme des oiseaux de nuit devant la lumière; eux, qui n'avaient pas eu un moment de courage pour défendre leur roi, forts maintenant de l'appui de l'étranger, se mirent à faire régner la terreur! Les braves qui, jusqu'au dernier moment, avaient soutenu l'honneur de la France, furent désignés sous le nom de brigands et livrés partout sans merci aux vengeances implacables des passions religieuses et politiques.

Nous étions alors à Chambéry, attendant, au milieu des plus vives inquiétudes, le sort que nous réservait la réaction.

Enfin notre anxiété cessa, nous reçûmes un jour un ordre de l'intendance; il était ainsi conçu :

« Monsieur, Sa Majesté, dans sa haute clémence, « a bien voulu *suspendre* l'effet des rigueurs mé- « ritées que doivent encourir tous les officiers qui, « comme vous, ont suivi l'usurpateur. Vous partirez « sous vingt-quatre heures pour le département de « la Haute-Garonne. A Toulouse, il sera statué sur « votre sort. »

Jamais ordre émané d'un tyran ne contint plus de cruauté et de perfidie que ces sept lignes. On avait l'air de pardonner, en laissant la hache suspendue sur notre tête, et l'on nous faisait partir précipitamment, en nous obligeant à passer par deux provinces qui étaient au pouvoir des égorgeurs.

Cependant, il n'y avait pas lieu de résister. Mon père acheta une mauvaise charette à laquelle il mit des arceaux recouverts d'une toile. Il y attela un cheval, et le lendemain, au point du jour, nous partîmes.

A Grenoble nous pûmes voir encore les traces de la vigoureuse défense que cette patriotique cité avait opposée à l'invasion. Plût à Dieu que nous n'eussions eu à parcourir que des provinces semblables au Dauphiné!

Arrivés à Valence, nous longeâmes le Rhône jusqu'au pont Saint-Esprit.

Jusque-là, nous n'avions traversé que des populations amies; dorénavant nous allions avoir à parcourir un pays tout fumant encore des sanglants exploits de la réaction blanche.

L'histoire des atrocités qui avaient été commises, nous disait assez ce qui nous attendait si nous ne réussissions pas à nous dérober à nos ennemis.

A Marseille, les royalistes, profitant du départ de la garnison, avaient massacré les mameluks de l'Empereur.

A Nîmes, plusieurs compagnies du 13e de ligne, qui avaient rendu leurs armes sur la foi des traités, avaient également été massacrées par des volon-

taires, sous les ordres de M. Bernis, commissaire du roi.

A Uzès, le sous-préfet Vallabrix avait présidé au massacre des prisonniers.

A Avignon, on avait assassiné le maréchal Brune, et son corps avait été traîné au Rhône.

Partout des bandes furieuses pillaient et tuaient les citoyens suspects d'attachement à l'Empereur.

Les Servan, les Truphémy, les Trestaillon et d'autres chefs de bandits portaient, au nom de Dieu et du roi, la terreur dans les campagnes.

Et, au milieu de tant d'horreurs, l'autorité était ou faible ou complice; la loi ne se montrait que pour protéger l'assassin et achever la victime.

Nous savions aussi que des postes d'égorgeurs stationnaient aux portes des villes pour y attendre les militaires de passage, et qu'un grand nombre de ces malheureux avaient déjà été impitoyablement massacrés. Il fallait donc aviser à tous les moyens possibles pour passer sans être reconnus.

A cet effet, mon père coupa ses moustaches et s'affubla en roulier; ma mère prit un costume de paysanne; nous autres enfants nous reçûmes la consigne de nous réfugier au fond de la voiture et de nous y tenir cois et cachés, aussi longtemps que durerait le danger.

Ces précautions prises, nous nous engageâmes sur le pont Saint-Esprit.

Arrivé de l'autre côté sans encombre, mon père s'arrêta. Nous étions là, sur une place où se trou-

vaient plusieurs auberges ; à laquelle fallait-il aller? N'allions-nous point tomber dans quelque coupe-gorge ! A quel indice reconnaître nos amis ou nos ennemis ?

Pendant que nous restions ainsi dans une indécision pénible et qui pouvait nous être fatale, un homme court, trapu, aux traits rudes, aux vêtements simples, s'approche, prend le cheval par la bride et nous emmène.—Que faites-vous, Monsieur, s'écrie mon père ?—Laissez-moi faire, répond l'inconnu.—Mais de quel droit ?—Taisez-vous, mon camarade ; je vous ai reconnu, venez avec moi !...

A peine la voiture fut-elle entrée dans une belle remise, que notre conducteur en ferma la porte et dit à mon père, en lui frappant sur l'épaule : Je sais que vous êtes un de nos braves ; tranquillisez-vous, vous êtes ici chez un frère, chez un ami.—Que voulez-vous dire, s'écria mon père, qui n'était pas encore revenu de sa surprise ?—Je veux dire, répondit l'inconnu, que malgré votre déguisement, j'ai parfaitement reconnu à votre port, à votre allure, que vous êtes militaire et par conséquent désigné aux assassins. Eh bien ! moi aussi j'étais soldat, il y a un an. Je me suis marié et établi ici, où, grâce à la parenté de ma femme, personne n'ose m'inquiéter. Tandis que d'autres attendent les bonapartistes pour les tuer, moi, je les guette tous les jours pour les tirer de péril, et, Dieu merci, j'ai déjà réussi à en sauver quelques-uns. Venez, venez, mon brave, vous êtes ici chez vous, et quand vous

partirez, je vous donnerai les moyens d'échapper à nos ennemis.

Mon père, touché jusqu'aux larmes, se jeta dans les bras de ce digne homme. Nous demeurâmes deux jours chez lui.

A notre départ, il nous remit une adresse pour l'étape voisine. « Allez là en toute sûreté, nous dit-il; c'est un des nôtres. » A son tour, il vous adressera plus loin chez un frère, car nous en avons partout et nous nous entendons. Ainsi de suite, vous irez de ville en ville, sans vous servir de votre feuille de route, et vous passerez à la barbe des brigands qui n'y verront que du feu. Adieu! ami, adieu! que l'étoile du petit caporal vous conduise!

L'adresse était sûre. Nous fûmes reçus le soir avec une touchante fraternité et le lendemain nous repartîmes pour un autre gîte.

Tout alla bien jusqu'aux approches de Nîmes. Là, notre dernier hôte nous dit qu'il lui était impossible de nous donner une adresse pour cette ville. Il ajouta qu'il nous conseillait d'y passer de jour et de n'y point séjourner; qu'au delà nous trouverions sur la route une maison sûre qu'il nous désigna.

Nous arrivâmes à Nîmes, vers les neuf heures du matin. C'était le 15 août, jour de l'Assomption.

Malgré le concordat, qui défend toute manifestation religieuse extérieure, là où il y a deux cultes autorisés par l'Etat, une immense procession n'en parcourait pas moins la ville au moment où nous y entrâmes. D'un côté, cette circonstance était heu-

reuse pour nous, vu que par une sorte de *trève de Dieu* on n'assassinait point pendant les jours de fête, quitte à se dédommager amplement le lendemain.

Les massacres, on le voit, étaient *parfaitement organisés.*

Nous nous consolions donc aisément des entraves que la procession faisait naître à tout moment sous nos pas et nous tâchions, par une suite de petites rues détournées, d'atteindre l'autre côté de la ville; mais nous ne devions point en sortir sans être témoins d'un nouveau genre d'attentat.

Egarés à travers un dédale de ruelles, nous venions de déboucher en face d'une immense rue toute pavoisée de draps blancs, traversée de guirlandes, d'arcs et semée de fleurs. La procession s'y déployait en ce moment dans toute sa pompe. Le canon tonnait, les cloches carillonnaient, l'encens fumait; les fleurs, la soie, l'or et l'argent chatoyaient au soleil et des milliers de voix, chantant des cantiques, se mêlaient aux éclats d'une musique guerrière.

Mais voici que soudain l'aspect change :

Des derniers rangs du cortége s'élance dans toutes les directions une foule d'hommes furieux; leurs mains sont armées de battoirs garnis de pointes de fer dessinant une *fleur de lys;* ils hurlent une chanson dont le refrain est : « *nous laverons nos mains dans le sang des protestants.* » Ces énergumènes, qu'animent des prêtres et qu'encouragent les applaudissements et les rires des spectateurs, saisissent dans la foule des femmes et des filles, les

traînent, les renversent, leur découvrent la partie postérieure du corps et y impriment, au moyen de leurs battoirs, un stigmate sanglant.

Cependant, des parents, des amis des victimes accourent et une mêlée ardente s'engage. En un moment notre voiture était entourée d'une foule compacte où l'on se battait avec acharnement. C'était avec peine que mon père pouvait contenir notre cheval effrayé. Nous fûmes donc ainsi spectateurs forcés du combat, et ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que cette masse furieuse se déplaçant, nous pûmes nous dégager et gagner enfin sains et saufs l'autre côté de la ville.

Une fois hors de l'enceinte, nous respirâmes! Nous venions d'échapper à un grand danger, car il était évident que si, au milieu de la bagarre, nous eussions été reconnus, c'en était fait de nous.

Quatre heures après notre sortie de Nîmes, nous pûmes nous reposer avec sécurité dans une maison amie, dont les habitants, par mille soins, cherchèrent à nous faire oublier les pénibles émotions de la journée.

A Lunel, nous fûmes obligés d'aller loger dans une auberge, et nous ne dûmes notre salut qu'à la fermeté et à la vigilance de mon père.

Quelques mots qu'il avait entendus à travers une cloison de l'écurie, lui avaient fait comprendre que nous étions tombés dans un véritable coupe-gorge.

Les assassins sont lâches. Mon père nous fit coucher, ferma la porte à double tour, alluma deux

chandelles et mit sur la table un poignard avec deux pistolets ; puis il prit sa pipe et veilla.

Vers onze heures on vint chuchotter à la porte. Mon père visita ses amorces. On revint encore un quart d'heure plus tard. Il prit ses pistolets et se leva. On ne revint plus.

Mais un peu après, un bruit se fit entendre au-dessus de nous. C'étaient des pas précipités, puis comme une lutte entremêlée de cris étouffés, puis plus rien ! Un crime sans doute avait été commis, et tout nous porta à croire que les victimes furent deux jeunes soldats qui, la veille encore, devisaient gaiement avec nous près du foyer.

Il n'y avait plus qu'un passage dangereux ; c'était Montpellier. Nous y arrivâmes de bonne heure, après avoir marché toute la nuit.

Mon père voulait traverser la ville sans s'arrêter, mais nous étions exténués ; il se décida à entrer dans un café. « Ne perdons point de temps, » avait-il dit, « restez dans la voiture, je vais vous apporter quelque chose. »

Il n'y avait pas dix minutes qu'il nous avait quittés, que nous entendîmes au dedans un grand tapage. On criait, on frappait sur les tables ; on brisait les meubles.

Ma mère se mit à trembler.

Voilà que le tumulte augmente, un coup de feu part ; les vitres volent en éclats ; la foule s'assemble. Sur ces entrefaites, nous voyons mon père sortir par une porte de côté. Il ne paraît point blessé, mais ses

traits sont bouleversés. «Allons» ! nous dit-il à demi-voix, « fuyons au plus vite », et il saisit vivement la bride.... Il était temps, car une minute plus tard, la foule qui grossissait comme par enchantement, nous eut barré le passage.

Au détour de la rue, nous entendons de grands cris, la devanture du café avait été brisée et la populace traînait dans la boue deux cadavres. C'étaient ceux de deux officiers. Les imprudents s'étaient attablés en uniforme. Insultés d'abord, ils avaient riposté ; puis attaqués, ils s'étaient défendus et mon père, avait eu la douleur de les voir tomber sans pouvoir les secourir.

Enfin, ce devait être là notre dernière alerte.

A Cette, la vue majestueuse de la mer nous reposa. A Carcassonne, il ne nous arriva rien d'extraordinaire, et quelques jours après nous étions à Toulouse.

Cette ville était loin d'être calme, quelques jours auparavant, le 17 août, le général Ramel, royaliste honnête, qui avait voulu réprimer les brigandages, avait été assassiné par les siens ; cet acte disait tout.

A peine étions-nous installés dans un hôtel, qu'un bruit de crosses retentit dans l'escalier. Bientôt on frappa rudement à notre porte. C'étaient des soldats vêtus de vert d'uniforme ; ils portaient une énorme cocarde blanche au chapeau, et avaient pour armes sabres, fusils et pistolets.

— Que voulez-vous? leur dit mon père qui était allé leur ouvrir.

— Vous êtes un bonapartiste, répondit d'un ton insolent, celui qui avait l'air d'être leur chef. Nous venons au nom du roi faire une visite domiciliaire chez vous.

— Mais, dit mon père, de quel droit? Avez-vous un mandat du juge? Y a-t-il parmi vous quelque magistrat. Prouvez-moi la légalité de votre mission et je me soumets.

— Nous sommes, répliqua l'autre, en faisant raisonner son fusil, les défenseurs du trône et de l'autel. Nous sommes les soldats de l'ordre, cela dit tout; nous avons la police, la justice et tout ce qui s'en suit; ce que nous faisons est bien fait. La preuve, c'est que personne n'y trouve à redire. Allons, allons, pas tant de compliments, mais à l'œuvre.

— Si vous êtes les soldats de l'ordre, hasarda mon père, vous devez naturellement protéger les honnêtes gens, et comme je ne conspire point, je n'ai donc rien à craindre. Agissez, Messieurs, voici nos malles.

Ils se mirent à fouiller; après avoir bouleversé nos effets, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient: le petit sac d'écus que depuis plus d'un an ma mère gardait pour les cas de malheurs, — 500 francs environ.

— Voilà notre affaire, dit le chef, en vidant l'argent sur une table, nous allons voir.

— Que pouvez-vous voir là dedans, dit mon père en s'avançant, vous cherchez des papiers; il vous suffit d'avoir vidé ce sac, pour voir qu'il ne contient

rien de pareil. Je ne pense pas que vous veuillez vous emparer de ce peu d'argent.

— C'est selon, répondit le soldat, d'un air goguenard, qui excita chez les autres un gros rire, c'est selon, voyons çà, etc. Il s'emparait des écus à l'effigie de l'Empereur, en disant : Comment, scélérat, vous osez avoir chez vous la face de l'usurpateur!... à la monnaie ces écus, qu'on les refonde! — Puis il prenait de même ceux qui portaient la face de Louis XVIII, en disant que des partisans de l'ogre de Corse étaient indignes d'avoir chez eux l'image du meilleur des rois. Et la troupe forcenée répondait à ces ignobles lazzis par des trépignements de joie.

Quand ce vol impudent fut consommé, ils s'en allèrent en ricanant encore tout le long de l'escalier.

Mon père, furieux, voulait immédiatement porter plainte. Gardez-vous en bien, lui dit l'aubergiste. Ces gens s'appellent les *Verdets*, ils ont plein pouvoir dans la ville, et il n'y a pas d'exaction et de violence qu'ils n'y commettent tous les jours impunément.

— Ils en font autant chez tous les bonapartistes. Taisez-vous donc et estimez-vous fort heureux qu'en vous volant, ils ne vous aient pas ôté la vie.

Il était urgent pour nous de sortir au plus tôt de ce repaire.

Nous savions que les quelques proscrits qui, comme nous, étaient parvenus à gagner Toulouse, avaient été envoyés à Saint-Gaudens, jolie petite ville où la vie est facile.

Mon père se réjouissait à la pensée de se retrouver là au milieu de frères en croyance et en infortune. Cette consolation ne nous fut pas accordée; et l'on nous envoya à Muret pour y être considérés comme prisonniers de guerre.

III

L'OCCUPATION MILITAIRE. — LA DISETTE.

Il y avait près d'un an que nous étions dans notre nouvelle résidence, nous résignant à l'isolement, aux rigueurs d'une police tracassière et ne pensant point qu'il fût possible de descendre plus bas l'échelle du malheur. Illusion ! la rage de nos ennemis commençait à peine à s'assouvir sur nous ; sans prétexte, sans motif, il nous fut enjoint de partir au plus tôt pour le département du Nord ! C'était un trajet de 250 lieues, la France dans sa longueur, pour aller dans une province occupée par les troupes étrangères. Et il fallait obéir sous peine de perdre la pension, notre unique ressource.

Nous partîmes et aucun incident remarquable ne signala notre voyage. Seulement, à Paris, mon père nous mena, Jules, mon frère cadet, et moi, de bon matin visiter au Luxembourg, et à Grenelle la place où Ney et Labedoyère avaient été fusillés au mépris des termes de la capitulation. Il prit furtivement dans

l'un et l'autre lieu un peu de terre qui avait été probablement imprégnée du sang de ces braves, nous la fit baiser, après l'avoir baisée lui-même, et la serra précieusement. Touchant et pieux hommage rendu par un vieux soldat aux mânes des deux plus illustres victimes de la Restauration.

Quarante jours après notre départ de Muret, nous arrivions à Lille. Mon père désirait s'établir aux environs de cette ville; on ne lui permit pas. Nous dûmes aller résider dans un village écarté, situé au milieu des marais et des bois. La nature du terrain, qui se défonçait aux moindres pluies, avait fait donner à ce lieu le nom de Molpas. Une centaine de pauvres cabanes en terre, recouvertes de chaume, une population étiolée par la misère, des champs en friche, d'autres ravagés, des uniformes étrangers rôdant sous les arbres, tel était l'aspect de cette Sibérie où l'on nous exilait. Avec beaucoup de peine nous pûmes trouver une chaumière où nous nous installâmes.

Quoique l'armée d'invasion eût évacué la France depuis le 1er janvier 1816, les royalistes avaient obtenu de nos ennemis que quinze mille hommes occuperaient encore pendant cinq ans nos provinces du nord et de l'est. Nous trouvâmes donc le département du Nord occupé militairement par les Autrichiens et les Prussiens.

On avait répandu ces troupes sur tous les points du territoire; il y en avait dans les villes, dans les villages et jusque dans les plus petits hameaux.

Les localités qui avaient le plus résisté à l'invasion étaient celles où se trouvaient les garnisons les plus fortes. C'était la récompense du patriotisme. Un milliard de guerre avait été imposé à la France, et le pauvre peuple, ruiné par l'impôt, était encore obligé de se priver de pain pour tenir dans l'abondance ses plus cruels ennemis. Ainsi, la guerre d'abord, après la guerre, le milliard, après le milliard l'occupation ! Tels étaient les bienfaits qui signalaient le retour des rois légitimes. Ces trois fléaux devaient bientôt en engendrer un quatrième plus terrible encore. En attendant, c'était l'occupation qui opprimait de son joug de fer les braves populations qui avaient le plus souffert de la guerre. L'occupation ! c'est-à-dire, un soldat dans chaque cabane, un cheval à chaque ratelier. Le soldat brutal, enivré de son facile triomphe, se faisant servir en prince, rançonnant la maison, insultant la femme, outrageant la fille, et par-dessus tout, battant son hôte. Le cheval couchant sur la paille fraîche, gaspillant l'avoine, le sain-foin, et dévastant les seigles et les blés. Et le paysan subissant la force, gémissant en silence avec sa famille, ou cherchant la mort dans l'excès du désespoir, ou exécutant dans l'ombre quelque terrible vengeance.

Nous avions d'abord espéré qu'on ne nous mettrait point de garnissaires ; nous fûmes bientôt détrompés. On nous imposa un officier de cavalerie prussienne. Nous devions le loger, le nourrir et pourvoir aux besoins de son cheval.

C'était boire le calice jusqu'à la lie!

Oh! que de force morale ne fallut-il pas à mon pauvre père pour courber la tête sous ce joug honteux, et pour résister au désir d'en finir une bonne fois avec tant d'infamie et de misère! Cependant que faire? La résistance eût été inutile. Fuir était impossible. Le parti d'une résignation digne était le seul convenable. Ce fut celui auquel mon père s'arrêta. D'ailleurs le grand coupable n'était pas notre hôte. Qu'est-ce qu'un soldat? une machine; ce n'était pas sur lui que devait retomber notre juste haine.

Il fut donc décidé que dans la limite du possible nous satisferions à ses besoins, mais que du moment où il se montrerait exigeant ou brutal, il lui serait opposé une inébranlable fermeté.

Cette conduite porta aussitôt ses fruits. Le Prussien, frappé de notre dignité et de l'air décidé et martial de mon père, se montra avec nous d'une discrétion et d'une politesse extrêmes, et nous fit même la faveur de nous débarrasser de son cheval.

Malheureusement il n'en était pas ainsi ailleurs. Chaque cabane ne possédait pas un vieux soldat capable, comme mon père, de faire respecter le foyer. Le régime de la force brutale produit nécessairement la révolte, la perfidie ou la ruse. Le Peuple, qui ne pouvait se défendre, se vengeait. Il ne se passait pas de jour que sur un point ou sur l'autre, il n'y eût quelque scène sanglante. Une fois, c'était un officier qu'on avait trouvé horrible-

ment mutilé dans un pré où il avait poursuivi une jeune fille. Ici, c'étaient deux soldats qui avaient été pendus avec des osiers sur la lisière du bois; là, c'était une famille entière qui s'était empoisonnée en empoisonnant son garnissaire.

Un colonel logé chez un fermier poussa l'impudence jusqu'à exiger que son hôte lui tirât les bottes. Celui-ci parut se prêter à ce caprice despotique, il tira la botte et en asséna du talon un si vigoureux coup sur la tête de l'Autrichien qu'il l'étendit mort à ses pieds. Après quoi il prit la fuite.

Un pauvre homme, père de cinq enfants, exaspéré par la brutalité et les exigences de son soldat, profita du moment où il se penchait au bord d'un puits, il le saisit par les jambes, l'y précipite et l'y ensevelit sous une pluie de briques. Les haies, les bois, les chemins creux étaient autant d'embuscades d'où partaient souvent des coups sûrs et mystérieux. Et, ce qu'il y avait de remarquable, c'est que parmi toute cette population, que le désespoir égarait, il ne se trouvait pas un délateur, et que jamais l'autorité militaire ne pouvait parvenir à mettre la main sur les coupables.

Mais si les paysans, les prolétaires, luttaient ainsi à mort contre la domination étrangère, il n'en était pas de même de grand nombre de fonctionnaires, et de gens riches et *bien élevés*. Courtois et prévenants, ces Messieurs accueillaient à l'envi *nos amis les ennemis* et s'efforçaient par leurs soins de leur faire oublier la brusque franchise du peuple à leur égard.

Quelques gros bonnets des environs étaient de ce nombre, osant affronter l'indignation des habitants du village, ils fêtaient souvent chez eux les principaux officiers ! Ils leur donnaient des bals auxquels venaient assister de grandes dames.

Ces aristocrates, munis de hautes recommandations de l'autorité, avaient constamment les yeux sur nous. On comprend combien, dans de pareilles circonstances et en présence de tels ennemis, notre position était difficile. Cependant, l'isolement dans lequel nous vivions, notre conduite exemplaire, la réserve de nos actes et de nos paroles, nous firent passer d'abord à travers tous les écueils. Et ce fut une espèce de miracle, car, à cette époque de malheur, il suffisait d'un mot, d'un geste pour perdre un homme. Si 1815 et 1816 avaient été les années des égorgements et des pillages, 1817 était celle des assassinats juridiques. Les cours prévôtales rivalisaient avec les cours d'assises et les conseils de guerre de promptitude et d'atrocité. Les nouvelles qui nous parvenaient nous glaçaient de terreur. A Grenoble, à la suite d'une tentative d'insurrection, vingt-un citoyens avaient été exécutés sur *ordre télégraphique !* A Paris, trois patriotes [1] avaient subi le supplice des parricides pour avoir distribué des cartes insignifiantes et avoir entendu dans un cabaret les discours d'un agent provocateur. Une foule d'officiers supérieurs avaient été condamnés

[1] Plaignier, Carbonneau et Tolleron.

par les conseils de guerre. Les généraux Chartran et Mouton-Duvernet avaient été fusillés. De toutes parts c'étaient des groupes plus ou moins nombreux qui tombaient sous la hache des bourreaux, pour des actes accomplis sous les Cent-Jours et mis en oubli par trois amnisties successives. Et ces rigueurs inouïes n'avaient pas même, comme celles d'une autre époque, l'excuse du salut public. Car la France était en paix avec toute l'Europe ; à l'intérieur, le peuple épuisé était comprimé par la présence d'une armée étrangère ; la vengeance seule les motivait.

Hélas ! il ne suffisait pas de tant de malheurs. Pendant qu'un million deux cent mille soldats avaient occupé la France, tant de bestiaux avaient été abattus ; tant de blé avait été consommé ; tant de bâtiments ruraux avaient été saccagés ou détruits ; un si grand nombre d'habitants s'étaient enfuis dans les bois ; que le labourage arrêté, les semences taries, les instruments perdus, le travail désorganisé avaient ruiné l'agriculture ; et, la température aidant, la *disette* s'en était suivie. Alors force fut de concentrer les troupes dans les villes ou de leur faire passer la frontière. Bientôt la pénurie des céréales devint telle, que le pain monta tout à coup dans plusieurs provinces à 1 franc la livre ! Dans le nord, il se vendit à 5 francs les quatre livres! La pluie avait pourri les pommes de terre ; aussi les trois quarts de la population se trouvèrent-ils en ce moment réduits à la plus cruelle extrémité. Ce fut alors un spectacle navrant. Des malheureux se nourrissaient

de racines, de champignons et d'horties qu'ils cueillaient le long des fossés. On s'arrachait les corbeaux, les grenouilles, les escargots et jusqu'aux reptiles. A Lille, des troupes d'affamés dévoraient l'orge fermentée que rejettent les brasseries, ou la viande gâtée que l'autorité faisait jeter à la voirie. Près de chez nous, le maire ayant ordonné l'autopsie de deux cadavres qui gisaient sur le bord du chemin, on leur trouva l'estomac plein de feuilles de trèfle! Des milliers de mendiants assaillaient les riches demeures; mais la charité privée, quelque active qu'elle fût, n'était qu'un léger palliatif à tant de misère. Puis, le mal ne faisant qu'empirer, la révolte éclata, elle éclata surtout, parce que des misérables osaient spéculer sur la faim; parce qu'il y eut des gens assez durs, assez cupides pour voir dans la disette un moyen de faire fortune. Parce que des accapareurs, par des marchés secrets, s'emparaient des grains, et que bon nombre de propriétaires serraient leurs blés, en attendant que l'extrême disette en fît encore monter le prix. Des bandes armées parcouraient la campagne. Alors le gouvernement sévit; un moment victorieux sur quelques points, les affamés furent bientôt écrasés, réduits, et la guillotine fonctionna. Dans quelques départements, les assises se déplaçaient et traînaient après elles l'instrument du supplice. Ce fut ainsi qu'à Sens, trois cultivateurs furent décapités, et qu'à Montargis une femme et deux hommes portèrent aussi la tête sur l'échafaud.

Quant à notre pauvre village, il avait souffert en patience ; et cependant la misère y était peut-être plus affreuse qu'ailleurs, à cause de la pauvreté du sol et du manque absolu d'industrie. Cette résignation admirable était due, en grande partie, aux soins d'un homme respectable que mon père et ma mère secondaient de tous leurs efforts. Cet homme, c'était le curé de l'endroit.

Mon père n'aimait pas les prêtres, mais celui-ci l'avait séduit par ses vertus, et il était devenu son ami. C'était un vieillard à cheveux blancs, à l'air doux et vénérable. Il y avait deux ans qu'il habitait ce désert où, après l'avoir envoyé en disgrâce, à cause de ses tendances philosophiques et libérales, on l'avait, pour ainsi dire, oublié. Il était bon, simple et tolérant. Il prêchait plus en actions qu'en paroles. Pauvre comme les plus pauvres, il trouvait toujours à donner aux autres ; et dans son cœur qu'embrasait un saint amour de ses semblables, il y avait une source inépuisable de douces consolations pour les malheureux. C'était un prêtre suivant l'Evangile.

Du moment où la disette avait commencé à sévir, mes parents s'étaient unis de cœur et d'action à cet homme de bien, et, quelque faibles que fussent leurs moyens, ils avaient réussi avec lui à fermer bien des plaies, à calmer bien des souffrances. Quand la terre manque au paysan, tout lui manque. Nous n'étions point dans ce cas. La pension, si minime qu'elle fût, était une précieuse ressource, qui

nous eût permis de passer sans de trop grandes souffrances les moments les plus critiques, s'il nous eût été possible de rester insensibles aux maux atroces qui nous entouraient. Mais mon père, mais ma mère, se seraient reproché le morceau de pain dont étaient privés nos frères, les paysans; aussi se soumettaient-ils journellement aux plus dures privations pour secourir, avec le curé, les plus affamés d'entre eux.

Nous ne vivions que de mauvaises pommes de terre germées, et, malgré nos instances, ma mère, que le dévouement exaltait, ne voulait se permettre aucune des satisfactions qu'exigeait son tempérament délabré! Son enthousiasme la faisait ressembler à un ange; aussi comme un ange ne touchait-elle déjà plus à la terre!

Pauvre mère! quand le fléau eut passé, quand chacun renaissait à l'espérance, elle, épuisée par les privations, ne pouvait plus se soutenir. Triste, abattue, elle déclinait chaque jour comme la flamme d'une lampe qui s'éteint. Bientôt elle se mit au lit. Il lui eût fallu un régime substantiel et fortifiant, ainsi que l'avait déclaré le médecin, et nous étions sans ressources; mon père, au désespoir, ne savait à quel moyen recourir; emprunter?

Prête-t-on à qui n'a rien?

Vendre?—Quoi? Nous n'avions pas même le strict nécessaire. Ah! que n'avions-nous les 500 francs que les verdets nous avaient pris à Toulouse. Et cependant la pauvre malade s'en allait mourant; elle

traîna ainsi plusieurs mois.—Un coup terrible, imprévu, devait l'achever.

Le pouvoir, dont la haine contre nous n'était pas assouvie, le pouvoir que notre prudence exaspérait, nous décochait enfin le trait qu'il tenait en réserve. Par ordonnance royale, mon père, compris dans la catégorie des militaires qui, *sans ordre*, avaient suivi l'usurpateur, était en conséquence rayé du cadre des officiers et privé de toute solde.

Telle était la récompense d'une carrière intègre de vingt-cinq ans de loyaux services et de tant de sang versé dans les combats!

Cette fatale nouvelle, qu'une imprudence apprit à ma mère, lui occasionna une crise terrible, qui la mit tout à coup à l'extrémité; quant à mon père, ce nouveau malheur semblait l'avoir hébété. Plongé pendant des heures entières dans une espèce de prostration morale, il ne souffrait point qu'on lui parlât, il nous repoussait en nous répondant d'un air sinistre; vers le soir, il s'enferma pendant une heure, classant des papiers, écrivant et remuant dans son tiroir diverses choses. Puis il sortit de sa chambre, la ferma à clef, et, comme je lui adressai une question, il me lança un coup d'œil terrible, accompagné de mots inintelligibles et me battit!—Mon père ne nous frappait jamais. – Je crus que lui si sobre avait bu de l'eau-de-vie, et qu'il s'était enivré.

A la nuit, il alla s'étendre sur un petit matelas près du lit de ma mère, et nous ordonna d'un ton dur d'aller nous coucher. Cependant, le lendemain de

bonne heure il venait nous chercher en nous disant que notre mère voulait nous voir. La malade paraissait mieux ; nous l'embrassâmes tour à tour. Assieds-toi là, près de moi, dit-elle à mon père, d'une voix faible, et vous, enfants, autour du lit. Cela me rappelle une triste soirée en Savoie, cher Dumont, continua-t-elle, avec un ton de tendre reproche, j'ai cru jusqu'ici que tu m'aimais.... — En douterais-tu ? répondit mon père. — Oh ! oui, reprit-elle avec plus de force, et j'ai mes raisons pour cela, oui, des raisons valables. Ah ! point de dénégations, tu n'as pas eu confiance en moi, tu as conçu un projet, un projet désespéré.... et à moi, ta meilleure amie, tu me l'as caché. — Comment, que veux-tu dire ! demanda mon père d'un air troublé. — Patience, tu vas le savoir. Je vais te dire ce qui se passe dans ton cœur, ce que tu voulais cacher à ta pauvre femme, et ce qu'heureusement la Providence lui a révélé... Eh bien ! succombant au désespoir, tu as conçu le projet, l'horrible projet de détruire ta famille ! — Ah ! c'est vrai, dit mon père d'une voix déchirante, c'est vrai, mais comment as-tu pu savoir... — Attends, dit-elle en s'animant.... Cette nuit je veillais, je t'écoutais dormir. Ton sommeil, d'abord tranquille, est devenu agité, ta respiration bruyante, tu as passé à plusieurs reprises tes mains sur ton front baigné de sueur, tes lèvres articulaient des sons pressés et confus ; puis tu as prononcé distinctement ces paroles qu'entrecoupaient de profonds soupirs : « Plus d'espoir... plus de courage... la mort ! .....

« seul! .... seul! .... et ces pauvres enfants ... la men-
« dicité! oh! jamais.... la mort, la mort.... l'opium...
« demain... si ... ma Julie... hé bien! oui, ils s'endor-
« miront comme des anges! .... et moi .... moi, mes
« pistolets..... ils sont sûrs... deux balles!... c'est
« fini »

Mon père se cacha la tête dans les mains.

Ainsi, continua ma mère, toi, si fort, tu allais succomber au malheur, et pour n'avoir plus à lutter, tu allais t'ôter la vie, après avoir tué ces pauvres innocents! — Assez! assez! cria mon père, en lui prenant les mains, reste-moi, chère femme, et avec toi je supporterai tout. — Hélas! reprit la malade, je ne puis m'abuser, ma fin est proche; mon corps est usé, et mon âme, je le sens, quittera bientôt cette enveloppe mortelle. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait nous séparer... C'est la loi immuable... Eh bien! tu restes, toi, pour accomplir notre tâche, pour élever ces pauvres enfants qui verront, je l'espère, des temps meilleurs... après.. tu viendras me rejoindre. Oh! cette séparation est cruelle, adoucis-la pour moi, en me jurant que tu vivras pour eux... — Je le jure, s'écria mon père, en sanglottant. Nous nous mîmes à pousser des cris déchirants, en embrassant cette mère chérie; elle nous fit signe de nous taire, et, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, elle tomba aussitôt dans une sorte de sommeil léthargique. Nous nous retirâmes tous pour la laisser reposer. Douze heures se passèrent ainsi.

Le soir, comme elle sortait de ce long assoupis-

sement, on annonça le curé. Depuis le commencement de la maladie, cet excellent vieillard n'était pas resté un seul jour sans venir nous encourager et nous soutenir ; cette fois il venait simplement, sans appareil, assister son amie, au moment suprême.

Il était extrêmement ému. C'est une sainte, dit-il à mon père, c'est une sainte martyre. Pleurez-la, mais ne la plaignez point, car elle quitte cette vie de misère, pour jouir du bonheur éternel !

Le lendemain, une croix de bois, bénite par le vieux prêtre, marquait la place où reposait la femme aimante et forte, à qui une société marâtre n'avait donné qu'une vie de souffrances et une mort prématurée, en récompense de ses hautes qualités et de ses vertus !

III.

LES PAYSANS.

Pendant que livrés à la plus vive douleur et dénués de tout, nous n'avions pas même envisagé le lendemain, une providence veillait sur nous : c'était le peuple. Les habitants du village n'avaient pas oublié que nous avions partagé notre morceau de pain avec eux, et ils venaient à leur tour nous tendre une main fraternelle. Mus par la pitié et la reconnaissance, ils arrivèrent en masse, le curé à leur tête, et se mirent en devoir de nous aider. Mon père voulait refuser, la chose ne fut pas possible. Les rôles se distribuèrent comme par enchantement. Moi, je ferai le ménage à ces pauvres enfants, dit une voisine; — moi, je me charge du blanchissage, dit une autre. Je paie le loyer de six mois, dit le curé; et nous, s'écrièrent plusieurs jeunes gens, nous cultiverons le champ et le jardin du capitaine (c'était sous ce titre que tout le village

désignait mon père). Ce n'est pas tout, ajouta une ménagère, il n'y a plus rien ici, mes frères, ces braves gens n'ont plus de provisions, rien à manger; allons, allons, que chacun de nous apporte quelque chose, en route! toute la troupe partit. — Voyez-vous, dit avec attendrissement le vieux prêtre, voilà ce peuple que l'on calomnie tant! Son dévouement me touche, dit mon père, mais puis-je accepter de ces pauvres gens qui n'ont pas même le nécessaire? — Acceptez, mon ami, ne voyez-vous pas que c'est Dieu lui-même qui se manifeste par le cœur de ces paysans? Cet élan de leur part vous honore. Vous avez été bon pour le pauvre, et le pauvre vous le rend. Ce n'est point l'exercice de la fraternité qui appauvrit, mais bien l'égoïsme. Mais, repliqua mon père, comment pourrai-je m'acquitter jamais... O mon ami! dit le vieillard, pouvez-vous, après tout ce que vous avez fait, parler de reconnaissance pour ce qui n'est, de la part de vos voisins, que l'accomplissement d'un devoir et la réparation de la plus criante injustice? D'ailleurs, soyez en paix, si vous le voulez, vous aurez mille moyens de satisfaire votre conscience et de payer cette prétendue dette au centuple.

Comment, mon ami? — Ecoutez-moi :

Il y a en Alsace un lieu nommé le ban de la Roche. C'était, il y a peu d'années, un affreux désert habité par quelques familles pauvres, ignorantes et livrées au crime. Aujourd'hui, c'est un pays fertile, riant, couvert d'une population aisée, morale et labo-

rieuse. Cette transformation miraculeuse a été due aux efforts d'un homme de bien. Un ministre protestant, le vertueux Oberlin, a trouvé dans son amour pour ses semblables la force et les moyens nécessaires à l'accomplissement de ce prodige. Eh bien! mon rêve incessant est de marcher sur les traces d'Oberlin, en transformant aussi mon pauvre village.

Depuis les derniers événements surtout, cette pensée est devenue celle de tous mes instants.

Mais, autant mon désir est grand, autant, hélas! je gémis de mon impuissance. Je sais très-bien que seul je ne pourrais que peu ou presque rien. Vieux, cassé, je n'ai point la force nécessaire pour certaines choses; d'ailleurs, faut-il le dire, il me manque aussi une grande partie de la puissance morale, sans laquelle on ne peut rien. Mais, dit mon père, j'ai cru, au contraire, jusqu'ici, que votre vie toute de dévouement et de tolérance vous avait gagné entièrement le cœur de vos paroissiens. — Ne vous y trompez pas, mon ami, répondit le vieillard avec tristesse, ces paysans me tolèrent et me respectent, voilà tout. Et ce n'est pas leur faute si je n'ai pas fait plus de chemin dans leur cœur; moins heureux qu'Oberlin j'appartiens à une caste, que le peuple accuse, non sans raison, d'être l'auteur de tous ses maux, et, quoique je fasse, les fautes et les crimes pèsent toujours un peu sur moi.

— Comment, dit mon père, le peuple peut-il vous

confondre avec tant de prêtres qui vous ressemblent si peu ? — Le peuple, répondit le bon curé, voit dans le clergé, en général, les hommes les plus acharnés à l'abaissement et à l'humiliation de la patrie, ceux qui ont appelé l'étranger et l'ont accueilli à bras ouverts, ceux qui ont allumé la guerre civile, excité les passions après le despotisme et accompli ou toléré les plus épouvantables vengeances. — Et, comme ces hommes se sont couverts du manteau de la religion, le peuple a confondu les hommes et les choses dans un même anathème. Il déteste les prêtres et ne croit plus en Dieu !

— Et vos exhortations, dit mon père, et vos exemples ne l'ont point converti ? — Le peu de bonnes actions que j'ai faites, répondit le curé, m'ont fait respecter et aimer comme homme, mais comme prêtre j'ai peu obtenu. Si le peuple pratique encore, c'est par la force de l'habitude ; mais c'est là un édifice bâti sur le sable, car la foi n'y est plus. C'est que le peuple est un logicien terrible, il ne comprend pas que les conséquences soient en opposition avec les principes. Et comment croirait-il, lorsqu'il voit tous les jours les actes démentir les paroles ? Car, enfin, que fait le clergé catholique, en général ? Il prêche la pauvreté et vit dans le faste et l'opulence ; il prêche l'amour et exerce la vengeance et la haine ; il se dit le protecteur, l'ami du peuple, et il se ligue avec les puissants et les ennemis du peuple ; il dit : mon royaume n'est pas de ce monde,

et il s'immisce dans les affaires politiques; au nom d'un Dieu de paix, il se montre absolu, intolérant, implacable; il divise les familles; il scrute et violente les consciences; la confession dans ses mains est devenue un vaste réseau de police, un moyen de corruption, un levier de gouvernement, et les prescriptions de l'Eglise une source de lucre; il vend la Parole du Christ au plus riche, au plus offrant; il a des prières et des pompes pour tous les prix; lui qui devrait, comme son maître, chasser les vendeurs du temple; enfin l'Évangile, ce code du progrès, à la main, il nie le progrès, et il répond au cri de misère qui s'élève de toutes parts; le mal est nécessaire : *ce qui est, Dieu l'a voulu; souffrez en silence et résignez-vous, car il n'y a rien à faire.* — Voilà, mon ami, le langage de la plupart des prêtres; voilà leurs actes; après cela comment s'étonner que le travailleur, le pauvre, le déshérité de ce monde, ne croie plus à la religion et qu'il abhorre ses ministres! Dieu merci, mes paroissiens n'en sont pas là, mais quelques efforts que j'aie tentés, je n'ai pu les garantir de cette tiédeur, de ce mouvement d'athéisme qui court dans l'air, et qui est la conséquence fatale du renversement des notions du juste et du vrai. Je vous l'ai dit, ils aiment en moi l'homme et sont froids pour le prêtre : ma soutane leur fait peur. Voilà ce qui cause mon impuissance pour le bien que je désirerais leur faire. Aujourd'hui, à l'élan de tous ces braves gens pour vous, j'ai compris toute notre influence sur

eux ; ils vous aiment, vous, sans arrière-pensée, et il ne dépendra que de vous dorénavant de diriger tout le village à votre gré, car, plus la nature du peuple est primitive, plus il est facile de le bien diriger. En quoi pourrais-je donc être utile à mes voisins, dit mon père? Parlez mon ami, il n'est rien que je ne fasse pour leur prouver combien leur affection me touche. — Je n'attendais pas moins de vous, reprit le vieillard en s'animant. Eh bien! il s'agit de nous liguer ensemble pour remédier aux maux qui affligent ce pauvre village. Ensemble, nous pourrons tout. Je vous communiquerai mes plans, ceux d'Oberlin, sa vie, dont je lis et relis l'histoire ; vous me donnerez vos idées. A l'abri de votre influence, je tâcherai de relever pure et radieuse la sainte morale de l'Evangile. La moustache, les blessures et l'uniforme du vieux soldat feront pardonner à la soutane du prêtre. Nous éclairerons ces paysans, nous améliorerons leur position matérielle, autant qu'il sera en nous, et nous aurons le bonheur de les arracher à l'abrutissant athéïsme. Voulez-vous, mon ami? — En disant ces derniers mots, un saint enthousiasme brillait sur la figure du digne homme ; mais un peu d'anxiété se peignait dans ses regards. — Je vous comprends, mon vieil ami, lui dit mon père ; comptez sur moi pour tout ce que vous voudrez entreprendre, et puissé-je vous aider à réaliser vos plans et à effacer ainsi la trace douloureuse que nos derniers malheurs ont laissée dans le village. — Ah! oui, s'écria le vieux prêtre, oh! vous me comprenez!

Ils se pressèrent les mains avec effusion, le pacte du bien était scellé entre les deux amis.

Sur ces entrefaites, les gens du village revinrent. L'un nous amenait une chèvre laitière, l'autre apportait des pommes de terre, celui-ci des choux, ceux-là des lapins, des poules; qui une mesure de blé, qui un pot de beurre, chacun plus ou moins son tribut. En un moment la maison se trouva pleine. Nous étions vraiment confus de tant de générosité, et nous ne savions comment en exprimer notre reconnaissance, mais au moindre mot ces braves gens nous fermaient la bouche. — Allons, voilà qui va bien, dit la ménagère qui avait entraîné la foule. Laissons à présent le capitaine tranquille, le pauvre homme a besoin de repos. Et, qu'à partir d'aujourd'hui, chacun de nous soit à son poste; vous savez, voisin, ce que parler veut dire. — Dès le même jour, une voisine lessivait notre linge, une autre venait faire le ménage, et quatre vigoureux gaillards retournaient et plantaient des pommes de terre et d'autres légumes dans le petit champ attenant à la maison.

Mon père, ranimé par une si touchante assistance, et aussi par la pensée du bien qu'il allait entreprendre, mon père secoua la douleur qui l'accablait et se mit aussi à l'œuvre. La maison était sombre, nous la blanchîmes, le sol en était raboteux, nous le rendîmes dur et lisse au moyen d'une sorte de ciment fait de chaux et de terre grasse. Entre la cabane et le jardin il y avait une espèce de cloaque,

nous pensâmes en faire une cour ; nous y charriâmes en conséquence de la terre, et, après avoir nivelé le sol, nous le recouvrîmes d'un tapis de gazon vert que nous allâmes dérober à la lisière du bois. Un immense amas de terre glaise, provenant du curage d'un puits, nous encombrait, nous l'utilisâmes à la construction de murs, à hauteur d'appui, servant d'enclos à la cour ; nous revêtîmes encore cette enceinte de gazon, comme font les artilleurs des parois d'un glacis. Une jolie balustrade, peinte en vert, surmonta le mur, et nous plantâmes des pois de senteur et d'autres plantes grimpantes qui, plus tard, s'accrochant aux lattes, nous donnèrent un rideau d'une délicieuse fraîcheur. Le jardin, qui était resté abandonné, fut retourné, semé et entouré d'une haie pressée d'aubépine et d'églantier que nous allions arracher dans la forêt voisine. Pour border nos allées, les bois nous fournirent des violettes, des primevères et des fraises. La culture améliora bientôt ces plantes sauvages. Enfin, un joli pavillon de chèvre-feuille, placé au centre, vint couronner l'œuvre. Ces travaux, auxquels nous avions consacré plusieurs mois, avaient transformé notre pauvre demeure, au point de la rendre du tout au tout méconnaissable.

Mais les embellissements et le jardin ne pouvaient pas nous donner de quoi vivre. — Quoique nous eussions accepté les premiers dons de nos amis, pour rien au monde nous n'aurions consenti à rester à leur charge ; aussi, dès les premiers

jours, nous étions-nous ingéniés à trouver pour chacun des membres de la famille quelque occupation lucrative. C'était difficile; cependant, que ne peut la bonne volonté. Mon père s'était rappelé une industrie qu'il exerçait étant soldat. Il savait faire toute sorte de boutons. Il monta un petit tour; nous lui cherchâmes des os, et il se mit au travail. Le résultat dépassa ses espérances, les boutons se vendirent à Lille, et on lui fit des commandes. Jules fit des filets pour les oiseleurs; le petit Paul fut son aide, et Jacques, qui aimait courir au grand air et grimper aux arbres, fut commis à la garde de la chèvre et de deux dindons. Quant à moi, mes goûts me portant à l'agriculture, j'avais obtenu d'être le jardinier et le grand directeur de toute la basse-cour. Nous eûmes des légumes, des œufs, du lait et l'argent à peu près nécessaire pour le reste; de sorte qu'avec une grande économie nous pûmes nous passer des secours de nos bons voisins.

Notre existence n'était point purement matérielle, les travaux et les délassements intellectuels y avaient leur juste part. Des heures étaient fixées pour les leçons. Et, pendant les journées de pluie, des lectures amusantes et instructives charmaient nos loisirs.

Cependant, l'œuvre publique n'avait point été négligée. Peu après notre nouvelle installation, mon père et le vieux prêtre s'étaient rendus chez le maire et n'avaient pas eu de peine à l'amener à leurs vues.

Il y avait énormément à faire, les maisons étaient

obscures, mal aérées et d'une malpropreté révoltante. Les animaux domestiques y vivaient pêle mêle avec les gens. Il n'y avait souvent qu'un seul lit pour toute la famille. Les cheminées, au manteau haut et large, au conduit découvert, donnaient accès au froid, à la pluie et refoulaient la fumée à l'intérieur; les parois, les poutrelles de chaque cabane, étaient noires de suie; les abords du foyer pleins de paille et de menu bois, offraient à tout moment un aliment aux incendies. L'approche de ces pauvres demeures était généralement encombrée de fumier et d'immonde boue, exhalant une odeur infecte.

La viande de bœuf, cet aliment si nécessaire à l'homme qui fatigue, la viande était inconnue au village. Si le paysan a un veau, des poules, des œufs, ce n'est pas pour lui. Il doit les vendre pour acheter des outils, des vêtements, pour payer le percepteur ou se procurer du sel. En fait de boisson, ni cidre, ni bière. Pendant le froid, alors qu'il eût eu tant besoin de réchauffer son estomac délabré, de l'eau! et pendant moisson, quand la sueur et la fatigue l'épuisent, de l'eau! Et, s'il est malade, où sont les bons aliments qui redonnent la santé? Où sont pour les pauvres femmes en couches les bons bouillons, le doigt de vin généreux qui répareraient leurs forces! Rien! rien! Aussi, cette vie de privation affaisse-t-elle bientôt les meilleures constitutions. Les femmes paraissent vieilles à trente ans; à quarante les hommes se voûtent; quant aux

enfants, il n'en échappe que ceux dont le tempérament natif est doué d'une extrême vigueur.

L'état moral était en rapport avec la situation matérielle. Le braconnage et la contrebande étaient passés dans les mœurs. L'ignorance entretenait les préjugés; le funeste usage de l'eau-de-vie de genièvre, par laquelle les habitants croyaient réparer leurs forces ou relever leur esprit abattu, ne faisait qu'abaisser de plus en plus leur âme et ruiner davantage leur corps. Comment remédier à cet état de choses, sans argent, sans ressources autres que celles des exemples et des conseils? Comment déterminer seulement ces paysans, pressés de besoins, abrutis par une longue habitude, à changer de vie et à consacrer une partie de leur travail à des réformes et à des améliorations qu'il serait tout au plus possible de leur faire comprendre? Des théoriciens se seraient épuisés en paroles, les deux amis, hommes éminemment pratiques, sentirent qu'il fallait, comme Oberlin au ban de la Roche, entraîner la population par des actes.

Il y avait dans le village une créature, qu'on appelait la pauvre Madeleine; c'était une femme de trente-cinq ans, qui paraissait en avoir cinquante, tant le travail, les privations et les chagrins l'avaient abimée. Elle habitait avec son mari et trois petits enfants une pauvre hutte, asile de la souffrance et de la plus profonde misère. Là, le père, malade depuis deux ans, languissait, semblable à un spectre sur un hideux grabat. Madeleine filait nuit et jour; les en-

fants, pâles et rabougris par un travail prématuré, par la malpropreté et par le manque de nourriture, pliaient du matin au soir sous le poids d'énormes faix de bois sec, qu'ils allaient chercher dans les bois et que leur achetait pour quelques sous le fournier du village. L'aîné de la famille, un garçon de quatorze ans, avait depuis peu succombé à la peine.

Un soir, exténué de fatigue et de besoin, il était monté au galetas pour se blottir dans la paille; le lendemain on l'avait trouvé mort! — Il était impossible de voir une famille plus malheureuse.

Intéresser le peuple au sort de ces infortunés, et tirer de l'assistance qui leur serait donnée un exemple parlant de la puissance de l'association fraternelle, tel fut le plan des réformateurs.

Ils se rendirent, en conséquence, sur la place où les paysans réunis devisaient ou jouaient à l'arc ou aux quilles, car c'était un dimanche.

— Enfants, dit mon père, en arrivant au milieu d'eux, je viens avec M. le curé faire un appel à votre bon cœur.

— Qu'est-ce que c'est! — Qu'y a-t-il pour votre service, capitaine, s'écrièrent aussitôt plusieurs d'entre eux? Vous savez que nous sommes à vous toujours.

— Merci, mes enfants, merci. — Est-ce que ces royalistes vous auraient joué un nouveau tour à leur façon, demanda-t-on avec vivacité?

— Non, mes amis, les royalistes m'ont fait tout le mal qu'ils pouvaient me faire; il ne s'agit pas de

moi cette fois, mais d'une famille bien malheureuse, que vous pouvez sauver de la misère et de la mort.

— Vous savez, poursuivit le curé, qu'en ce monde nous sommes tous frères, et que nous devons nous secourir les uns les autres, comme les membres d'une même famille.

— C'est que vous faites tous les jours pour nous, M. le curé, répondit un ancien.

— Et ce que vous avez fait pour moi, ajouta mon père.

— Ah! ne parlez pas de ça capitaine, repliqua l'ancien. Je peux bien vous dire, au nom de tous ces fieux, que ça été un vrai bonheur pour nous, et que nous voudrions bien recommencer encore.

— Oh! oui, oui, s'écrièrent les autres en chœur.

— Eh bien! amis, se hâta de dire mon père, ce que vous voudriez faire pour moi, faites-le donc pour la pauvre Madeleine.

A ce nom tous les visages se rembrunirent.

— Ah! capitaine, dit l'ancien, çà c'est bien différent, il y a là trop à faire.

— Et nous avons déjà fait les uns et les autres tout ce que nous avons pu, ajouta un autre.

— Voyez-vous capitaine, poursuivit un troisième, cette misère, c'est comme un gouffre, tout ce qu'on y jette s'y perd.

— Ce serait comme une goutte d'eau sur une maison qui brûle, reprit l'ancien.

— C'est inutile seulement d'y penser, dit tout d'une voix l'assemblée.

— Vous vous trompez, amis, répliqua mon père avec force, vous vous trompez. Si vos efforts n'ont rien pu, c'est qu'ils étaient individuels. Vous êtes probablement venus donner à la pauvre Madeleine quelques secours insuffisants pour tarir sa misère.

Avez-vous fait comme ça pour moi? Est-ce ainsi que vous agissez, par exemple, quand vous voulez éteindre un incendie ; venez-vous l'un après l'autre et à distance jeter un verre d'eau sur la flamme?

Non, n'est-ce pas? Vous faites tous ensemble un effort instantané, et voilà comment vous vous rendez maître du feu. Eh bien! faisons de même pour cette pauvre famille; frappons ensemble un grand coup et nous la tirerons de la misère et du malheur. Voyons ; M. le curé soignera les enfants, moi, je me charge momentanément du père et de la mère, et vous tous, comme de braves gens que vous êtes, vous allez vous mettre à l'ouvrage pour rendre la hutte propre et habitable. Il vous en coûtera peu de travail à chacun, croyez-moi. Et, comme vous avez besoin de votre semaine, dit le curé, nous travaillerons à cette bonne œuvre le dimanche. Aucun service ne pourrait être plus agréable au Seigneur.

— Et je travaillerai avec vous et mon garçon aussi, dit mon père, et en travaillant je vous raconterai quelques-unes de ces histoires de bataille que vous aimez tant. Voyons, me suivez-vous? — Oui, oui, tout de suite, partons! Vive M. le curé! vive le capitaine! s'écrie en masse ce bon peuple que l'exemple électrisait, en laissant quilles et arcs. — On partit

en foule avec toute sorte d'outils. Les trois enfants allèrent à la cure, la pauvre Madeleine, pleurant de reconnaissance, accompagna son mari chez nous, et les paysans se mirent en devoir, sous la direction de mon père, de réparer et d'assainir la pauvre demeure. Mais, comme aux premiers coups on s'aperçut qu'elle tombait de vétusté, on prit le parti de la démolir. Une vingtaine d'hommes étaient à l'œuvre, et leurs efforts se trouvant parfaitement coordonnés, le travail qu'ils firent en une demi-journée fut quelque chose d'étonnant. Ils en étaient émerveillés. Le dimanche suivant, tous les bois étaient prêts, le terrain exhaussé et de niveau, on planta la charpente dont les intervalles furent garnis de lattes fixées par des osiers, sur lesquelles fut étendue en dehors et en dedans une couche de terre glaise blanchie à la chaux; on monta portes et fenêtres et on termina le toit de chaume. Chacun avait apporté sa pièce de bois, ou sa botte de paille. Le menuisier avait donné des planches, et le forgeron de la ferrure et des clous. Une jolie cabane, élevée comme par enchantement, remplaçait la hutte. Le troisième dimanche on déblaya avec une promptitude incroyable les abords de la nouvelle demeure, on y fit une cour et un jardin à l'instar des nôtres, on creusa à vingt pas un trou pour le fumier, on planta de petits arbres arrachés avec leur motte, et on appuya à la cabane un hangar pour les outils et les poules. Les meubles que possédait la pauvre famille avaient été remis en état; nous don-

nâmes un peu de linge; les voisines apportèrent de la terraille, et bientôt tout fut prêt. Pendant ce temps les trois enfants bien nourris, et tenus proprement à la cure, étaient devenus gais et alertes; grâce à des soins bien entendus, le mari de Madeleine avait recouvré la santé.

Nous les installâmes tous dans leur jolie maisonnette, et ce jour-là fut une fête pour tout le village. Le curé gratifia ses paroissiens d'un bon tonneau de bière et donna lui-même le signal d'un bal champêtre qui se prolongea jusqu'au soir.

Les deux amis ne s'étaient pas trompés sur le résultat de leur bienfaisante tactique.

La cabane saine et commode avait éveillé chez les paysans le goût du bien-être et de la propreté; et la facilité avec laquelle elle avait été construite, leur avait révélé tout à coup la puissance de l'association.

Aussi, dès le dimanche suivant, les vîmes-nous, avec un ravissement inexprimable s'unir, se grouper entre eux et se prêter aide et assistance pour réparer et assainir leurs propres demeures.

Mon père et le curé les conseillaient, les encourageaient, les aidaient même, et le travail n'en allait que mieux.

Rien n'était beau comme de voir l'activité qui régnait parmi ces travailleurs volontaires. Les hommes faisaient les gros travaux, les femmes coupaient des osiers, des lattes, des roseaux; les enfants charriaient une foule d'objets dans leurs petites

hottes; l'air retentissait de chants joyeux, de francs rires, et l'ouvrage poussé comme par une main magique avançait avec une rapidité merveilleuse. Bientôt l'attrait de ces occupations fraternelles devint tel que tous les habitants y participèrent.

Ce fut ainsi qu'avec le temps les cabanes tristes, froides et malsaines se transformèrent, pour la plupart, en habitations gaies, saines et commodes.

Pendant que nos paysans occupaient de cette sorte leurs loisirs, mon père et le curé songeaient à améliorer les produits de la terre. Au ban de la Roche, Oberlin s'était borné à obtenir, lui-même, dans son champ, de beaux résultats, au moyen d'excellentes semences et par l'application des procédés que la science indique. Aussitôt son exemple avait été suivi. Ainsi firent les deux amis, et leur succès fut le même. Quand les voisins virent nos belles pommes de terre, les magnifiques pousses de nos arbres, la richesse de notre petit champ de blé, la belle venue de notre coin de colza et de nos légumes, ils eurent hâte de nous imiter, et il ne tardèrent pas à réussir comme nous.

Et, comme ils continuaient à s'unir pour bien des entreprises, leurs forces en étaient décuplées et la réussite plus certaine.

Ainsi, s'agissait-il de recueillir du foin ou du blé que l'orage menaçait, une corne à bouquin donnait le signal; hommes, femmes, enfants, tout le monde accourait, et en quelques minutes, la récolte était empilée et préservée. Aussi, plus de foin

pourri, plus de blé germé. Au lieu de piocher péniblement son coin de terre, le petit cultivateur avait recours à la charrue de son voisin que celui-ci lui prêtait volontiers, en échange de travaux. Un van mécanique, mis par le curé à la disposition de tous, rendait aussi de grands services. Abattait-on un arbre, dix hommes s'y mettaient au lieu d'un, et en peu d'heures la besogne était faite.

Les chemins étaient impraticables pendant huit mois de l'année. On s'y prit pour les réparer comme avait fait le pasteur du ban de la Roche. Oberlin, qui était obligé chaque jour de franchir des passages pleins de boue, ne manquait jamais de se charger d'une grosse pierre et de la jeter devant lui, donnant à entendre par là que si chacun de ses paroissiens en faisait autant, la route serait bientôt améliorée. Et, en effet, tout le monde l'imitant; on eut bientôt un chemin dur et sec, là où existait une sorte de fondrière.

Mon père et son ami racontèrent cette histoire aux paysans et se mirent à joindre l'exemple au précepte, en se chargeant de matériaux qu'ils allèrent répandre sur la route. Chacun s'empressa de les imiter, et en peu de temps la voie qui traversait le village devint fort praticable[1].

[1] L'histoire nous présente une foule d'exemples des résultats étonnants produits par l'association des forces.

Sans nous arrêter à un des cas les plus remarquables en ce genre, celui des travaux pour la fête de la fédération au Champ-de-Mars, nous en citerons un autre peu connu, celui

Comme au ban de la Roche, la terre manquait dans notre village, à cause des marais où la culture n'était pas possible ; il fallait donc encore imiter Oberlin en implantant chez nous l'industrie.

Le marais même en fournit le moyen ; ses bords produisaient en abondance des osiers flexibles, très-propres à la vannerie. Un habile ouvrier fut amené de Lille ; installé par les soins du curé avec la condition de former un certain nombre d'élèves, pris parmi les jeunes garçons qui montreraient le plus d'habileté et de bon vouloir, un charmant atelier s'établit aussitôt. Les progrès de nos apprentis furent remarquables ; en peu de temps, le produit de

de la construction de la chaussée gigantesque qui joint aujourd'hui les deux parties de la ville de Pernanbuco (Brésil).

Cette capitale est coupée en deux par une immense et profonde lagune. Sous la domination hollandaise, on ne communiquait d'un côté à l'autre que par eau et avec de grandes difficultés.

Un gouverneur, homme intelligent et dévoué, résolut d'applanir cet obstacle. Il réunit les habitants au nombre de plus de 60,000, leur fait comprendre ce que peuvent leurs efforts réunis, et les engage à travailler immédiatement à la construction d'une chaussée qui joindra les deux villes. Lui-même donna l'exemple, en se chargeant d'un sac de terre. Chacun le suit, chacun jette des matériaux dans le gouffre, et le premier jour déjà un bout d'étroit chemin sort du sein des eaux. On continua avec ardeur les dimanches suivants, et bientôt la nature est vaincue, un étroit sentier relie les deux rives. A dater de ce moment, le gouverneur ordonna que chaque passant verserait un sac de terre, et la chaussée, s'élargissant ainsi chaque jour, acquit sous peu la dimension qu'on lui voit aujourd'hui, dimension telle, que trois voitures y peuvent passer de front.

leur travail se trouva assez parfait pour être vendu, et le prix qu'on en retira vint indemniser, et au delà, des avances qui avaient été faites. Au bout de six mois la vannerie était implantée dans le village. Cette industrie en amena une autre. On s'aperçut que les marais contenaient du jonc très-propre au rempaillage des chaises. Pour rempailler, il fallait préalablement établir l'art du tourneur. On s'y prit comme pour la vannerie, et le résultat fut le même. Bien des cabanes eurent leur *tour* en l'air; on fit de grosses chaises; les enfants préparèrent les joncs et les femmes rempaillèrent. Chacun alla avec ardeur vers l'occupation où ses aptitudes l'appelaient.

Une activité incessante régnait aux champs et à l'atelier; peu à peu, par un travail soutenu, mais non excessif, une douce aisance remplaçait la misère.

Ce succès avait assuré la puissance des réformateurs; sûrs désormais de n'éprouver aucune résistance, ils résolurent de mettre la dernière main à leur œuvre.

Certes il y eût eu bien à faire encore si les moyens avaient égalé le vouloir.

Oberlin avait creusé le lit des torrents, construit des digues, bâti un pont, fertilisé les rochers! mais Oberlin était secondé par une foule d'amis généreux comme lui, et appuyé par les autorités du département, tandis que le vieux prêtre et le vieux soldat étaient non-seulement laissés à leurs propres forces, mais encore mis en suspicion par le pouvoir et tracassés par une aristocratie égoïste et jalouse.

Cependant, ils résolurent d'extirper l'ignorance ; après le pain du corps celui de l'âme ; là devaient probablement s'arrêter leurs efforts.

Un jeune instituteur, payé aux frais de tous, car l'Etat ne voulut contribuer pour rien, fut installé dans la maison commune et y donna aux enfants, surtout pendant l'hiver, les notions les plus indispensables de l'instruction primaire. Par les enfants et leurs livres, par les discours des deux amis, les lumières pénétrèrent dans les familles et en chassèrent insensiblement l'erreur et les préjugés.

Puis, comme complément de l'école, on confia, pendant certaines heures du jour, aux soins d'une bonne femme, les petits enfants que leurs mères ne pouvaient pas mener aux champs avec elles.

Pour cette fois c'était le *nec plus ultrà* des efforts des travailleurs. L'œuvre était aussi complète que possible.

Quelques années et la volonté persévérante et éclairée de deux hommes de cœur, de deux vrais amis du peuple, avaient suffi pour opérer tous ces prodiges. Le village était totalement transformé.

Au lieu de ces pauvres demeures, si sombres, si malsaines, si tristes, s'élevaient partout de charmantes maisonnettes blanches, aérées, commodes, entourées de haies et de fleurs, communiquant entre elles par des chemins ou des sentiers sablés ; au lieu de ces terres incultes ou négligées, qui affligeaient les regards, on voyait des prairies verdoyantes, des champs de céréales, de légumes, des

vergers couverts de fruits. Au lieu de ces pauvres êtres souffreteux, rachitiques, étiolés, qui jadis erraient dans ce désert, comme de pâles ombres, une population saine, vigoureuse, régulière, se montrait de toute part.

Au silence de l'abattement ou aux plaintes de la douleur avaient succédé le bruit de la vie active et ces chants si gais, expression de contentement du travailleur. Enfin, des mœurs pures, filles de la sobriété, de l'instruction, du bien-être et du travail, avaient remplacé les délits et les maladies morales qu'engendrent également et l'oisive opulence et l'abrutissante misère.

Et les deux amis trouvaient dans leur satisfaction intérieure et dans les bénédictions des paysans la plus douce, la plus ineffable des récompenses.

— J'éprouve, disait souvent mon père avec attendrissement, une espèce de bonheur dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.

— Et moi, répondait le bon vieux curé, je mourrai content, car le rêve de ma vie s'est, grâce à vous, réalisé.

Que n'eût pas fait Oberlin, que n'eussent pas fait les deux amis avec l'appui de la science sociale?

L'association aurait pu être étendue à la commune entière, et mieux que cela, au canton.

De l'association à la solidarité il n'y avait qu'un pas, et pour les établir l'une et l'autre, on entrait aussitôt dans l'exercice de la souveraineté populaire.

Au lieu de cuire le pain dans chaque famille, on eût sans doute établi une boulangerie commune, où le pain eût été meilleur et à plus bas prix, parce que la confection en aurait été confiée à un habile boulanger, et que le blé aurait été acheté en temps opportun, sans office d'intermédiaire.

Il en aurait été de même du charbon et des principales denrées.

Au lieu d'emprunter la charrue du voisin, on aurait eu recours à des charrues communes, montées aux frais de tous. Le van, la machine à battre le blé eussent été également la propriété de tout le monde.

Au lieu de consacrer un enfant par famille à la garde des bestiaux, il n'y aurait eu pour tout le village qu'un vacher, qu'un porcher, payés par la commune.

Une caisse fraternelle aurait pu être fondée dans le but de venir en aide aux malheurs; sur cette caisse un prélèvement spécial eût été destiné aux veuves et aux orphelins.

On eût probablement institué un jury de conciliation, à l'effet de mettre fin aux différends qui vont avec force frais s'envenimer et grossir devant le juge de paix ou entre les mains rapaces des procureurs.

Que de conséquences enfin n'eût-on pas pu tirer d'une pareille organisation pour l'éducation politique et sociale des paysans! Comme il eût été facile de leur faire comprendre que l'organisation de la commune mène à l'organisation démocratique de

l'Etat ; mais que dans un mauvais milieu les efforts partiels sont peu féconds et souvent stériles. Amis, eût-on pu leur dire pour les prémunir contre l'excès de leur enthousiasme : Vous vous exagérez l'importance d'une si petite association. Que peut notre famille fraternelle au milieu de l'individualisme qui nous entoure ? De même que vous vous êtes associés ici pour accomplir certaines choses, il faudrait que d'autres communes s'associassent comme vous et à vous pour en accomplir de plus grandes, et l'association s'étendrait ainsi ; il faudrait, pour le bonheur et la sécurité de tous, que la France entière ne formât qu'une seule et grande famille de frères. Qu'arriverait-il alors ? Partout ce qui a eu lieu ici en petit, mais qui alors aurait lieu en grand. Vous avez nommé vos hommes, ceux en qui vous aviez le plus confiance, et ils ont bien fait vos affaires. Eh bien ! partout le peuple, en faisant autant et surveillant ses mandataires, l'argent du pays ne serait plus gaspillé et nous n'aurions pas pour nous commander des gens qui nous pillent et nous oppriment. — Vous avez en petit réuni vos efforts, et vous vous applaudissez du résultat obtenu ; que serait-ce donc si toute la France unissait les siens, s'il n'y avait plus d'oisifs, si tout le monde mettait la main à l'œuvre commune ? Vous figurez-vous les travaux admirables dont on viendrait facilement à bout ? Vous représentez-vous l'abondance des choses, la richesse et la force du pays ? Vous avez établi entre vous la solidarité de telle sorte, que dorénavant tout habitant

du village frappé par le malheur sera efficacement secouru.

Mais, dites-moi, amis, que deviendra le village même, si un grand sinistre le frappe? Que ferez-vous contre une trombe, contre un incendie, contre une nouvelle disette, contre un de ces terribles fléaux qui, en un instant, détruisent tous les efforts des hommes? Vous serez ruinés, réduits à la plus affreuse misère, voués, vous et vos familles, à la mort, à moins que la charité privée ne vous jette en passant quelques amers morceaux de pain. Or, si la France entière faisait ce que vous faites, toutes les autres communes viendraient à votre aide, comme vous le faites à l'égard des individus, et aucun malheur public ne serait plus à redouter. Au lieu de cela, eût-on pu ajouter, que voyons-nous? Le pauvre peuple n'ayant pas le droit de s'occuper de ses propres affaires, un gouvernement issu de l'intrigue, de l'égoïsme, du mensonge et de la trahison, le dominant et le pressurant de toutes parts.— L'oisiveté en honneur, l'usure glorifiée, l'individualisme déifié.— Aussi que résulte-t-il d'une pareille organisation sociale? C'est que tous les avantages sont pour ceux qui les méritent le moins, et les peines, les soucis, l'ignorance et la misère pour ceux qui travaillent le plus.

Dans le corps humain, le sang circule jusqu'aux extrémités des membres. Dans l'arbre, la sève arrive aux plus petites branches; dans notre société marâtre, il n'y a, loin du cœur, loin du tronc, ni sang ni sève.

Et il en sera ainsi, amis, tant que nous tous travailleurs, nous qui sommes la force vive de la nation, nous n'aurons point repris l'exercice de nos droits, de ces droits imprescriptibles et sacrés, que nos pères avaient conquis à travers tant de luttes et de sang!... et qu'à la faveur de nos discordes et de notre ignorance le despotisme nous a ravis.

Me voici arrivé à la fin de ma tâche. J'ai écrit tout ce que mes souvenirs m'ont rappelé, et je m'y suis pris de telle sorte, que personne dans la maison ne s'est douté de rien. Mes petits cahiers sont là au fond d'un coffre, dont moi seul ai la clef; pour rien au monde je ne les montrerai à mon bon père, car ce serait raviver toutes ses anciennes douleurs. Ah! que plutôt pour lui le passé s'efface, s'il est possible, et que ses vieux jours ne soient troublés par aucun fâcheux souvenir!

Pour moi, il en est autrement. Ce que j'avais prévu est arrivé. Ce retour en arrière m'a fortifié.

Pourquoi dès lors renoncerais-je à ajouter quelques pages à celles que j'ai écrites? Pourquoi me priverais-je des jouissances intimes que mon travail solitaire m'a procurées!

Si j'ai dépeint le temps d'orage, il doit bien m'être permis de décrire un peu les beaux jours.

C'est dit. Dorénavant je consignerai de temps en temps dans un journal les faits les plus saillants de notre vie.

V

LE SOLDAT LABOUREUR. — RÊVES!

Septembre, 1825.

Comme nous étions tous grands et forts, et que nos petits travaux ne pouvaient plus convenir à notre âge ni assurer en rien notre avenir, mon père a pris deux grandes résolutions. Jules a été mis en apprentissage chez un bon charpentier du bourg voisin et nous avons pris à bail une petite ferme. Ce n'est pas sans de vifs regrets que nous avons quitté cette chère cabane que nous avions embellie et à laquelle se rattachent pour nous tant de souvenirs!...

Notre nouvelle habitation est à dix minutes du village, hors des bois, sur une petite éminence, d'où la vue s'étend fort loin tout à l'entour.

La maison est petite, mais commode, les hangars et les écuries sont en assez bon état et munis de tous les accessoires nécessaires. — Nous avons deux vaches, un cheval, une basse-cour, un jardin potager, un verger, des prés et des terres labourables. Tout

cela appartient à deux vieux domestiques *retirés*. La femme avait eu un enfant de son maître, l'homme a consenti à en devenir le père, moyennant 20,000 francs de dot. Ils y ont joint 5,000 francs provenant de leurs épargnes et ont acquis ce petit domaine dont le revenu leur permet de vivre à leur aise, car ils y ont dans une petite maison de maître logement, jardin et arbres fruitiers. Nous leur donnons 600 francs par an, sans compter le lait de chaque jour, une livre de beurre, une douzaine d'œufs par semaine et une paire de volailles chaque mois.

Voilà donc des gens qui, pour avoir servi dans les antichambres et avoir trafiqué de leur honneur, ont la vie assurée et tranquille... ils sont heureux! (si toutefois on peut trouver le bonheur dans une existence oisive et avec une conscience tarée) et mon père, après avoir pendant vingt-cinq ans versé son sang pour la patrie, lui, dont la carrière est sans tache, lui, l'homme de bien, l'ami du peuple, lui, va épuiser ses dernières forces pour nourrir ces gens de ses sueurs! Nous avons d'autres voisins fort riches.

L'un est un *fils de famille*, qui a trouvé sa fortune faite en naissant; quoique mineur, son tuteur le laisse, pour ainsi dire, maître absolu de ses biens et il en use pour ses plaisirs avec une prodigalité sans exemple, pendant qu'autour de lui bien des familles meurent de faim.

Mais ce malheureux est bien puni de sa folle conduite, car il est déjà blasé sur toutes les jouis-

sances, quoiqu'il ait à peine dix-neuf ans. Les excès ont détruit sa santé ; il n'a plus ni appétit ni vigueur, et un ennui mortel le dévore.

L'autre est un ancien commissaire des guerres, qui s'est enrichi en volant les armées de la République et de l'Empire. C'est un célibataire dur, avare, qui n'a aucune affection sur la terre, et qui passe ses jours à augmenter le trésor que convoitent ses héritiers.

Le troisième, enfin, est une vieille actrice devenue bigote. Cette femme, qui a ruiné bien des gens, possède un château où se réunit toute la jésuitière des environs ; elle a un aumônier et une chapelle. Elle fait des aumônes aux pauvres *bien pensants*, va à la messe tous les jours, communie une fois par semaine et destine tout son avoir au soutien et à la propagation de la foi.

Nous avons fait nos calculs. En travaillant sans relâche, il nous sera permis de vivre ; mais, à moins d'un vrai miracle, nous ne pourrons jamais rien acquérir ; ceci nous conduit à ce singulier résultat, c'est qu'après vingt ans de travail, il est possible que, sans rien posséder, nous ayons payé en réalité la moitié de la valeur de cette ferme ; et à cet autre, plus extraordinaire encore, c'est que pendant huit ans de loyer nous avons payé plus que la valeur réelle de notre cabane. Mon père, avec son admirable philosophie se résigne à cette existence de labeur. Je l'imiterai. Je ferai plus, je serai gai,

diligent, alerte et je le soutiendrai, s'il lui arrive quelquefois de se laisser aller au découragement.

Il n'y a point d'efforts dont je ne me sente capable en pensant à mon bon père. Je l'aime et le vénère tant!....

Jeune, vigoureux, passionné pour la vie des champs, il m'appartient de soutenir la famille, d'être le bâton de vieillesse de mon père. Courage donc! persévérance, entendement et à l'œuvre!

Août 1825. — Bon espoir! Jusqu'ici tout nous réussit à merveille. Mon père m'assure que cela ne tient pas tant à la peine que nous nous donnons qu'aux dispositions raisonnées que nous avons prises. Je le crois, si notre blé est devenu magnifique dans des terres glaises et fortes, qui, jusqu'ici, n'avaient jamais payé les frais du labourage, c'est que nous avons eu soin de les amender avec du plâtre, afin de les rendre plus légères. — Si nos prairies n'ont cessé d'être verdoyantes, c'est grâce à un système d'irrigation qu'on avait toujours cru impossible. Un nivellement habile nous a permis d'y amener un ruisseau dont l'eau se perdait. — D'autres terres, qui étaient sablonneuses, avaient besoin d'être fortifiées; nous y avons répandu de la marne; puis nous les avons plantées en pommes de terre et en haricots qui ont admirablement réussi. — Notre lin ruiné a été sauvé de la rosée d'une manière toute particulière et qui d'abord a excité les rires et les sarcasmes de nos voisins. Pour secouer cette rosée qui au soleil tue

la plante, nous avons promené chaque matin sur le champ une corde tendue par deux hommes marchant parallèlement. — Bientôt, loin de se moquer de nous, on s'est empressé de nous imiter.

Nous avons planté beaucoup de betteraves et surtout des carottes, pour nos vaches ; cette nourriture leur a maintenu un lait jaune, fort abondant et d'une saveur extrêmement agréable. On raffole tellement de notre excellent beurre doré, qu'il est toujours enlevé aussitôt que battu.

L'étable bien pavée, bien aérée, est toujours garnie d'une fraîche litière ; aussi nos bestiaux gras et reluisants font-ils plaisir à voir.

Quoiqu'il n'y ait point de maîtresse de maison, tout n'en est pas moins tenu chez nous avec une propreté remarquable. Mon père, qui n'a point perdu ses habitudes de soldat, a établi dans notre intérieur l'ordre et la discipline des chambrées. En nous levant, nous nous lavons, nous faisons nos lits et nous balayons et frottons tour à tour ; puis on mange une bonne soupe, après quoi chacun court à son travail. Je suis toujours à la charrue, à la herse, aux semailles, etc. — Jacques charrie, soigne le bûcher, la grange ; Paul a la garde de la basse-cour et des bestiaux ; mon père, une fourche légère à la main, se promène du matin au soir, réfléchit, surveille, vend, achète et a la haute main sur tout. Nous avons une ménagère, une ancienne voisine, qui a voulu nous suivre. Cette excellente femme vit avec nous sur le pied de la plus parfaite égalité.

Aux repas nous nous trouvons tous réunis autour d'une longue table. Notre nourriture, qu'assaisonne l'appétit, est simple, mais saine et abondante. Nos vêtements sont grossiers, mais solides et commodes. Nous nous portons tous à ravir.

Nous avons continué à être associés à nos bons amis du village. Nos instruments, nos animaux, nos bras, sont souvent à leur disposition ; au retour, ils viennent en masse nous donner de ces coups de main qui sauvent les récoltes. Nous recevons un journal d'agriculture, et nous essayons, mais avec une grande circonspection et une extrême prudence, les procédés et les découvertes qu'il signale.

Une charrue à butter les pommes de terre nous a parfaitement réussi. Une houe à sarcler, que nous avons confectionnée nous mêmes, nous a aussi rendu de très-grands services. Rien n'égale le bonheur que nous éprouvons quand nous réussissons dans nos expériences. Rien n'égale la joie pure qui inonde mon cœur lorsque, le matin, je me rends, frais et dispos, au travail. L'air embaumé, le gazouillement des oiseaux, le lever radieux du soleil ; cette paix des champs, le contentement de moi-même ; tout me transporte, m'élève et me ravit. Que de fois, penché sur ma charrue, à l'extrémité d'un sillon, ne m'arrive-t-il pas de m'arrêter, en proie aux émotions profondes et délicieuses que mon cœur ne peut plus contenir. C'est de la religion, c'est de l'amour ! Oh ! les habitants des villes n'ont point, j'en suis sûr, ces sublimes jouissances ! Il ne les a pas non plus,

ce prodigue blasé, qui passe là tristement, à côté de moi, chargé du poids de son faste inutile! Il est donc du bonheur pour le pauvre. Oui, mais pourquoi faut-il que ce bonheur soit toujours troublé par la crainte du lendemain? Nous sommes dans ce cas, car malgré notre prospérité apparente, une maladie, un orage, une sécheresse, peut ruiner nos petites ressources, détruire tout notre espoir. Ah! si nous possédions cette ferme, nous aurions, pour parer un malheur, tout ce que bon an, mal an, nous donnons à ces gens pour le fermage. — Non, nous ne ferons que lutter péniblement tant que nous devrons travailler ainsi pour les autres. Notre unique but doit être de nous affranchir de ce ruineux tribut. Oh! je ferai tant que nous y parviendrons; alors nous ne ferons point comme ces gens qui passent leur vie dans une oisiveté qui les tue. Nous travaillerons notre terre de nos mains, nous aurons la vie active d'à présent, moins les soucis d'avenir, moins les craintes du lendemain. Voilà mon rêve! j'espère qu'il se réalisera!

O digne mère pourquoi n'êtes-vous plus au milieu de nous!

Novembre 1825.—Le résultat dépasse toutes nos espérances. Notre récolte en blé est abondante; elle est là *sauvée* dans la grange. Je dis sauvée, car elle a couru un grand danger que, réduits à nos propres forces, nous n'eussions jamais pu conjurer; il en a été de même du foin; tout le reste est à l'avenant.

Nos propriétaires sont confondus en voyant le parti que nous tirons de la ferme. Quoique nous les payons bien, ils se repentent tout haut de ne pas en avoir demandé *davantage*. Cœurs durs, égoïstes, comment nous traiteraient-ils donc si, par quelque malheur, nous ne pouvions tenir envers eux nos engagements! Hélas! malheureusement notre bail de neuf ans est résiliable au bout de trois. Alors on nous fera composer ou sinon les améliorations que nous avons faites ne nous profiteront pas.

Janvier 1826. — La neige qui couvre les champs nous confine tout le jour dans notre intérieur; mais nous ne laissons pas que d'y occuper tous nos instants. On classe les graines potagères; on visite et on change de place les provisions, on fait des paniers, on arrange les outils, on bat le blé.

Nous avons monté un petit atelier de charronnage et une forge; à force de nous exercer au maniement des outils, nous sommes parvenus à faire par nous-mêmes une foule de choses utiles. Nous n'aurons dorénavant recours au charron et au forgeron que pour les grosses pièces.

A la veillée, nous étudions, car, l'été, il nous est impossilbe de le faire.

Enfin, le dimanche, nous allons au village, si le temps le permet, ou bien quelques amis, au nombre desquels est toujours notre bon curé, viennent passer la journée chez nous.

Digne prêtre, je crains bien que nous ne le

perdions. Son humanité et sa tolérance sont un crime aux yeux de certaines gens. Il a été dénoncé à l'évêque et le bruit court qu'on va l'interdire ou l'envoyer ailleurs.

Septembre 1826. — Voilà près d'un an que je n'ai rien ajouté à mon journal. Qu'aurais-je pu dire? Il n'y rien de saillant dans notre vie qui est d'une heureuse uniformité. Le même bonheur n'a pas cessé de nous sourir.e Nous avons déjà quelques épargnes, mais si faibles, que je m'effraie en pensant combien d'années il nous faudra encore pour mettre à exécution nos chers projets!

Jules a fini son apprentissage; c'est un gai compagnon. Le voilà parti pour *son tour de France.* Bon Jules! puisse-t-il ensuite revenir pour ne plus nous quitter!

15 octobre 1826. — Que se passe-t-il en moi? Quel trouble m'agite? Le sommeil fuit de mes paupières et depuis cette fête champêtre, une image enchanteresse m'obsède et me poursuit. Adieu, paix du cœur, j'aime?.... je le sens, car j'éprouve toutes sortes de délices et de souffrances qui, jusqu'ici, m'étaient inconnues.

Depuis ce jour, elle est là sans cesse devant mes yeux. Je la vois avec son costume simple, mais plein de goût, avec sa taille élégante et svelte; avec son beau visage ovale, qu'encadrent une forêt de cheveux noirs, avec son regard doux et pénétrant, où se peint si bien sa belle âme. J'entends cette voix

si douce, dont chaque parole m'allait au cœur ; je me rappelle ce choix d'expressions qui dénotent une intelligence cultivée.....

Quelle est donc cette jeune fille, si différente de ses compagnes? Personne n'a pu me le dire, et je n'ai point osé le lui demander. Marie ! doux nom... elle s'appelle Marie ; voilà tout ce que je sais.

Il y a six jours, six grands et mortels jours que mon état dure. Je n'y puis plus tenir. Il est inutile que je cherche à vaincre cette passion, je n'y réussirais pas. Oh ! non, car j'aime de toutes les forces de mon âme. C'est demain dimanche, je la chercherai ; il faut que je la retrouve, dussé-je m'absenter longtemps de la maison.

7 octobre 1826. — Mon cœur nage dans la joie. Je l'ai retrouvée, je l'ai vue, je lui ai parlé ; je la connais ! Oh ! comme mon amour pour elle m'a sûrement guidé? Elle n'est point du lieu où s'est donné la fête, me suis-je dit ; n'interrogeons personne, mais parcourons à une lieue de rayon toutes les communes voisines. Quelle est la plus importante, la plus jolie, la plus pittoresque ? c'est Mérignier... Nul doute, c'est là que Marie demeure ; nul autre village ne serait digne d'elle. Je cours, j'arrive... on sortait de la messe. Une jeune fille donnait le bras à un vieillard... je la reconnais, c'est elle ! Mon cœur bat avec violence. Marie m'a vu ; elle rougit ; nos cœurs se comprennent. Il y aura bal, l'après-midi, à la suite du tir à l'arc ; je l'y verrai. En attendant, je m'en-

fonce dans les bois pour y rêver à mon aise. Une bonne vieille femme m'apprend tout ce que je désirais savoir. Marie est la petite fille du vieux maître d'école, homme respectable et pauvre. Elle n'a que seize ans; elle est instruite, laborieuse; son caractère est celui d'un ange. — Oh! j'avais deviné tout cela! Au bal, en plein air, nous nous sommes rapprochés comme par enchantement; sa main tremblait dans la mienne. Quand un danseur me l'enlevait, j'étais au supplice, j'aurais voulu être seul au monde avec elle. Oh! que cette journée à été courte. Mon amour débordait de mon cœur et cependant je n'ai jamais osé lui dire : Marie, je vous aime! Seulement quand je lui ai dit que je reviendais, elle s'est troublée.... qu'est-ce que cela veut dire? Oh! mon Dieu! si elle en aimait un autre! Cette pensée me tourmente. Il faut savoir au plus tôt à quoi m'en tenir. Je ne pourrais pas attendre jusqu'à dimanche. Oh! non, jeudi.... non, mercredi.... et pourquoi pas demain, oui, demain... je me sauverai à la nuit tombante; il faut que je la revoie!

25 octobre 1826. — Ce n'est que hier, dimanche, que j'ai pu la voir. Pendant la semaine, toutes mes courses ont été inutiles. Elle ne sort point. Je me suis encore trouvé près d'elle, et j'ai enfin osé lui faire l'aveu de mon amour. Hélas! à peine m'eut-elle entendu que, toute tremblante, elle est sortie de la danse et s'est réfugiée chez son père. Je suis resté longtemps à la même place, attéré et

confondu. Puis, à la nuit, j'ai repris, la mort dans l'âme, le chemin de la maison. A dimanche ! mon Dieu, c'est bien long !

2 novembre 1826. — L'aurais-je perdue ? me fuit-elle donc sans retour ! ô tourment ! Je n'ai pu la voir. Si elle était malade ! Pourquoi, rôdant autour de sa demeure, n'ai-je jamais osé en franchir le seuil ? Mais sous quel prétexte aurais-je pu le faire ? Qu'aurais-je dit à ce vieillard dont mes courses et mes démarches répétées ont peut-être déjà éveillé la sollicitude paternelle ?... Que faire ? M'ouvrir, à mon bon père, lui dire tout ce que je souffre et le prier d'intercéder pour moi auprès du père de Marie. Oui, c'est là mon unique ressource ; c'est le seul parti qui me reste.

3 novembre 1826. — Combien j'ai lieu de m'applaudir de ma résolution ! Mon père m'a écouté avec calme, il a paru touché du portrait que je lui ai fait de Marie, et il m'a promis, en m'engageant à la patience, d'aller dans la semaine faire une visite au vieux maître d'école. Je l'ai remercié avec effusion. Oh ! qu'il me tarde d'être plus vieux de quelques jours !

7 novembre 1826. — Elle avait tout dit à son père, la vertueuse enfant ; elle avait promis de ne plus me revoir. La visite de mon père a un peu changé la face des choses. Le vieillard consent à ce que j'aille le voir en compagnie de mon père. Il veut me

parler. Je n'ai pu savoir autre chose, si ce n'est que mon père a vu Marie et qu'elle lui plait sous tous les rapports. Nous irons à Mérignier ce soir. Je tremble comme un accusé qui attend sa sentence.

Le 7, à minuit. — De quel poids énorme ne suis-je point allégé! L'aïeul de Marie nous a reçu avec une douce gravité. C'est un homme de soixante-dix ans environ, tout courbé, infirme, d'une physionomie triste, mais bonne et intelligente. Il était assis dans un grand fauteil de cuir, près d'une petite table chargée de livres. Marie, qui était à ses côtés, quand nous sommes entrés, a aussitôt disparu avec la légèreté d'une gazelle. O mon Dieu, qu'elle est jolie!

Nous étions là dans la salle d'école, la pièce importante du logis, à ce que j'ai pu voir. Comme je restais timidement de bout, le vieillard m'a fait asseoir près de lui; puis aussitôt il est entré en matière : « Jeune homme, m'a-t-il dit, d'une voix « émue, vous aimez Marie, et votre vœu le plus ar- « dent, le plus cher, est qu'elle devienne votre « femme. — Oh! oui, Monsieur, me suis-je « écrié! — Patience, a repris le vieillard en me « donnant un petit coup sur la joue, patience, mon « ami; et d'abord, ne m'appelez pas *Monsieur*, « mais père Ballenguier; c'est ainsi que tout le monde « me désigne, même les petits enfants. Poursuivons. « Il y a à cela plusieurs obstacles. D'abord, je me « suis toujours promis de respecter l'inclination de

« Marie, et jusqu'ici rien ne me prouve qu'elle vous « aime. — C'est... vrai, Monsieur.... père Ballen- « guier.... ai-je répondu, tout interdit...je croyais... « mais non..... enfin, j'espère que... — oui, oui, « a-t-il dit en souriant finement... les voilà, ces « jeunes garçons, ils espèrent toujours que rien ne « leur résistera. Enfin, passons. Je veux bien que « vous veniez voir Marie en tout bien tout honneur, « et que vous obteniez son consentement. — Merci, « merci, père Ballenguier, ai-je repliqué, transporté « de joie; mais lui aussitôt me calmant du geste a « continué ainsi d'un ton plus grave, et quand vous « vous aimerez, chers enfants, vous brûlerez d'être « unis, c'est naturel! mais vous êtes pauvres l'un et « l'autre! et ne savez-vous point qu'il est témé- « raire de se marier, quand on est pauvre! Com- « ment, me suis-je écrié, comment, père Ballenguier, « nous devrons donc, à moins d'être riches, résister « au vœu le plus doux et le plus impérieux de la « nature! — Tu l'as dit, a repris le vieillard d'une « voix plus forte, tu l'as dit, mon fils, le prolétaire « n'a pas droit d'avoir une famille! Ecoute. J'avais « un fils, l'espoir, le soutien de mes vieux jours. « Il avait embrassé ma profession chérie, cette pro- « fession qui, hélas! donne à peine à celui qui « l'exerce un pauvre morceau de pain noir. Enfin, « comme moi, il aimait la science, il aimait les en- « fants; se résignant à la médiocrité, il voulut être « maître d'école. Ensemble nous pouvions à peine « nous suffire. Il se maria! la famille vint, puis la

« misère, puis la maladie; sa femme mourut, deux « enfants la suivirent; et lui, mon pauvre Georges, « malgré mes soins et ceux de Marie, s'éteignit dans « nos bras, miné moins par une affection de poitrine « que par un sombre désespoir! J'ai cru que j'en « mourrais aussi; mais l'orpheline me réclamait, « j'ai vécu pour elle!.... En disant ces mots le vieil- « lard a essuyé une larme qui coulait sur sa joue ridée. « Nous étions, mon père et moi, vivement émus. — « Comprends-tu, a-t-il repris, après un instant de « silence, comprends-tu maintenant que le pauvre « n'a pas droit d'avoir une famille. Tu aimes Marie; « peux-tu penser, sans frémir, que, malgré ton « courage, tes efforts, elle peut avoir le triste sort « de sa mère; ne recules-tu pas d'horreur à la pen- « sée que tes enfants pourront un jour manquer de « pain? — Je restais atteré sous le poids de ces ter- « ribles paroles, lorsque heureusement mon père « est venu à mon secours. Joseph, a-t-il dit, n'aura « point à redouter pour sa famille un pareil avenir. « Il est robuste, actif; c'est le soutien de la maison. « Par lui tout propère chez nous. Grâce à son ar- « deur pour le travail, grâce à son intelligence, à « sa bonne conduite, tout nous réussit. Nous voici « dans une douce aisance, et je ne prévois rien qui « doive nous empêcher d'espérer mieux encore. « Nous avons payé un large tribut au malheur, et, « enfin, il s'est lassé de nous poursuivre. Ne décou- « rageons point ces enfants. Il ne s'agit point de « les marier encore; ils sont trop jeunes. Atten-

« dons au moins un an, pour qu'ils aient le temps « de se bien connaître. Alors, s'ils s'aiment toujours, « nous les unirons. Nos affaires auront encore pros- « péré, je l'espère, et nous serons à même de vous « offrir un asile chez nous. Vous lâcherez votre école, « qui vous fatigue ; Marie sera madame la fermière, « et nous ne formerons tous ensemble qu'une seule et « même famille. Qu'en dites-vous, papa Ballenguier? « Allons, prononcez-vous, touchez-là, car ce pauvre « Joseph est au supplice. — La chose soit ainsi que « vous le désirez, a dit le vieux maître d'école, « en prenant la main de mon père, et que la bonté « de Dieu vous assiste! — A ces mots, je n'ai pu « contenir l'excès de ma joie, j'ai embrassé mes « deux pères, et leur ai promis de me rendre di- « gne de Marie. Là-dessus nous nous sommes sé- « parés. »

Elle n'avait pas reparu. Mais demain je vais la revoir! On me dit de me faire aimer, moi je suis sûr qu'elle m'aime.

9 novembre 1826. — Oui, elle m'aime ; elle me l'a dit! Le père Ballenguier nous a laissés seuls ; mais je crois qu'il était dans une pièce à côté, d'où il pouvait tout voir, sinon tout entendre, car nous parlions à demi-voix. — Oh! que de douces choses nous nous sommes dites! Je renonce à en écrire seulement la centième partie. Nous avons déjà bâti des projets d'avenir! Malheureusement le temps s'est écoulé avec une rapidité surprenante. Mais

demain, mais deux fois par semaine, je la verrai deux fois ! c'est bien peu ! pourquoi donc pas tous les jours ! Oh ! ces pères sont bien cruels ! Nuit et jour je ne rêve plus qu'à elle. Son image me suit et me tient compagnie partout. Tout est bonheur autour de moi. Oh ! j'aime la vie... cette vie toute remplie de sensations nouvelles.... Mais un an ! un an, quand j'y pense ; c'est bien long. Près de Marie ce temps serait court ; tâchons donc de la voir plus souvent !

Janvier 1827. — Malgré le froid et la neige, malgré les tendres reproches de mon père, je m'échappe à la tombée de la nuit, et je passe presque toutes les soirées avec elle. Quand j'arrive mouillé, couvert de givre, elle me gronde.... doucement.... et quand, par hasard, je manque un jour, elle me gronde encore ! Le grand-papa sourit, et moi je suis le plus heureux des hommes. Deux lieues pour aller, autant pour le retour. Je me couche à minuit et je suis encore debout le premier. Ma santé fait merveille. C'est le contentement qui me soutient ainsi.

Je crois la connaître, et chaque jour je lui découvre de nouvelles qualités. C'est elle qui fait tout l'ouvrage ; elle cuisine, brode, coud, lave et écure. Comme tout est propre, comme tout est rangé dans cette pauvre demeure ! Malgré le peu de ressources du maître d'école, Marie est si entendue, si économe, qu'elle trouve toujours *moyen de nouer les deux bouts*. Et avec cela elle est toujours genti-

ment mise. L'excellente fermière! la bonne petite femme que j'aurai là!

2 mars 1827. — J'avais trop présumé de mes forces; mes courses répétées ont fini par m'être fatales.

Un jour que j'étais trempé de sueur, une pluie fine et glacée m'a saisi et je suis rentré avec la fièvre. Le mal a bientôt empiré au point d'amener le délire. On me dit que je suis resté huit jours dans cet état. Aujourd'hui, malgré ma faiblesse, je me sens bien. Mon père, qui me voit hors de danger, me fait de sérieux reproches; je sais que je les mérite, aussi je ne réplique pas. Tâchons de guérir vite pour revoir ma douce Marie!.

5 mars 1827. — Que je suis malheureux! On me l'enlève; je resterai plusieurs mois sans la voir! C'est le père Ballenguier, lui si bon, qui a eu le courage de venir me notifier cet arrêt cruel. Marie, m'a-t-il dit, est appelée à Lille, chez une vieille parente, dont la santé réclame les plus grands soins; elle y restera un mois peut-être, deux, selon la marche de la maladie. — Et vous, père Ballenguier, n'avez-vous pas aussi besoin de Marie? Comment pourrez-vous vivre sans elle? — Il m'a répondu, d'un air un peu gêné : Oh! moi... c'est vrai... ma bonne Marie me fera faute, mais, enfin, il est des sacrifices qu'il faut savoir faire... Peut-être reviendra-t-elle bientôt, et pendant son absence une petite

voisine fera mon ménage. — J'ai demandé alors si je ne pourrais pas au moins aller la voir une fois par semaine. Le vieillard m'a répondu que ce ne serait pas facile,... qu'il tâcherait d'arranger cela,... mais, qu'enfin, en attendant, nous pourrions quelquefois nous écrire. Le père Ballenguier s'est hâté de terminer l'entretien. Mon père est plus réservé avec moi. Tout cela cache un mystère. Oh! nul doute, les deux amis ont concerté cette séparation cruelle.

Ma maladie les a effrayés, c'est pour que je ne m'expose plus qu'on m'enlève Marie! Cette rigueur leur est inspirée par une grande tendresse. Je le reconnais et je n'accuse que moi du malheur qui m'arrive. J'ai abusé du bien qui m'était offert; j'en suis puni. Résignons-nous; faisons en sorte, à force de soumission et de patience, de regagner tout ce que j'ai perdu. On me permet d'écrire, mais on ne me donne point l'adresse de ma bien-aimée. On se méfie de moi.

Mai 1827. — Enfin après un long mois d'attente, je reçois une lettre! Lettre chérie! je la lis et la relis vingt fois, je la baise, je la mouille de mes larmes, et je la tiens là, nuit et jour, sur mon cœur. Quel style simple et touchant! Quoi de plus naïf et de plus tendre que ce passage :

« Merci, merci, de tant d'amour! Tu oses me de-
« mander si je t'aime? Ne sais-tu pas, ami, que je
« ne vis plus qu'en toi! »

Et à côté du sentiment, quelle profonde raison, quand elle dit :

« Tu ne rêves que bonheur ! Plus sage, je crois « que notre existence ne sera pas exempte de peines. « Qui peut se flatter d'être parfaitement heureux « ici-bas ?

Puis apparaît en quelques mots la résolution calme et énergique :

« Je serai pour toi la femme forte dont parle « l'Évangile ! »

Voilà comment écrit Marie. Voilà comment elle pense. Je devais à cette pénible séparation d'apprécier encore mieux sa belle âme. Il est donc vrai que, même dans nos peines, il y a toujours quelque chose qui tourne à notre profit.

Juillet 1827. — Elle m'est rendue ! Hélas ! le séjour de la ville, les fatigues et les ennuis l'ont pâlie ! mais l'air des champs, le repos et le contentement lui auront bientôt rendu ses vives et fraîches couleurs. Elle s'est efforcée de prendre un air très-raisonnable, pour me recommander d'être sobre de visites. Je lui ai promis de ne venir que deux fois par semaine, et jamais par le mauvais temps. Cette résolution est bien dure, mais je la tiendrai, car il y va de mon bonheur. J'ai compris, aux discours de mon père, que si je n'étais pas *sage,* Marie pourrait bien aller faire un nouveau tour à Lille !

Je comprends aussi que je me dois plus que jamais aux travaux de la maison, car ma maladie

a coûté beaucoup, et la perte d'une de nos vaches a pris à peu près le reste de nos petites épargnes.

Octobre 1827. — Allons, le temps s'écoule, nous voici en automne, et dans trois mois il y aura un an! Jules nous a écrit de Brest. Il espère avant six mois avoir fait son *tour*; il séjournera alors à Paris quelque temps, puis il viendra s'établir près de nous. Je vais lui écrire de se hâter, afin d'être ici pour les noces.

Il se passe, dit-on, d'étranges choses dans le monde politique. L'*opposition* prend de la force, on s'agite dans plusieurs grandes villes, et le pouvoir, comme s'il redoutait une catastrophe, redouble de vigilance et de vigueur. Dans notre coin perdu nous n'avons que l'écho lointain de tous ces bruits. Mon père, qui a de l'expérience, dit que tout cela présage quelques changements; mais il craint bien qu'il n'en résulte rien de bon pour le pauvre peuple.

En attendant, les royalistes sont furieux et ils frappent sur leurs adversaires à tort et à travers. Les améliorations introduites au village ont enfin éveillé l'attention des autorités. Elles se sont alarmées de l'esprit d'émancipation qui règne parmi les paysans et elles cherchent à en paralyser l'essor. Ne pouvant frapper mon père qui n'est plus rien, le préfet a destitué le maire, et l'évêque menace plus que jamais de nous enlever notre vieux curé.

13 janvier 1828. — L'année d'épreuves était accomplie.

Plus d'obstacles! mon père, prié, supplié, tient sa promesse; tout se prépare pour mon bonheur! Demain, les premières annonces; et dans dix jours je mène Marie à l'autel!

7 mars 1828. — Qui m'eût dit, lorsqu'il y a deux mois je me livrais à tous les transports de la joie, qu'un coup terrible, imprévu, allait en un instant ruiner tout l'édifice de mon avenir! Pauvre Marie! tu avais bien raison de dire qu'il n'est point sur la terre de félicité sans mélange.

C'était six jours avant celui qui avait été fixé pour notre mariage. Je mettais la dernière main à notre petit appartement, et, satisfait de mon œuvre, je pensais avec ravissement à l'agréable surprise de Marie, lorsqu'elle entrerait, pour la première fois, dans sa jolie chambre nuptiale.

Tout à coup on m'appelle. Mon père était dehors. Je descends, c'était le garde champêtre. Voici pour vous, me dit-il, en me présentant un papier. — Quoi? qu'est-ce? dis-je, troublé déjà comme par un funeste pressentiment. — Eh! lisez parbleu, répond-il d'un ton rude. — Je parcours le papier et je comprends, enfin!

Notre éloignement des affaires, une étrange préoccupation nous avaient fait oublier à tous que l'instant si désiré était celui où la loi, une loi inique, absurde et cruelle, vient arracher le fils du pauvre à sa famille, à ses travaux, à ses amours, pour en faire un esclave armé, une machine obéissante, un être passif, un soldat!

J'avais vingt ans révolus. Bercés par nos doux rêves, nous nous étions endormis dans une trompeuse sécurité, et l'impôt du sang était venu brutalement nous éveiller, en frappant à la porte.

Au premier moment ce coup m'avait bouleversé ; mais bientôt après la confiance, ce précieux attribut du jeune âge, était rentré dans mon âme. Quand mon père revint, j'étais assez calme. Voilà certes un fâcheux contre-temps, me dit-il, en s'efforçant de paraître rassuré. Comment diable avions-nous oublié... j'avoue que j'en tombe des nues, car cette maudite conscription m'était totalement sortie de la tête; il est vrai que nous vivons comme étrangers aux choses du monde... Enfin, mon enfant, tu as raison de ne pas t'alarmer ; tu en seras probablement quitte pour te marier quinze jours ou un mois plus tard, car enfin tu peux avoir la chance d'attraper un bon numéro. Dans le cas contraire....je.... serai bien malheureux, si je ne puis parvenir à *te faire un homme*.

Fortifié par ces paroles, je courus le lendemain chez Marie : elle savait déjà tout. Mais cette nouvelle ne l'avait point abattue ; elle comptait aussi que le sort me serait favorable.

Le tirage était fixé au 4 février. Jusque-là tous nos projets devaient rester suspendus. Longue et pénible attente !

Enfin, le jour fatal arriva. Dès le matin les jeunes conscrits des environs, avec leurs chapeaux garnis de frais rubans, se préparaient par de nombreuses

libations à soutenir dignement les émotions de la journée. A huit heures j'embrassai mon père et j'allai les rejoindre. On prit mon chapeau, on l'entoura de rubans ; ce que voyant je me rappelai avec tristesse les bandelettes dont les sacrificateurs anciens ornaient leurs victimes, mais on me fit boire, fumer et chanter, et je ne tardai pas à m'étourdir comme les autres.

Bientôt le rappel battit. Toute la troupe se mit sur deux rangs, le maire en tête, et nous allâmes, au son du tambour et hurlant des chansons, jusqu'au chef-lieu du canton où avait lieu pour nous le tirage.

La grande salle de la mairie était encombrée de monde. A l'extrémité s'élevait une estrade avec une longue table, autour de laquelle siégeait le sous-préfet, en grand uniforme, et ses assesseurs. Au fond, sur un banc, se voyaient les maires des communes, tous graves, important, immobiles, et ceints de leurs écharpes.

La séance s'ouvrit.

Le sous-préfet, assisté des conseillers municipaux, prit dans une boîte les numéros, les déroula un à un et les remit chacun dans leur petit étui de bois. Il les mêla ensuite avec soin, et l'appel commença.

Le contingent du canton était de vingt-cinq recrues, et nous étions plus de deux cents au tirage ; il y avait donc quelque chance d'échapper. Les premiers appelés tiraient presque tous des numéros

bas. Pour tout spectateur désintéressé, c'eût été pitié de voir la tristesse de ces pauvres jeunes gens lorsqu'ils descendaient de l'estrade, et d'entendre les cris et les plaintes qui s'échappaient de diverses parties de la salle; mais l'effet de cette loi immorale est tout autre; elle éteint tout sentiment de générosité au cœur de l'homme. De ceux qui sont appelés à concourir il n'y a point de pitié à attendre, au contraire, dominé par le plus froid égoïsme, chacun ne pense qu'à soi. Là, les uns n'ont qu'à se réjouir du malheur des autres, car le nombre des mauvais numéros augmente celui des bonnes chances, c'est comme sur un radeau d'affamés où toute mort est une chance de plus pour la vie des autres. Enfin, la lettre D arrive, le cœur me bat. — Eugène *Dulac!* crie la voix glapissante du secrétaire; c'est le jeune prodigue, mon voisin. Il s'avance d'un air suffisant et prend un billet n° 4! un immense éclat de rire part de la foule. Pourquoi le plaindrait-on? s'écrient plusieurs jeunes gens; il a de quoi, celui-là, c'est bien fait! M. Dulac ne paraît nullement affecté; il se retourne et sourit d'une manière arrogante qui a l'air de dire: je suis riche; que m'importe! — Joseph *Dumont,* glapit la voix. Je cours tout tremblant, je plonge la main dans la boîte. Le billet est déplié!... en puis-je croire mes yeux, c'est le n° 60!.. Je reste là comme ébahi... Eh bien! jeune homme, me dit le sous-préfet, vous devez être content, vous avez le n° 60, bon numéro, ma foi! Tenez, passez sous cette toise, c'est pour la forme et réjouissez-vous!

Fou de joie, je pars comme un trait, sans rien voir dans la salle, sans rien entendre, et une fois dans la campagne, je cours sans relâche où mon cœur me guidait. Marie était à sa petite fenêtre.... Elle m'attend ! Elle pousse un cri en me voyant, en voyant le bienheureux billet fixé à mon chapeau. Je saute, je ris, je divague.... J'embrasse le père Ballenguier, Marie, et je les entraîne l'un et l'autre à la maison, où mon père, prévenu par les jeunes gens du village, nous attend.

Je voulais que sans délai il fût procédé à notre mariage, mon père me fit observer que, quoique je fusse sûr par mon numéro d'être exempté, il valait mieux, pour éviter toute inquiétude, attendre le Conseil de révision. — Le père Ballenguier était du même avis. Je compris qu'ils avaient raison et nous nous résignâmes, mais non sans pousser de gros soupirs.

Le 1er mars, jour fixé pour l'ouverture du Conseil, nous partîmes encore pour le chef-lieu du canton ; cette fois ce n'était plus en troupe, au son du tambour et au bruit des chants, mais par petits groupes, les uns gais ou tranquilles, les autres tristes et préoccupés. Et, en effet, la position était bien différente. Au tirage on n'a affaire qu'au sort, ennemi invisible, inexorable, contre les coups duquel il n'y a qu'à s'étourdir. Au Conseil de révision, c'est tout autre chose. Les uns sont sûrs d'être en dehors des partants, et dès lors, pour eux, nulle crainte. C'est une simple formalité qu'ils vont remplir. Le

sort des autres va dépendre des décisions variables, capricieuses, souvent injustes, d'un Conseil suprême chargé de revenir sans appel sur les arrêts du hasard. Aussi, quel champ pour les craintes, les ruses, la feinte, les sollicitations, d'une part, et la méfiance ou la tentation, de l'autre. Lutte à outrance entre chaque conscrit et le tribunal.

Presque tous ceux qui ont de mauvais numéros se déclarent impropres au service. Celui-ci a la vue basse, celui-là est faible de constitution, l'un est poitrinaire; l'autre a des douleurs; tel assure qu'il n'entend pas, tel autre bégaie..... Mais le Conseil inflexible, et qui a aussi son magasin de ruses, fait justice de la plupart de ces prétendues infirmités et prononce sans pitié cette terrible sentence : *propre au service!* Le Conseil siégeait dans la même salle où s'était effectué le tirage. Un paravent placé sur l'estrade le cachait aux yeux du public. Comme j'arrivai un des derniers, mes amis me dirent qu'on m'avait appelé plusieurs fois. Je me hâtai donc de passer derrière le paravent. Il y avait là un homme qu'on examinait; c'était M. Eugène Dulac. On me dit de me déshabiller. J'obéis en rougissant, tant cette formalité me semblait brutale et humiliante. Cependant le chirurgien en avait fini avec mon compagnon. Faible de constitution, défaut de taille, impropre au service, dit-il, en s'adressant aux autres membres du Conseil qui répondaient à cet arrêt par un assentiment tacite. — Quoi! m'écriai-je naïvement, Monsieur est

exempté et un autre partira à sa place? — Certainement, répondit le préfet; qu'y a-t-il là qui vous étonne? — Vous voyez bien, ajouta un gros conseiller, que ce pauvre garçon n'a pas la taille et qu'il est trop faible pour faire un soldat; ce n'est pas un homme, mais une *omelette!* et, content de cette plaisanterie, il se mit à rire.—Voyons, dit l'intendant militaire, Joseph Dumont, n° 60; pardieu voilà notre homme! — Comment, que voulez-vous dire, Monsieur, demandai-je? — Patience, mon ami et laissez-nous faire. Le chirurgien me palpa, m'examina, m'ouvrit les yeux, la bouche, comme on fait d'un cheval qu'on achète; puis il m'étira les bras, me fit marcher, et satisfait de son examen, il dit, en se tournant vers les autres: magnifique sujet! propre au service. — Fameux pour le corps royal d'artillerie, ajouta un vieux colonel! — N° 60! Joseph Dumont, partant, contingent complet, dit le secrétaire, en fermant son registre et en humant avec satisfaction une prise de tabac. — Je croyais être en proie à un songe pénible. Comment, M. le préfet, m'écriai-je, moi partant! mais c'est impossible. Songez-y donc, j'ai tiré le n° 60! — Justement mon ami, répondit le secrétaire, n° 60, dernier numéro partant, contingent cantonal complet. — Mais je ne comprends pas, répliquai-je, en proie à l'anxiété la plus cruelle. — Vous ne comprenez pas, mon ami, eh bien! prêtez-moi toute votre attention, et vous allez comprendre. Le contingent est de vingt-cinq hommes, n'est-ce pas? — Oui, Monsieur. —Comptez bien :

15 exemptés pour infirmités patentes ou occultes;
4 exemptés pour défaut de taille;
5 exemptés comme orphelins de père et de mère;
1 comme fils aîné de veuve.

Total. égal. 25. Nous arrivons donc du coup au n° 50, vous comprenez? — Oui, Monsieur, mais j'ai 60. — Patience, vous allez voir. — Sur les suivants nous avons :

4 exemptés comme ayant un frère au service;
2 exemptés comme ayant un père âgé de 70 ans;
3 comme membres des grands séminaires;

Total..... 9; ce qui nous porte au n° 59, comprenez-vous? — Hélas! oui, Monsieur, mais enfin, j'ai le n° 60! — Et M. Eugène Dulac, qui sort d'ici, vous l'avez donc oublié! — S'il vous eût ressemblé pour la force et la beauté du corps, mon ami, vous étiez ma foi sauvé; mais, lui exempt, c'est vous qui prenez sa place. — Voilà, mon ami. Allons, prenez ce bulletin, habillez-vous et ne vous désolez pas; être six ans soldat, ce n'est pas la mort d'un homme [1]!

Je m'habillai et je sortis, sans dire un mot, sans savoir ce que je faisais, et je repris machinalement

[1] A cette époque, la durée du service n'était que de six ans.

le chemin de la maison. Comme tout le monde était aux champs, je montai dans ma chambre, me jetai sur mon lit et y restai comme hébêté pendant plus de deux heures. Un bourdonnement affreux m'ôtait jusqu'au sentiment de la perception.

Cependant mon père rentre, il me parle, mais je le vois et l'entends à peine ; pour toute réponse, je lui tends le papier fatal !

Le lendemain un sommeil réparateur m'avait un peu rendu à moi-même, et j'étais à peu près en état d'écouter mon père. Dès le point du jour, il était près de mon lit. Son visage défait et ses paupières rougies témoignaient de rudes combats qu'il avait eu à soutenir. Il essaya de me donner quelque espoir. Nous tâcherons, me dit-il, de réunir la somme nécessaire pour un remplaçant. — Comment le pourrez-vous, cher père, m'écriai-je avec désespoir ! Ma maladie et la perte de cette vache n'ont-elles pas épuisé nos petites épargnes ? Vous le savez mieux que moi ; il ne nous reste presque rien ! — Il n'est que trop vrai, reprit-il tristement. Nous avons à peine 200 francs qui étaient là pour ton mariage et ton installation, pauvre enfant ! — Ne me plaignez pas, répliquai-je, je mérite mon malheur, car, sans mes étourderies, vous n'eussiez pas été obligé de vous relâcher de votre surveillance, et aucun accident ne fût arrivé à la ferme.

Mon père resta tout pensif, les yeux fixés à terre, le front dans les deux mains, position qui lui est habituelle, lorsqu'il est préoccupé par la recherche de quelque solution difficile.

Je le laissai pour aller voir Marie.

Courageuse enfant! Elle réussit, à travers ses larmes, à me redonner quelque espoir. Quant au père Ballenguier, ce coup l'avait atteré!...

Il y a déjà une semaine que tout ceci s'est passé, et le temps qui calme tout et les douces exhortations de ma bien-aimée, m'ont rendu quelque force. Je commence à tourner toutes mes facultés vers la recherche des seuls moyens qui puissent encore me sauver.

9 mars. — Depuis avant-hier mon père avait disparu sans rien dire. J'ai deviné qu'il faisait des démarches, qu'il se préparait à quelques sacrifices..... J'ai tremblé, en pensant à tout ce que son amour pour moi pouvait l'amener à faire et j'ai cherché à le prévenir.

L'air martial du vieux colonel m'avait séduit. Je suis allé le voir, sans trop savoir en quoi il pourrait m'être utile, mais persuadé instinctivement que je l'intéresserais à mon sort.

Je ne m'étais pas trompé, ce militaire est loyal et bon. Mon désespoir l'a ému, l'histoire de mon père lui a fait venir les larmes aux yeux, et il lui est échappé de dire avec un énergique juron que j'étais un imbécile de ne pas être venu chez lui plus tôt. Enfin, m'a-t-il dit, le Conseil a prononcé, il n'y a plus de remède. Je ne puis rien, mon ami, rien que vous accorder au corps toute la protection que mérite le fils d'un brave et malheureux soldat. De-

mandez votre inscription pour le 2e d'artillerie à pied, c'est un beau régiment. Une fois sous les drapeaux, conduisez-vous bien, instruisez-vous; et pour le reste fiez-vous à moi. J'ai promis en soupirant qu'à défaut d'autres ressources je suivrais ce conseil.

Il me restait une autre démarche à faire, bien pénible celle-là, car elle coûtait terriblement à ma fierté. Je croyais naïvement que chez les hommes, même les plus corrompus, il y a toujours quelque fibre généreuse que le malheur des autres peut faire vibrer. Combien j'ai été cruellement désappointé. Ce misérable, lui, la cause de mon malheur, lui que j'ai eu la coupable faiblesse d'aller implorer, m'a reçu avec hauteur et dédain; il s'est ri de mon désespoir! Alors je n'ai pu contenir mon indignation. Je lui ai crié des épithètes sanglantes; mais lui, sans s'émouvoir, m'a fait jeter à la porte par ses valets! Ah! c'est la première fois de ma vie que je vois dans toute leur véritable horreur les monstruosités qui m'entourent, et je sens avec effroi que la haine prend place dans mon cœur.

A peine rentré, j'ai trouvé mon père. — J'ai beaucoup couru, mon cher Joseph, m'a-t-il dit, du ton d'un homme découragé, oui, j'ai bien couru sans obtenir grand'chose. A Lille, je n'ai trouvé personne qui voulût me prêter mille francs, la somme nécessaire. Chaque banquier me disait: Avez-vous des titres? Non, mais, Messieurs, je suis un honnête homme, sur mon honneur, je vous paierai; il n'y a

rien à faire, me répondaient-ils tous, nous ne vous connaissons pas! Alors, en désespoir de cause, je suis allé chez le fournisseur, notre voisin. Ah! mon cher Joseph, que l'affreuse avarice de cet homme m'a fait souffrir! Après mille préliminaires fatigants, il a consenti à me prêter la somme en question, mais à quelles conditions, bon Dieu!

Pour mille francs, je devais lui en reconnaître quinze cents, en outre, payer les intérêts au cinq et hypothéquer en garantie, notre pauvre avoir et toute la récolte!

—Et vous avez consenti, mon père!

—Comment fallait-il donc faire?—Quoi! me suis-je écrié, il serait possible, vous auriez signé cet affreux contrat!—Mon père, sans me répondre, m'a remis un papier timbré. Jamais, ai-je dit avec fermeté, jamais je ne consentirai à un pareil sacrifice, et, sans écouter les cris de mon père, j'ai couru d'un trait chez l'horrible usurier, je l'ai menacé, je lui ai dit que je le tuerais; il a eu peur et devant moi il a détruit le contrat!....

J'ai fait mon devoir. Je suis content.

15 mars. —J'ai puisé dans le sentiment du devoir toute la force nécessaire pour accomplir cette longue et douloureuse épreuve. Me voilà résigné. Jacques et Paul me remplaceront auprès de mon père. Marie ne cessera pas de m'aimer; je crois en elle comme en Dieu. Son souvenir me soutiendra, nous nous écrirons souvent et ces six années passeront.

Les rôles sont changés : à mesure que le moment approche, elle devient plus faible ; elle pleure sans cesse, et c'est moi qui suis obligé de la soutenir.

Je veux devancer l'appel de ma classe ; que ferais-je ici désormais? Mon père se console un peu en pensant que je vais servir dans son arme chérie et que ce brave colonel me protégera.

Nous passons de longues heures à parler de choses sérieuses. Mon père veut qu'au moment d'entrer dans le monde, je n'ignore rien de ce qu'un bon citoyen, de ce qu'un vrai soldat doit savoir. A cet effet, il m'a raconté l'histoire de la révolution, cette histoire si féconde en grands enseignements, et il en a déduit les principes d'où découlent tous nos droits et nos devoirs. Je lui ai juré de revendiquer sans cesse les uns et de pratiquer strictement les autres.

Ce soir, je suis allé méditer sur la tombe de ma mère, et j'ai fait nos adieux à notre bon curé.

25 mars, à 1 heure du matin. — Je t'ai trompée, Marie, j'ai trompé tout le monde ; il le fallait. J'eusse faibli, au moment des adieux. Je pars furtivement, sans que personne me voie.... Adieu tout ce que j'aime !... oh ! mon cœur se brise ! adieu !

Marie, je te confie la garde de ces mémoires.

1833. Après cinq ans d'interruption, je reprends enfin la rédaction de ces mémoires.

Jusqu'ici la force m'a manqué pour cela.

Rebuté par les nouveaux obstacles qui se posaient devant moi, je renonçais à lutter encore, et, dans ma lassitude extrême, je sentais que pour supporter le présent, il fallait me garder d'évoquer un triste passé.

J'étais dans une sorte d'atonie, dans une espèce de nuit morale qui ne me laissait voir qu'à mes pieds. Mais voilà qu'un nouveau rayon, en éclairant ma route, me permet aussi de regarder en arrière.

Profitons-en à la hâte, car ce n'est peut-être qu'un de ces rares répits, qu'une de ces étapes, qui marquent de loin dans la carrière du pauvre.

Ma correspondance que je retrouve me fournit mes premiers matériaux; je n'ai qu'à transcrire.

Valence, en Dauphiné, le 25 avril 1828.

Ne vous affligez plus, mon père, votre pauvre Joseph se résigne.

Mes premières lettres étaient l'expression d'une douleur que je ne pouvais contenir. Je me suis plaint, me voilà soulagé. Me voilà assez fort pour traîner sans murmure une longue et pesante chaîne.

Si quelque chose pouvait effacer l'amertume de notre séparation, ce serait bien l'aspect de ce beau corps de l'artillerie, l'instruction qu'on peut y acquérir, et les attentions bienveillantes dont je suis l'objet de la part du vieux colonel.

En voyant ma belle écriture, il me proposa d'entrer dans les bureaux de l'état-major, où j'aurais eu la vie douce; mais j'ai refusé d'être un soldat de papier et ma détermination a paru lui faire plaisir.

Grâce à ma patience et à mon application, me voilà débarrassé des préliminaires fatigants de l'*école* du soldat. J'arrive au maniement du fusil à l'école de peloton, c'est moins fastidieux. Puis viendront le service des pièces, les manœuvres de force, les travaux de terrassement et de gabionnage; là je serai à mon affaire, parce qu'il y aura de l'étude et de la variété.

Ah! n'importe, quelque intéressantes que soient ces occupations, quelque ardeur que je mette à m'instruire, rien ne pourra remplacer mes travaux

attrayants de la campagne, ma vie si remplie, ma liberté !

Ma chère liberté, où est-elle ? Oh ! c'est en vain que j'en cherche un vestige dans cette existence mécanique, où tout est ordonné, fixé, prévu, soumis à un règne uniforme. Le lever, le coucher, qu'on ait sommeil ou non ; la nourriture, quels que soient les goûts ; le vêtement, quelles que soient les saisons.

Ah ! bon père, c'est bien dur ! Mais voilà que de nouveau je me plains et à vous, encore, qui avez été si longtemps soldat !

Pardon, pardon, cher père, vous m'avez tant recommandé d'être confiant, que j'en abuse en vous répétant toujours les mêmes choses.

Je serai plus raisonnable dorénavant, je vous le promets. Comment pourrais-je manquer de courage en pensant à vous, à Marie, à mes bons frères, à vous tous, mes bien-aimés, qui comptez déjà, comme moi, les ans, les jours qui nous séparent du moment où nous nous retrouverons tous pour ne plus nous quitter. Mon Dieu ! sept ans d'ici là, c'est un siècle !

Je vous embrasse de cœur.

Votre fils aimant et respectueux,

J. Dumont.

Valence, en Dauphiné, le 7 juin 1828.

Tu sais, cher Jacques, combien de fois notre père nous a vanté, les mœurs du camp. Crois-moi, celles de la garnison sont tout autres.

A la guerre, je le conçois, les travaux, les privations et les périls entretiennent le corps et élèvent l'âme. Ici, le désœuvrement et l'ennui conduisent tout droit à la paresse et à l'immoralité. Il ne peut guère en être autrement. Quelle est, en temps de paix, la vie du soldat? Il se lève à la *diane,* fait son lit, sa toilette, va deux heures par jour à l'exercice, monte la garde; assiste aux appels, à la parade, nettoie chaque samedi ses boutons et ses armes, et le reste du temps, c'est-à-dire, terme moyen, 6 heures sur 12, il boit, court certains lieux, cherche des aventures ou *flâne*. Et comme le *prêt* ne permet pas d'avoir toujours du vin et des femmes, on s'ingénie à trouver de l'argent ou à profiter de celui des autres. On tire des *carottes* au bon homme de père, on prend à crédit, on se colle aux remplaçants qui arrivent cousus d'or, et on ne les lâche pas que lorsqu'ils sont *à sec*. Chose singulière, on est si chatouilleux sur le point d'honneur, que pour un mot, pour un geste, on court se battre ! On ne se fait pas le moindre scrupule de noyer sa raison dans le vin, d'extorquer de l'argent à un pauvre père, de faire des dettes, de fréquenter des femmes

perdues ou de tromper quelque jeune fille. Que dis-je, on se vante, au contraire, de ces actions comme d'exploits et l'on prend en pitié et en moquerie les rares jeunes gens dont l'âme est assez trempée et les principes assez solides pour résister à l'entraînement général.

Dis-moi? Quel triste lot ne doit-on pas rapporter au village, après six ans [1] de cette vie inutile qui abîme le corps, fait de la paresse une autre nature et de vices autant de besoins !

Je me demande si l'on ne pourrait pas éviter ce funeste résultat et tant d'années, en faisant, comme je l'ai ouï dire de certaines républiques, où tout citoyen est soldat et où, en temps de paix, il n'y a point d'armée permanente. Mais à quoi rêvé-je là ! Ces républiques sont des pays libres et le peuple est souverain ! Et que deviendraient chez nous les tyrans, les privilégiés et les exploiteurs, du moment où ils n'auraient plus une armée servile à leurs ordres? Invention diabolique ! Ce sont cependant des enfants du peuple qui, arrachés à leur famille, et payés par les peuples, sous l'uniforme, deviennent les appuis de leurs oppresseurs et les bourreaux de leurs frères !

Tu comprends bien que ce n'est pas aux pauvres soldats qu'il faut s'en prendre ; ils sont forcés d'obéir. Ce n'est pas à eux non plus qu'il faut imputer

[1] Huit ans aujourd'hui.

les désordres de leur conduite. Tout ceci tient au vice de nos institutions.

Passons à la partie consolante du tableau :

A côté d'habitudes déplorables, il y a chez le soldat de belles et grandes qualités, qu'on ne trouve pas dans le civil. Ainsi, il est ami dévoué, excellent camarade, plein de loyauté, de courage et d'honneur.

Au régiment, on connaît peu de ces humeurs jalouses qu'engendrent dans le civil les terribles nécessités de la vie. C'est qu'ici chaque soldat est l'égal des autres, et que même pain et même vêtement sont assurés à tous.

Dans les chambrées, vois-tu, tous sont frères ; nul n'oserait jouir à part ; thésauriser serait un crime ; aller boire seul, est un déshonneur. L'humeur de chacun doit accommoder celle des autres, sous peine d'avoir la vie mauvaise. Malheur à celui dont la roideur de caractère ne sait pas se plier à la plaisanterie.

Il y a des caractères qui sympathisent d'une manière toute particulière ; ceux-là se rapprochent, et il en résulte des amitiés dont la vie civile offre peu d'exemples.

Entre deux soldats qui s'aiment, peines, dangers, plaisirs, argent, tout est commun ; l'insulte faite à l'un s'adresse à l'autre : c'est un dévouement réciproque et sans bornes.

Le soldat est sensible au malheur ; il ne peut voir une souffrance sans chercher à la guérir aussitôt.

C'est un spectacle touchant que celui qu'offre chaque jour, à 10 heures et à 4 heures, la grande grille de la caserne où une foule de pauvres viennent recevoir la soupe et le pain que chacun leur porte à l'envi.

Je n'ai pas besoin de te dire que devant l'ennemi nos soldats sont toujours, comme leurs pères, intrépides pendant le combat et cléments après la victoire ; ces vertus sont inhérentes à notre nation, et récemment nos troupes, en Espagne, en ont donné de nombreuses preuves, quoiqu'elles combatissent pour la plus détestable des causes. Tu sais qu'elles sont allées au delà des Pyrénées, pour relever l'absolutisme et l'inquisition. Honte à nous !

J'ai dit que le soldat est, en général, très-chatouilleux sur le point d'honneur. S'il est, en ce qui le concerne, d'une susceptibilité qui touche souvent à l'absurde ; en revanche, il est vraiment beau quand il s'agit de défendre l'honneur du corps. Tu vas en juger par un trait.

Un canonnier, être bas et servile, s'était livré à une spéculation honteuse ; à l'instant, le récit de l'ignoble négoce court de chambre en chambre ; chacun s'indigne, le régiment entier s'agite, mille voix ensemble demandent la punition du coupable. Tout le monde est sur pied ; on cherche le malheureux, on l'arrache de sa chambre, on le traîne dans la cour, et l'on somme ses camarades de le juger. Aussitôt la compagnie s'assemble ; un tribunal s'improvise ; on entend l'accusation et la

défense; la culpabilité est reconnue; et l'accusé, qui autrefois eût reçu la flétrissante *savate*, est condamné par ses pairs à un mois de prison.

Les chefs validèrent la sentence.

Ainsi, la justice légale ratifiait le jugement du peuple.

Tu vois, cher Jacques, qu'il y a bien du bon chez le troupier, et tu comprends, sans doute, comme moi, tout ce que de sages institutions pourraient tirer de pareils hommes.

Adieu, mon bon Jacques, embrasse Paul pour moi, et donne-moi des nouvelles de Jules.

Je me réjouis d'apprendre qu'à la ferme tout va bien.

Dis à Paul que je lui en veux beaucoup, car il ne m'a pas encore écrit.

Je suis très-sensible au bon souvenir de nos amis du village, dis-leur que je pense bien souvent à eux.

Tout à toi.

P. S. Au moment de clore ma lettre, on m'annonce que nous allons partir pour Strasbourg. Tout le monde est dans la joie; car, un départ, c'est une diversion à la vie monotone de la caserne. Moi, je suis doublement joyeux, puisque ce changement va me rapprocher un peu de vous.

Strasbourg, le 20 août 1821.

Serait-il possible, cher petit Paul, que tu eusses l'idée de te faire un jour *volontairement* soldat? Est-ce bien sérieusement que tu me parles? Pauvre enfant, la vieille gloire de notre père t'éblouit, et ton bouillant caractère t'entraîne. J'espère bien que l'âge te calmera; en attendant, apprends à connaître cette existence que tu désires, lis la lettre que j'ai écrite à Jacques, médite surtout bien celle-ci, et après décide-toi.

Je vais te présenter une des faces de la vie militaire; il est vrai que c'est le côté sombre du tableau.

Ne prends point toutefois peur d'avance. Ecoute, c'est de la discipline qu'il s'agit.

La discipline! espèce de monstre aux mille pattes armées de réseaux, et de duros à la gueule formidable et toute rouge de sang.

Sorte de Méduse, dont les membranes longues, déliées et au contact brûlant, travaillent sans cesse à assouvir la faim toujours renaissante de l'horrible mollusque.

Fouet aux lanières élastiques, instrument docile à toute main, et, en même temps, oracle aux arrêts froids, inflexibles : voilà la discipline, tu vas me comprendre.

Du simple caporal au grade le plus élevé, chaque chef a le droit, dans une certaine latitude, de punir son subordonné, sans autre formalité que celle d'é-

crire sur un morceau de papier la nature de la punition et le motif pour lequel elle a été infligée.

Voilà la base de tout le système, les pattes du monstre; tu vas voir comme cela peut mener loin.

Qu'un chef de chambrée vous en veuille, il trouvera dans le jour vingt occasions de vous *pincer*. Il y a une paille sous votre lit, vingt-quatre heures de consigne! — Mais, caporal... — Taisez vous!

Vous avez oublié votre pierre au fusil, deux jours de salle de police! — et si vous réclamez, je double la punition. — A l'inspection, ce sera un sergent qui, pour passer sa mauvaise humeur, cherche à trouver en défaut quelque pauvre diable. — Voici un bouton qui n'est pas bien cousu; votre guêtre a une petite tache; vous serez consigné pour deux jours! — Mais, sergent, vous êtes bien sévère! — Ah! vous réclamez, eh bien! vous en aurez pour quatre jours. — Mais, sergent, est-il possible! — Je vous flanque huit jours de salle de police, pour vous apprendre à parler! et si vous remuez encore les lèvres, je double, entendez-vous!

Dans la rue, vous rencontrez un chef quelconque, et, distrait par quelque objet, vous ne le saluez pas. — Canonnier, venez ici! — Qu'y a-t-il, mon capitaine? — Vous ne m'avez pas salué; je vous mets pour deux jours à la salle de police pour vous apprendre à être poli.

Je ne finirais pas si je voulais t'énumérer tous les cas où un chef peut punir à volonté son subordonné. Que dis-je, des cas, il n'en est pas besoin, on en

invente ! Des gens ont la rage de punir. Je connais un adjudant qui, à chaque appel, a pour habitude de dire : Il faut que j'en pince *tant* aujourd'hui, et jamais il n'y manque. Comment en serait-il autrement ? Tout chef est irresponsable, et toute punition infligée est invariablement maintenue. Que si vous avez recours à quelque chef supérieur pour la réparation d'une injustice, sais-tu ce qu'on vous répond : Faites d'abord votre punition ; *vous réclamerez après !*

La plupart des hommes souffrent assez patiemment ce code d'arbitraire ; ils savent que ce serait folie que de vouloir le braver. Mais, qu'arrive-t-il lorsqu'une punition injuste ou quelque vengeance exercée sous le manteau de la discipline tombe sur un de ces caractères indomptables, sur un de ces tempéraments de feu, que l'iniquité exaspère et transporte ? C'est que la plus petite chose ne tarde pas à prendre des proportions colossales et même tragiques ; il en est qui, exaltés par quelque lâche provocation ou quelque criante injustice, ne se connaissent plus, ils frappent... et alors si le chef fait son rapport, rien ne peut sauver le malheureux soldat ; ce qui l'attend, c'est la mort !..... Tu frissonnes, mon bon Paul, tu ne conçois pas que pour un soufflet à un caporal, on ait la barbarie de trancher la vie d'un homme ! Il en est cependant ainsi ; pour te le faire comprendre, je vais te donner une idée ducode pénal militaire, que j'appellerai, moi, le *code de sang !*

Voici ce qu'on trouve en tête du livret de chaque soldat, ce qu'on l'oblige à lire ou à entendre tous les samedis, afin que, par la terreur des peines, il se montre toujours doux, souple, obéissant et passif.

Nomenclature alphabétique des délits militaires et des peines y attachées.

Délits.	Peines.
Abandon de son poste pour se livrer au pillage	Fers, 5 ans.
Abandon de voitures	Mort.
Amputation de traits de chevaux	»
Attroupement (chef d')	»
Attroupement (auteur d')	»
Clameurs séditieuses	»
Complicité de clameurs séditieuses	»
Complot de désertion	»
Désertion à l'intérieur	Trav. p., 3 ans.
Désertion avec récidive	Mort.
Désertion après amnistie	Boulet, 10 ans.
Désertion après grâce	Mort.
Désertion du chef de complot	»
Désobéissance combinée	»
Désobéissance d'une troupe (chef de)	Fers, 10 ans.
Embauchage	Mort.
Insulte par le subordonné avec propos ou gestes	Fers, 5 ans.
Insulte par le subordonné avec voies de fait	Mort.

Menaces du subordonné..... Fers, 5 ans.
Menaces avec voies de fait..... Mort.
Réception d'un déserteur au camp, après la retraite..... »
Sommeil d'un factionnaire près l'ennemi..... Fers, 2 ans.
Voies de fait envers le subordonné... Prison, 1 an.
Voies de fait du subordonné envers son chef..... Mort.

Je te passe une foule de délits dont la gravité semble justifier la peine, et quantité d'autres qui, pour être secondaires, n'en sont pas moins rigoureusement punis.

On prétend que c'est à cette loi épouvantable que nous devons la force de nos armées. Je le comprends parfaitement. A des esclaves, il faut des chaînes et la perspective terrible de la mort, sinon la révolte serait prompte. Vienne une époque où l'armée sera la nation libre, se gouvernant elle-même, et chaque citoyen tiendra à cœur d'en faire partie; l'honneur sera la règle du devoir, et l'ordre et la hiérarchie n'auront plus besoin du code de sang pour se maintenir.

Cher Paul, tu frémis! Eh bien! pauvre enfant, avec ton caractère bouillant, avec ton humeur indépendante et fière, tu serais bientôt victime de ce code barbare, si tu te faisais soldat.

Rien que d'y penser, j'en tremble! Dis-moi, ah! dis-moi bien vite que tu rejettes loin de toi ce fatal projet.

Pour rien au monde, ne montre cette lettre à Marie.

Adieu, cher Benjamin, rassure-moi.

Ici s'achève tout ce que je peux tirer de mes lettres.

Je poursuis.

Ma conduite irréprochable, mon activité et mon application m'avaient acquis l'estime de mes chefs; il n'y avait pas jusqu'à un caporal bourru, mon chef de chambrée, que je n'eusse réussi à captiver.

J'excellais dans tous les exercices, et surtout dans le service des pièces. Grâce à mon esprit d'observation et de calme, j'étais devenu en peu de temps un des meilleurs pointeurs de la batterie. Les études mathématiques faisaient mes délices; j'y passais toutes les heures de loisir que je ne donnais point à la comptabilité de la compagnie; car, le sergent-major, admirateur de ma belle écriture, avait réclamé l'aide de mes bons offices.

Le vieux colonel, qui me suivait de l'œil, était ravi de voir que je répondais si bien à son attente, et il ne cessait de m'encourager par de petites faveurs et par l'espoir prochain de la récompense.

Mes camarades qui, d'abord, m'avaient tourné en ridicule, n'avaient pas tardé à revenir à moi, en reconnaissant que j'étais pour eux tous un bon et généreux compagnon, toujours prêt à partager mes bonnes aubaines avec eux, toujours disposé à leur être utile; aussi, se réjouirent-ils franchement,

quand, au bout de six mois à peine, je fus nommé caporal. Je redoublai de zèle, et six autres mois s'étaient à peine écoulés, que j'étais promu au grade de fourrier. J'allais pouvoir prendre en patience le reste de mon temps; mon père était ravi; Marie m'écrivait de ne pas trop prendre goût aux grades; il n'y avait garde. Cependant j'aspirais à devenir sergent-major. Ce vœu ne tarda pas à être réalisé. Dans les premiers jours d'août 1829, c'est-à-dire, seize mois après mon entrée au corps, je recevais les doubles galons et je prenais la direction d'une compagnie! A cette nouvelle, la joie fut grande dans la famille. Malgré mon extrême jeunesse, je me montrai bientôt digne du grade qui m'était conféré, et les quelques murmures que mon avancement rapide avait occasionnés s'apaisèrent.

J'avais pu, aussitôt arrivé à ce nouveau poste, me convaincre qu'une juste fermeté suffit pour maintenir les hommes dans le devoir, et qu'il est, on ne peut plus, facile de s'en faire aimer. Dès le premier jour, je montrai que je ne serais ni faible ni partial. Sérieux pendant le service, j'étais pour chacun affable en tout autre moment; je n'étais point méticuleux ni tracassier, mais j'exigeais que le service se fît bien, que le soldat fût bien traité, et que le bon ordre régnât. Grâce à cette manière d'agir, j'acquis bientôt sur la compagnie un ascendant immense, dont une circonstance des plus graves devait bientôt me donner la preuve.

Je touche au moment le plus mémorable de ma

vie ; je vais raconter un événement dont la portée pour moi-même devait être incalculable.

J'ai besoin de rassembler toutes mes forces pour aborder ce récit.

A cette époque, l'opposition libérale avait pris sur toute la France des proportions énormes. Aux coups désespérés d'un pouvoir aux abois, la bourgeoisie, unie, compacte, et tenant le peuple tout prêt derrière elle, répondait par les mille voix de la presse et par des élections toutes marquées au coin de l'opinion la plus avancée. Aux sociétés secrètes du carbonarisme, à la guerre de complots, avait succédé la bataille en plein jour, la bataille légale, celle qui s'appuie sur le droit, celle que peut, que doit employer tout parti militant, du moment où le pouvoir, dans son délire, abandonne pour l'arbitraire le terrain solide de la constitution et des lois.

Strasbourg, ville éminemment patriotique, avait élu Benjamin Constant ; et l'illustre publiciste, en tournée dans la capitale de l'Alsace, y était alors l'objet d'un enthousiasme général. Chaque soir, des rassemblements immenses couvraient les abords de son hôtel, situé sur le quai. On illuminait ; des barques, pleines de spectateurs et de musiciens, sillonnaient la rivière ; des accents joyeux éclataient de toutes parts ; et le peuple, sans comprendre que cette cause n'était pas encore la sienne, mêlait ses applaudissements aux nombreux vivat, par lesquels la bourgeoisie accueillait les paroles chaleureuses de son député.

Au troisième jour, le pouvoir s'émut, et ordre fut donné aux troupes de se tenir prêtes à marcher au premier signal. Je me rappelai alors les enseignements de mon père, et me promis, quoi qu'il arrivât, de ne point tremper mes armes dans le sang de mes frères. Il était déjà 10 heures; le peuple, refoulé par la ligne, avait répandu l'alarme dans la ville; l'émeute grondait! Les deux régiments de ligne ne suffirent plus, l'artillerie fut enfin requise.

Les lourds canons roulèrent avec un bruit sinistre sur le pavé de la ville insurgée. Je me figurai l'horrible boucherie qu'allait causer la mitraille, et un frisson glacial me parcourut le corps. Qu'a fait, me disais-je en frémissant, ce peuple contre lequel nous allons nous battre? Quel est son crime? Il veut la justice, la liberté, la répression des abus et des priviléges, la chute du despotisme.. et ne suis-je pas peuple aussi, et ne dois-je point, comme lui, vouloir tout cela? Et j'irais servir contre lui de suppôt à la tyrannie, jamais! Telles étaient les réflexions que me suggéraient mes principes et les circonstances; elles m'affermirent dans ma première résolution.

Arrivés près du quai, nous nous trouvâmes en face d'un peuple innombrable, mais sans armes.

Une rumeur immense couvrait l'espace, et des agitations incessantes faisaient ressembler cette masse profonde aux mouvements d'une mer en courroux. Nous avions pris position à 200 pas; là, couverts par une avant-garde de voltigeurs, nous attendions de nouveaux ordres.

Tout à coup, les troupes qui sont du côté opposé chargent, et l'émeute refoulée fuit par les rues laissées libres, ou se jette sur nous. Les voltigeurs effrayés s'ouvrent de droite et de gauche, se replient, et les premiers rangs des fuyards se trouvent bientôt près de nos pièces.

C'est en vain qu'épouvantés, ils veulent retourner en arrière, tentative impossible, la masse refoulée les écrase ou les jette sur la gueule des canons. L'humanité commande que nous ouvrions un passage à ces hommes désarmés, à ces femmes, à ces enfants qui fuient; j'attends avec anxiété l'ordre d'opérer ce mouvement, je ne puis croire qu'on nous ordonne de mitrailler cette foule éperdue et inoffensive. Erreur! voici qu'un aide de camp arrive, et le commandement fatal retentit! La mèche est levée.. un cri d'horreur part... mais, prompt comme l'éclair, je me précipite, j'enlève le boute-feu, et m'élançant devant la pièce, je crie aux canonniers: Enfants! c'est un crime épouvantable qu'on vous commande; ne tirez pas, ou bien tuez-moi le premier! Puis, me retournant vers le peuple: Amis, passez sans crainte, mais point d'hostilité, retirez-vous! Les artilleurs restent immobiles; un moment le peuple nous envahit, nous presse, en criant: Vive l'artillerie! — Un homme bien mis, d'une figure vénérable, est près de moi. Fuyez, me dit-il, brave major; en grâce, fuyez, suivez-moi! Mais, crispé à la bouche du canon, en proie à une sorte d'étourdissement, j'entends à peine, et je ne reviens à moi

qu'à la voix de mon capitaine, qui me fait enlever mon épée, et me place entre quatre fusiliers qui m'emmènent... Dix minutes après, j'étais plongé au fond d'un cachot... et, pendant les longues heures d'une nuit sans sommeil, je pouvais envisager une à une toutes les conséquences du mouvement généreux par lequel j'avais évité l'effusion du sang entre les citoyens.

Je ne me dissimulai point la gravité de ma situation, je crompris que j'étais perdu sans retour ; mais, fortifié par ma conscience, je me préparai à subir en citoyen, en soldat, la terrible destinée qui m'attendait. A force de tendre mon esprit vers ce but, une agitation fébrile s'empara de moi, et je passai à un état d'exaltation tel, qu'oubliant tout ce qui m'était cher, je ne pensai bientôt plus qu'au rôle sublime qui me restait à remplir.

Au jour, mon colonel vint me voir. Il était profondément affligé. Il ne chercha point à savoir les motifs qui m'avaient fait agir. Il me demanda seulement par quels moyens je pensais me défendre. Je lui répondis que ma seule défense consisterait dans l'aveu de tout ce que j'avais fait, et dans l'exposé des principes sur lesquels mon action se basait. J'ajoutai que je ne me faisais point illusion sur le résultat du procès, mais que la mort soufferte pour une cause aussi belle ne m'effrayait pas. Le digne officier comprit que ce n'était pas le moment de m'amener à d'autres idées. Il voulut me parler de ma famille ; mais, au premier mot, je l'arrêtai,

en le suppliant de ne point aborder un sujet si propre à m'ôter mon courage. Je le conjurai de ne point écrire à mon père avant que le conseil de guerre eût prononcé.

Une larme coula sur la moustache grise du vieux soldat; il se détourna pour l'essuyer furtivement, et, me pressant la main en silence, il se retira.

Le jour même je fus conduit à la prison du Pont-Couvert; c'est une vieille tour placée sur le bord de l'Ile, au sud-ouest de la ville.

La pièce où je me trouvais était voûtée en pierres de taille, et le jour n'y pénétrait que par une étroite fenêtre grillée, garnie d'un abat-jour et donnant sur la rivière. Les murs en étaient noirs, humides, et gravés à la pointe ou au couteau, d'une quantité innombrables de dates, de caractères et d'emblèmes; tristes souvenirs des malheureux qui y avaient passé avant moi. Un lit de camp, une table massive, scellée au mur, un tabouret, un baquet placé dans un coin, tel était tout le mobilier de cette sombre demeure.

Je n'étais pas jugé, j'étais censé innocent, et déjà l'on me traitait comme le plus vil criminel! C'est là ce qu'on appelle la justice préventive.

Du reste, avec les conseils de guerre, la prévention n'a jamais un long cours. La rapidité avec laquelle ils opèrent, a, au moins, cela de bon qu'elle abrége les lenteurs de l'agonie.

Ma force n'avait point baissé. Si le souvenir de Marie, de ma famille, venait, par moments, serrer mon cœur et humecter mes yeux, mon exaltation,

qu'entretenait une sorte de diète, chassait bien vite ces images chéries, et me ramenait à ma pensée dominante, à celle qui m'absorbait tout entier.

Je passais le temps à classer mes idées, à prévoir les questions, à préparer mes réponses, à composer mon plaidoyer, et à me pénétrer de l'attitude ferme, calme et digne que je devrais garder pendant les débats. Et, comme l'on m'avait refusé du papier, je gravai, à force de méditation, dans ma mémoire, tout ce que j'aurais à dire, me fiant, pour l'imprévu, à l'inspiration qui résulte toujours de la conscience d'une bonne cause.

La tragique histoire des sergents de La Rochelle m'avait, dans le temps, vivement impressionné ; elle me revint naturellement à l'esprit, et contribua puissamment à me soutenir. Je me rappelai le dévouement, la fermeté de ces héros, de ces braves enfants du peuple, devant le tribunal inique qui les condamnait, et j'ambitionnai de marcher dignement sur leurs traces. Enfin, le jour du jugement arriva.

Une force armée, imposante, gardait les abords du local où siégeait le conseil. A ces précautions inusitées, à l'agitation de la foule, à l'expression triste des juges, il était facile de voir que ce n'était pas là un procès ordinaire, et qu'il s'agissait d'une de ces causes dont le gain ou la perte sont également fatales au despotisme.

J'étais placé entre deux gendarmes, en face du président, et devant moi siégeait mon avocat d'office.

Devant les conseils de guerre, la présence de

l'avocat est une vaine formalité, je dirai presque une ironie. C'est toujours quelque débutant, timide ou obscur, amené là malgré lui, n'ayant point conféré avec son client, et ne possédant, par conséquent, qu'une connaissance très-superficielle de la cause qu'il est chargé de défendre.

Dès le début de la séance, je déclarai d'une voix ferme que je n'avais pas besoin d'avocat, et que je me défendrais moi-même.

Mais, lorsque je voulus faire une exposition de mes principes, la parole me fut aussitôt retirée, et je dus me borner à protester avec force contre l'iniquité de la loi en vertu de laquelle on allait me condamner.

Les débats durèrent deux jours, sans que j'y prisse aucune part.

L'issue n'en pouvait être douteuse; au second jour, on m'emmena pendant que le conseil se réunissait à huis clos pour recueillir les voix; il était nuit.

Une heure après, on ouvrait mon cachot, et, à la lueur d'une lanterne, le greffier me signifiait, devant la garde assemblée, l'arrêt par lequel le conseil, à l'*unanimité*, me condamnait à la peine de mort!

Cette sinistre formalité accomplie, on me demanda si j'avais besoin de quelque chose; et, sur ma réponse négative, la porte se referma. Ce que je ressentis alors, prouve combien les regards de la multitude sont nécessaires pour soutenir le courage. Tant qu'avait duré le premier acte du drame, dans lequel se jouait ma vie, je m'étais tenu ferme,

tir tout ce qu'avait d'horrible ma position, étaient autant de coups qui me brisaient. Mes dernières années se dressèrent vivement devant moi, je vis la ferme paisible, mes travaux, notre vie de famille, si remplie, si pure, mon vieux et bon père, mes chers frères, puis mes amours, Marie !... Délicieuses images ! Soudain le tableau changeait, c'était la noire prison, le champ du supplice, deux familles en deuil, plongées dans le désespoir !.... Je me laissai aller sur la table, et donnai un libre cours à mes sanglots.

L'expression de la douleur, si longtemps contenue, s'échappait enfin par bonds multipliés, comme le torrent qui rompt sa digue. Une grande partie de la nuit se passa ainsi ; puis, je me calmai peu à peu, et ma chandelle s'éteignit ; la fatigue m'accablant enfin, je m'assoupis sur la table où j'étais accoudé. Quand je m'éveillai, le jour pénétrait dans mon cachot ; et, malgré l'agitation de mon demi-sommmeil qu'avaient troublé des songes affreux, je me trouvai calme et fort. Je repris mes lettres chéries, les baisai mille fois, et les posai toutes deux sur mon cœur.

On allait probablement venir me voir ; il fallait qu'on n'aperçût en moi aucun des désordres de la nuit ; je me levai donc pour faire disparaître la trace de mes larmes, et pris un doigt de vin pour réparer mes forces.

J'avais deviné. A sept heures, la porte s'ouvrit, et donna passage à deux sous-officiers de mes amis. Ils avaient obtenu avec beaucoup de peine la permis-

sion de me visiter, et on les avait fouillés des pieds à la tête. Ils furent charmés de me trouver si calme. Ils me dirent que ma condamnation faisait grand bruit, que les journaux ne cessaient d'en parler. Ils ajoutèrent que, la veille, plusieurs bourgeois avaient fait des démarches pour obtenir la permission de venir me voir; mais que cette faveur leur avait été refusée. Mes bons amis restèrent avec moi jusqu'à dix heures; ils m'engagèrent encore à ne pas perdre tout espoir, et me promirent de revenir le lendemain, si c'était possible.

Cette visite et la pensée qu'on s'occupait de moi au dehors, achevèrent de me fortifier. Je demandai du papier et je passai le reste de la journée à écrire à Marie et à mon père.

Voici ces deux lettres que je puis appeler mon testament de mort. Que ne tardai-je d'un jour, d'un seul jour à les écrire. Mais que savais-je? moi, sinon que d'un moment à l'autre on m'appellerait pour marcher à la mort, et que, par conséquent, il n'y avait pas une minute à perdre.

Strasbourg.

Mon cher père,

Il est des circonstances dans la vie où l'homme doit tout sacrifier au devoir.

Je me suis trouvé placé dans une de ces circonstances.

Devant l'ennemi de mon pays, j'eusse risqué ma vie pour la défense de mes frères; je leur devais le

de moi qu'un tendre souvenir. Marie, ta foi est dégagée, je te rends tes serments.

Adieu, ma bien-aimée ; adieu, toi dont l'amour a semé de quelques fleurs le chemin de ma vie, adieu !

Père Ballenguier, votre fils vous embrasse.

A quatre heures, je donnai ces lettres au gardien, avec prière de les remettre à mon colonel, qui les ferait parvenir.

Au moment où il allait sortir, un coup de canon se fit entendre. Qu'est-ce que cela, lui demandai-je? Eh ! me répondit-il, vous ne le savez pas? vos camarades ne vous ont donc rien dit?—Mais non, qu'est-ce donc? répétai-je en entendant un second coup.—Ah ! par exemple, fit-il, je ne conçois pas que les sous-officiers..... — Je l'interrompis par un geste d'impatience, et m'écriai, en même temps qu'un troisième coup retentissait: De grâce, dites-moi vite ce que c'est. — Eh bien ! parbleu, c'est le roi qui arrive. — Le roi ! — Eh ! oui, le roi et le duc d'Engoulême ; ne savez-vous pas que leur voyage était annoncé? — Non, je ne le savais pas. — Ça se conçoit. Eh bien ! oui, le roi arrive, et cette salve annonce qu'il a dépassé Saverne ; il sera ici ce soir. Oh ! tout le monde court, les troupes sont sur pied, et l'on prépare de grandes réjouissances, car sa majesté Charles X restera ici trois jours. — Je vous remercie bien, lui dis-je. Il sortit.

La salve continuait. Tant qu'elle dura, je ne pensai qu'à cette arrivée du roi ; mais, dès que le

canon cessa de se faire entendre, mes idées reprirent un autre cours.

Je sentais le besoin de puiser dans le recueillement les forces nécessaires à l'accomplissement du dernier acte de ma vie.

Je me promenai d'abord dans la longueur de mon cachot; puis, comme la nuit venait, je m'étendis sur ma paillasse, attendant avec impatience que l'heure de la visite fût passée pour pouvoir en sécurité me livrer à mes méditations. Le demi-jour me fatiguait, je fermai les yeux, et jetai un mouchoir sur mon visage. Cette position et cette sorte de voile me firent aussitôt penser au bandeau qu'on voudrait me poser sur les yeux. Je me promis bien d'attendre la mort debout et en face. Alors, revenant, pour ainsi dire, sur mes pas, je me plus à détailler les préliminaires du supplice et à prévoir tout ce que je ferais. Je sentais qu'à la place de Bories et de ses compagnons, mon courage eût faibli devant la guillotine et le bourreau; mais, cette mort, donnée par mes camarades et exempte de hideux préparatifs, ne m'effrayait pas. « Recevrai-je le « prêtre, me disais-je? Ce sera, sans doute, quelque « ecclésiastique blasé sur ce métier, n'ayant que des « formules stériles à la bouche, et rien au cœur. Je « ne l'écouterai pas. Ai-je besoin de lui; ma « croyance, celle de ma bonne mère, n'est-elle pas « là intacte dans mon cœur? Qu'ai-je à faire de « vaines paroles? Non, à moins que par impossibilité, « il ne ressemble à notre bon vieux pasteur, je ne

« l'écouterai pas. Il faudra, continuai-je, que tout le « long du trajet je parle aux hommes qui me con- « duiront. On ne m'en empêchera pas, et mes raisons « seront si chaleureuses, si convaincantes, qu'avant « d'arriver au champ d'exécution, j'aurai fait d'eux « autant de braves décidés à suivre mon exemple. « Puis, arrivé devant les troupes, je prononcerai à « haute voix quelques paroles qui feront trembler « les tyrans.... Préparons ce que j'aurai à dire....» J'en étais là de mon soliloque, lorsqu'une lueur qui frappait ma vue, à travers mes paupières et le mouchoir, me fit croire que, sans que je m'en aperçusse, le gardien était entré. Je me levai; il n'en était rien; seulement, le cachot se trouvait, en effet, presque éclairé par une lumière venant du dehors. Je pensais qu'il y avait aux environs quelque incendie. En ce moment, j'entendis sonner onze heures. Comment se faisait-il que le gardien ne fût pasencore venu? Lui, qui de neuf à dix heures, ne manquait jamais de faire sa ronde? La lueur continuait égale; ce ne pouvait être un incendie, qu'était-ce donc? Je me hissai à la croisée; mais, l'abat-jour m'empêcha de découvrir autre chose que la lueur rouge reflétée par un ciel couvert. Je retombai dans les conjectures. Pendant que, les yeux sur la fenêtre, je sentais ma curiosité croître avec l'impossibilité de la satisfaire, il me sembla que l'abat-jour bougeait. Je crus d'abord que j'étais le jouet d'une illusion; mais, bientôt je pus me convaincre que rien n'était plus vrai, car, après quel-

ques mouvements répétés, il s'inclina tout à coup en dehors et disparut. Plus d'obstacle à ma vue, et je découvris au loin l'immense flèche de la cathédrale qui, illuminée du haut en bas, ressemblait à une colossale pyramide de feu, et projetait une vive clarté sur toute la ville. J'allais m'élancer à la grille lorsqu'une tête noire y parut, et aussitôt j'entendis le grincement d'une scie sur les barreaux; on venait me sauver, nul doute! A cette pensée, l'amour de la vie se réveilla vivace en moi; je restai haletant, les bras tendus vers mon sauveur; mon cœur battait à rompre ma poitrine. Oh! que de terreurs m'assaillirent en un moment. Si le gardien venait, grand Dieu! si du dehors quelqu'un donnait l'alarme! Je ne respirais plus... Cependant, la scie continuait son office, et, après cinq minutes d'horrible anxiété, que dis-je, cinq siècles, un barreau tomba! Je m'accrochai à la fenêtre. « Un moment, » me dit à voix basse, et avec un accent fortement alsacien, le travailleur silencieux, « un moment encore, vous ne pourriez pas passer. » Tremblant, je restai suspendu à la grille, à cette grille, derrière laquelle m'apparaissaient la vie et la liberté! Un nouveau barreau était scié par le bas. « Tirez à vous, » me dit l'homme. » Je rassemblai toutes mes forces en appuyant les genoux contre le mur, et le barreau plia. L'ouverture était assez grande; je m'y engageai, éperdu; j'allais me précipiter dans la rivière; mon guide me retint dans ses bras, et, s'accrochant à une corde garnie de nœuds, il me fit des-

cendre dans une nacelle qui stationnait sous la fenêtre, où était un autre homme. Les rames s'abaissèrent; et, sous les efforts vigoureux de mes deux guides, le léger esquif franchit bientôt les voûtes du pont dont, à mon grand étonnement, une des des herses était levée, et se dirigea avec rapidité vers la rive droite de l'Ill, près d'une petite île qu'on nomme la Montagne-Verte. L'air vif, le calme de la nuit, cette fuite romanesque, cette ville illuminée, tout me semblait un rêve dont je tremblais de sortir. On n'avait pas besoin de me recommander le silence, car j'étais tout à l'extase que me causait un si prodigieux événement. Cependant, quand nous touchâmes à terre, je voulus parler; une main rude me ferma aussitôt la bouche. Une calèche fermée était sur la route, on m'y poussa, et à peine y étais-je, que la voiture partit comme un trait; j'avais là deux nouveaux compagnons aussi muets que les autres. Au premier mot que je voulus dire, ils m'imposèrent silence. Je ne les voyais point, car la nuit était noire. Nous roulâmes ainsi jusqu'au point du jour; alors seulement je reconnus dans l'un d'eux l'homme âgé qui m'avait parlé, au moment de l'émeute. Je lui pris les mains, et le remerciai avec effusion. Il m'embrassa tendrement et me recommanda le calme; en même temps, son compagnon, dont l'air et la mise dénotaient un ancien serviteur, sortit d'un paquet un costume bourgeois complet, et m'engagea à m'en revêtir. En un instant j'étais transformé en un élégant voyageur, et mes habits militaires prenaient dans le paquet la place de ceux qui me couvraient.

A peine ces préparatifs étaient-ils achevés, qu'au bruit d'une voiture qui arrivait, la nôtre s'arrêta. Je vous quitte, me dit alors mon vénérable protecteur, en m'embrassant de nouveau. Vous êtes sauvé, mon ami, et si vous suivez mes conseils, dorénavant aucun péril ne saurait vous atteindre. Parlez, lui dis-je ; mais, auparavant, apprenez-moi le nom de l'homme généreux à qui je dois la vie. — Mon nom, vous le saurez plus tard, me répondit-il,..... quand le jour sera venu ! Pour le moment, toute curiosité de votre part serait dangereuse. Voici un fidèle serviteur qui vous dira tout ce que vous aurez à faire ; je lui laisse mes instructions. Adieu, mon ami, nous nous reverrons dans des temps meilleurs ; adieu, brave jeune homme ; souffrez quelque temps en patience, résignez-vous à une séquestration absolue ; le temps n'est peut-être pas éloigné où vous recevrez, avec la liberté, le prix dû à votre héroïsme. Je voulais le retenir et lui parler encore ; mais, il se déroba à mes instances, ouvrit la portière, prit le paquet, et entra dans l'autre voiture qui partit aussitôt.

Le vieux domestique abaissa les stores, et, tandis que nous allions grand train, il sortit des viandes froides et du vin, et m'engagea par gestes à manger un morceau. Je ne me fis pas prier ; le mouvement, l'air et les émotions m'avaient rendu l'appétit. Je dévorai ; puis, sollicité par le bercement de la voiture et par le silence obstiné de mon compagnon, je m'endormis. Il y avait bien des jours que je ne

reposais point. La nature prit sa revanche; je ne m'aperçus point des relais, et quand je me réveillai, la calèche s'arrêtait; il faisait nuit. « Où sommes-« nous? » dis-je à mon compagnon. « Nous voilà ar-« rivés, » me répondit-il si bas qu'à peine je pouvais l'entendre; « oui, nous voilà arrivés; suivez-« moi. » Je descendis, et cherchai, malgré l'obscurité, à voir autour de moi. La calèche était arrêtée dans une cour pavée; devant nous était un vieux château que je distinguai à peine. Une porte s'ouvrit, et mon guide, ayant allumé une petite lanterne, me conduisit par un escalier tournant au haut d'une espèce de tourelle où était un cabinet octogone, meublé d'une manière élégante. D'un geste, mon muet me montra le lit, reprit sa lanterne, et, me faisant un salut respectueux, il sortit et ferma à double tour.

Je n'avais d'autre parti à prendre que de me coucher; c'est ce que je fis; et, comme la fatigue m'accablait encore, je m'endormis aussitôt, et ne me réveillai que lorsque le soleil, déjà haut sur l'horizon, dardait en plein ses rayons dans ma nouvelle demeure.

VIII.

LE PROSCRIT.

J'étais à peine habillé, que le vieux domestique entra ; il était souriant et loquace ; ce n'était plus l'homme de la veille. Il me demanda comment j'avais passé la nuit, et si je voulais prendre quelque chose avant l'heure du déjeûner ; j'acceptai une tasse de café qu'il m'alla quérir aussitôt. « Permettez-moi, me dit-il, pendant que je humais le délicieux arome, de vous répéter tout d'abord les recommandations de Monsieur. — Monsieur qui ? dis-je, espérant savoir enfin le nom de mon libérateur. — Oh ! c'est inutile, répondit le brave homme, ce nom, je ne puis vous le dire. — Mais, répliquai-je, au moins me direz-vous le vôtre. — Quant au mien, cela ne fait aucune difficulté : je m'appelle Bischoff. — Eh bien ! Monsieur Bischoff.... — Pas de *monsieur,* s'il vous plaît : Bischoff tout court. Je ne suis qu'un pauvre domestique, et le *monsieur* m'offusque. — Eh bien ! je vous

appellerai père Bischoff. — C'est drôle, car je n'ai jamais été marié; mais enfin va pour père Bischoff! Je vous dirai donc, Monsieur, que j'aimerais à vous communiquer les instructions que j'ai reçues. — Je vous écoute, père Bischoff; mais auparavant répondez à une seule question : Où suis-je? — Voilà justement ce que vous devez le moins savoir, et c'est pour parer à toutes ces questions que je voudrais vous dire.... — Vous avez raison; cette fois, je vous écoute.

—Voilà ce que c'est, Monsieur :

Pénétrez-vous bien de ceci, c'est que le pouvoir est acharné à vouloir votre mort. Il n'y a pas de démarches que les libéraux n'aient tentées pour obtenir votre grâce : tout a été inutile, on voulait un exemple; c'est alors que Monsieur et ses amis se sont décidés à vous enlever, en profitant de l'arrivée du roi, et, s'il faut tout dire, ils ont même été aidés dans leur entreprise par certaines personnes que je ne puis nommer. Enfin, quoi qu'il en soit, grâce à Dieu, vous voilà sain et sauf. Mais, vous figurez-vous la rage du gouvernement? Il n'y a rien qu'il n'emploie pour vous découvrir; et je ne serais pas étonné, quelque sûre que soit cette retraite, qu'on vînt vous relancer jusqu'ici. Voilà pourquoi vous ne devrez pour rien au monde :

Ni me questionner sur mon maître;
Ni savoir quel point de la France vous habitez;
Ni sortir une seule fois de jour;
Ni parler à d'autres qu'à moi;

Ni écrire à qui que ce soit.

— Comment! m'écriai-je, mais je veux écrire à ma famille pour lui faire savoir.... — On tâchera de lui faire savoir en votre nom tout ce que vous voudrez, mais vous n'écrirez pas, et l'on ne vous écrira pas non plus; le moindre mot saisi pourrait mettre sur vos traces, et vous seriez perdu. Oh! vous aurez beau faire, telle est la consigne, et je n'en démordrai pas. Je réponds de votre vie, voyez-vous, et, s'il vous arrivait malheur, je n'aurais plus qu'à m'aller pendre.

— Tranquillisez-vous, lui dis-je; quoi qu'il m'en coûte, je serai docile. — C'est bien. Écoutez-moi encore. Cette chambre est la vôtre. Pendant le jour, vous y tuerez le temps comme vous pourrez, nous avons ici des livres de toute sorte. Le château est grand; vous pourrez le parcourir quelquefois sans crainte d'y rencontrer personne, vu que nous en sommes les deux seuls habitants; mon maître n'y viendra point cette année. La ferme est à un quart d'heure d'ici. On est habitué à me voir garder le domaine pendant des mois entiers; par conséquent, mon arrivée et mon séjour ne surprendront personne. Je serai à moi seul portier, cuisinier, pourvoyeur et valet de chambre. L'essentiel est que nul ne vous voie. La nuit vous pourrez aller prendre l'air aux alentours, dans le parc ou dans le bois, mais que ce ne soit pas sans mille précautions. A propos de cela, je vous dirai qu'il y a par ici des charbonniers qui passent la nuit dans la forêt; n'allez

pas dans vos courses nocturnes tomber étourdiment au milieu d'eux. Voilà, Monsieur, tout ce que je suis chargé de vous dire ; voulez-vous bien vous y conformer ? — Je répondis que j'étais trop heureux de me soumettre à tout ce que mon sauveur exigeait.

Je commençai mon nouveau train de vie.

La bibliothèque était pourvue des meilleurs ouvrages littéraires et scientifiques. Je pris le parti d'en profiter pour m'instruire. Qui sait, me disais-je, combien d'années j'ai à passer ici ? Employons ce temps à acquérir des connaissances qui pourront plus tard m'être bien précieuses. Je dressai un programme.

Les mathématiques, l'histoire et les voyages ; les sciences naturelles en formèrent la base. J'y ajoutai comme délassement la lecture des meilleurs auteurs.

Pendant toute la journée, je ne sortais pas ; mais, aussitôt la nuit venue, je descendais au jardin, et, plus tard, si le temps le permettait, je m'enfonçais dans la forêt où j'errais pendant des heures entières.

Le père Bischoff me tenait bonne et fidèle compagnie. C'était une de ces natures modestes et cachées qu'on apprécie mieux à mesure qu'on les connaît davantage. Son bon cœur, la justesse de son jugement, l'originalité de sa conversation, sa prodigieuse mémoire, étaient autant de qualités qui m'attiraient de plus en plus vers lui. De son côté, il m'aimait à cause de mon malheur et aussi pour la franchise et la simplicité dont j'usais envers lui.

Trop heureux si cette existence eût pu durer ainsi.

D'autres péripéties m'étaient encore réservées. Il y avait à peine un mois que j'étais au château, lorsqu'un matin gendarmes et commissaires se présentèrent inopinément à la grille. La tranquillité dont j'avais joui jusque-là m'avait fait négliger peu à peu les précautions rigoureuses des premiers jours. Sans défiance, j'étais en ce moment dans la cour et tellement absorbé par une lecture, que je ne m'aperçus de l'arrivée des dangereux visiteurs qu'au son de la cloche qu'ils agitèrent. A peine ai-je levé les yeux que je m'élance comme un trait dans le château ; il était trop tard, on m'avait vu !

Je perds la tête, et Bischoff aussi. La cloche retentit de nouveau avec force. — Que faire ? où me cacher ? où fuir ? — Par le jardin, s'écria le vieux domestique, et de là dans la forêt. Je cours, impossible.... impossible, des uniformes brillent dans le jardin. Le château est cerné !

Éperdus, nous allons sans savoir où. La cloche ne cesse de tinter. Les gendarmes du jardin approchent,.... il n'y a pas une minute à perdre. Nous courons de chambre en chambre sans trouver une cachette qui nous paraisse sûre. Et cependant les gendarmes sont sous le vestibule, et ceux de la cour ont probablement trouvé un passage, car la cloche a cessé de retentir. On nous poursuit, et, dans notre trouble, nous avons négligé de fermer les portes derrière nous. Nous voilà acculés dans un cabinet du rez-de-chaussée qui donne sur une petite cour. Déjà l'on frappe à la porte que nous avons

cette fois barricadée. Je voudrais franchir le mur de la cour ; mais, il est trop élevé, et qui sait, d'ailleurs, s'il n'est pas gardé au dehors. Notre anxiété est horrible. Il y a là de vieux meubles, des tonneaux percés, deux petits réduits pleins de paille, enfin, au milieu de la cour, un tas de fagots. — Là, me dit Bischoff, en me poussant vers le tas ; il en enlève le dessus ; je me blottis au centre, il me recouvre, au risque de m'étouffer ; puis, je l'entends qui frappe contre le mur avec une perche, brisant les morceaux de verre dont la clôture est couronnée. En ce moment, la porte cède avec fracas, et comme les gendarmes arrivent dans la cour, Bischoff, faisant semblant de parler à quelqu'un qui fuit, crie : Eh ! mon Dieu, vous êtes blessé !

— Qui est blessé ? dit une grosse voix. C'est l'homme que nous poursuivons. Où est-il ? Dites, parlez donc, morbleu.

— Moi ? c'est à moi que vous parlez, M. le brigadier, dit Bischoff, dont la voix tremble.

— Eh ! parbleu, répond le brigadier en colère, à qui pourrait-ce être, puisque vous êtes seul, et que l'autre s'est sauvé. — Par où ? parlez, vieux chenapan, ou sinon ! — Oui, parlez ! ajoute, une voix criarde, dites-nous où est ce sergent-major que vous cachez ici, qui était là, il y a une seconde, ou sinon vous paierez pour lui.

— M. le commissaire, répond Bischoff, qui paraît reprendre de l'assurance, je ne nierai pas que... ce jeune homme se soit caché ici, c'est vrai ; je... ne

sais pas si c'est un sergent-major. Moi, je ne suis qu'un domestique, et j'obéis.... vous comprenez.... — Taisez-vous, vieux bavard, s'écrie le brigadier. — Ne voyez-vous pas, M. le commissaire, que ce finaud nous amuse ici, tandis que l'autre court peut-être les champs, ou bien se cache dans quelque trou. — Cherchons, courons, morbleu, cela vaut infiniment mieux que d'écouter des hâbleries.

— Oui, cherchez, et vous deux, gendarmes, courez, glapit la voix cruelle du commissaire.

J'entendis qu'on mettait tout sens dessus dessous dans les deux réduits. Tout à coup le brigadier s'écria : Il s'est sauvé par ici, voilà les traces contre les murs. Voyez le verre qu'il a dû briser pour s'enfuir.

— Ah! mon Dieu! exclama Bischoff, avec un naturel parfait.

— Vrai! vrai! cria le commissaire, l'oiseau a déniché. Vite! vite! deux gendarmes, faites le tour, courez; il ne peut être loin encore.

Tandis que ces ordres s'exécutaient, les autres remuaient toujours. L'un d'eux vint près du tas, et enleva un fagot qu'il replaça presque aussitôt. Je tremblai.

— Enfin, fatigués de la recherche, et persuadés, d'ailleurs, que je m'étais enfui, ils se disposèrent à s'en aller; ils passèrent tout près de moi, et le brigadier étant le dernier enfonça son épée dans les fagots en disant, avec un grand éclat de rire : S'il est là-dedans, je le perce! La pointe de l'arme

glissa entre les branches, et me pénétra légèrement dans le bras. Tout le sang me reflua au cœur, et je faillis laisser échapper un cri... Lorsqu'ils furent dans le cabinet, j'entendis le commissaire qui disait à Bischoff : — Vous avez beau faire, vieux, il ne nous échappera pas. Il est ici ou aux environs ; nous bousculerons le château, nous y tiendrons garnison, nous vous garderons à vue, et nous ferons aux alentours tant de battues que notre homme sera pincé. Et si, par hasard, nous ne pouvions l'appréhender au corps, je vous l'ai dit, vous paierez pour lui.

— A votre volonté, M. le commissaire, répondit le courageux Bischoff.

Ils s'en allèrent.

Je continuai à rester immobile, malgré des crampes intolérables. J'entendais de temps en temps du bruit dans le château et des cris du dehors. Puis, tout s'apaisa. J'attendis la nuit. Les heures s'écoulèrent lentes comme des siècles. Enfin, quant au silence complet qui régnait partout, et à l'air frais qui pénétrait jusqu'à moi, je pus croire que l'obscurité était venue, je me dégageai avec le moins de bruit possible, et, à l'aide d'une caisse dressée, je franchis, non sans peine et sans danger, le mur de la cour. Mes membres étaient engourdis, mes mouvements peu assurés, en haut je bronchai, et le verre me meurtrit les bras et les mains ; et, en sautant, je faillis m'abîmer sur une pierre que je ne pouvais pas apercevoir. J'étais dans le jardin. Je gagnai le parc, puis la forêt.

De ce moment, commença pour moi une vie toute sauvage, vie de terreurs, de besoins et de fatigues. Après une nuit passée sur un arbre, où je faillis être découvert, au point du jour, je me mis à errer dans les bois comme une bête fauve qui cherche sa proie. J'étais transi, moulu et affamé. Un charbonnier dormait sous une hutte ; je lui volai son déjeûner qui consistait en un énorme morceau de pain noir. Je dévorai ce pain en le trempant dans une eau boueuse, puis, témérairement, je me tapis sous un fourré épais où je dormis tout le jour. A mon réveil, je me hâtai de grimper sur un arbre. La faim me torturait de nouveau, et mille idées sombres m'assaillaient. Je ne pus dormir. A peine le jour avait-il paru, que des cris, qui se répondaient dans la forêt, me firent penser qu'on faisait une battue générale. Je ne me trompais pas. Bientôt les voix se rapprochèrent, et deux gendarmes, guidés par un garde champêtre, passèrent au pied de mon arbre, et s'arrêtèrent même un instant pour considérer les petites plantes que j'avais foulées.

Un moment je me crus perdu, car le garde se mit à regarder en haut ; mais, pendant que j'étais en proie à des transes mortelles, ils se dirigèrent tous inopinément d'un autre côté.

Je respirais.

Lorsque tout bruit eut cessé, je me glissai en bas, et cherchai à me rapprocher du château. Ma faiblesse était extrême. Je rampai comme un ver de

buisson en buisson ; mais, arrivé près du parc, je n'osai franchir la clairière qui m'en séparait, et j'attendis là, enfoui sous les feuilles, que la nuit vînt encore me prêter son manteau.

Enfin, vers les onze heures, je me traînai comme je pus, sous la petite fenêtre de Bischoff, à laquelle brillait encore une lumière, et je me hasardai à y lancer de petits cailloux. La lumière s'éteignit aussitôt ; j'en augurai que j'avais été compris. En effet, un moment après, la petite fenêtre s'ouvrit tout doucement, et quelque chose en descendit. C'était un panier. M'en emparer et fuir dans la forêt, fut l'affaire d'un instant. Jason enlevant la toison d'or n'éprouva, certes, pas d'émotions plus délicieuses que je n'en ressentis en emportant mon trésor, et jamais gourmet ne trouva aux mets les plus exquis la saveur qu'avait pour moi la nourriture frugale dont le panier était rempli. C'était du pain, de la viande froide, du fromage et une bouteille de bon vin. Je tâchai de modérer ma voracité, et, tout en faisant une large brèche à mes provisions, je bénis mille fois mon vieux Bischoff, dont le dévouement me sauvait. Au fond du panier, était encore un petit billet que je ne pus lire qu'au jour. Il contenait ces quelques mots presque illisibles : « *Toujours ainsi.* « *Revenez. Il faut que la lumière brille.* »

Je fis donc durer mes vivres trois jours. Puis, je revins à la charge avec le même succès. Un vieux carrick, que Bischoff m'avait jeté, me préservait du froid. Je passais presque tout le jour perché sur un

arbre ou enfoncé dans un taillis épais; la nuit, je prenais un peu de liberté. Quand la lumière ne brillait pas, c'est qu'il y avait danger à m'approcher. Alors je rentrais dans les bois, et il m'arrivait souvent de faire diète.

Ce n'était jamais qu'en tremblant que je lançais une petite pierre, et je m'attendais toujours, au lieu du panier, à voir la figure de quelque gendarme. Une fois la main sur ma proie, je fuyai, comme un voleur, et c'était, comme le fait une bête féroce dans son antre, que je dévorais mes vivres. Cette existence était affreuse, et bien souvent, n'eussent été les espérances que Bischoff me communiquait, j'aurais fui plus loin, je me serais confié au premier venu, ou bien je me serais livré, afin d'en finir.

Enfin, une nuit que je donnais le signal accoutumé; je vis Bischoff accourir et me presser dans ses bras. — Venez, venez, pauvre martyr, me disait-il, en se jetant à mon cou. Votre patience a lassé vos persécuteurs; ils sont revenus ici vingt fois à l'improviste, espérant vous y surprendre; maintenant ils vous croient tout de bon parti. Venez, que mes soins vous fassent oublier tout ce que vous avez souffert. Je rentrai au château; il y avait plusieurs mois que j'en étais sorti, et nous étions au cœur de l'hiver. — Quand Bischoff me vit à la lumière, il ne put retenir un cri douloureux. Je me regardai dans une glace, et je ne me reconnus plus. Ma barbe et mes cheveux étaient démesurément

longs, ma pâleur et ma maigreur étaient extrêmes, la souffrance avait creusé mes joues et sillonné mon front de rides ; mes habits tombaient en lambeaux, j'avais l'air d'un spectre.

Le bon vieillard fondait en larmes. Pauvre enfant, s'écriait-il, tout en me déshabillant et en me faisant mettre au lit, c'est donc pour avoir été brave que vous souffrez à présent mort et passion. Les voilà bien ces scélérats de gouvernements, nous enlever nos enfants, et leur dire encore : Tire sur tes frères, sur ton père, ou sinon je te tue ! Oh ! ça me révolte, et je sens, mon ami, que, risquer à tout risquer, j'aurais fait comme vous !.... Et cependant, ajouta-t-il, après une pause, cependant si vous aviez fait feu sur le peuple, vous ne seriez pas ici poursuivi comme un assassin, et, mieux que cela, vous auriez peut-être un grade. — Oui, répondis-je, je serais, sans doute, officier, et l'on m'eût donné la croix d'honneur. Est-ce que vous regrettez tout cela pour moi ? — Dites, s'écria le brave homme avec force, que vous auriez la croix du déshonneur, et que vous seriez avec vos belles épaulettes le plus grand misérable de la terre ! Ah ! je vous aime mieux comme ça, mon ami. — Et moi, répliquai-je, je ne changerais pas mes souffrances contre les plus grandes faveurs obtenues au prix d'un crime. Ma conscience me dédommage de tout. — Oh ! vous avez raison, reprit Bischoff, s'il y a un bon Dieu, s'il y a une justice, un jour ou l'autre, allez, vous devrez être aussi heureux que vous êtes malheu-

reux à présent. Enfin, vous voilà encore sauvé, et je vais pouvoir vous pouponner à mon aise.

J'étais maigre, l'excellent homme m'entoura de soins vraiment paternels. Je retrouvai sous peu la santé du corps, mais non celle de l'esprit. J'avais sans cesse l'oreille au guet ; au moindre bruit j'étais debout et prêt à fuir ; souvent je me réveillais en sursaut, en proie à des terreurs étranges.

Un autre sujet d'inquiétude ajoutait à mes souffrances morales. Je n'avais aucune nouvelle de ma famille, et j'ignorais si une note qu'on avait dû mettre dans les journaux, lui était parvenue. Tourmenté par cette incertitude, je demandais souvent à Bischoff, s'il ne me serait pas possible d'écrire, enfin, à mon père ; mais chaque fois le vieux domestique me répondait avec fermeté et en fronçant les sourcils, que cela ne se pouvait pas, et qu'il était vraiment affligé de voir qu'en des circonstances si graves, après la terrible alerte que nous avions eue, je fusse si peu raisonnable. Un soir, enfin, il me dit qu'il venait de recevoir des nouvelles de son maître.

La note en question avait paru.

Mon évasion avait fait beaucoup de bruit. La plus grande prudence m'était recommandée. Du reste, on espérait que ma réclusion ne serait pas de longue durée. Vers le printemps, nous sûmes qu'une nouvelle note anonyme, insérée dans les journaux, avait dû parvenir à mon père, et le rassurer sur ma situation. C'était l'essentiel. Quant à moi, je

devais me résoudre à prendre mon mal en patience.

Nous restâmes encore trois mois sans recevoir de nouvelles. Il y en avait près de dix que j'étais confiné dans cette solitude, ignorant ce qui se passait dans le monde, car la prudence exigeait que nous ne reçussions aucun journal; le moindre envoi pouvant de nouveau mettre les agents de l'autorité sur mes traces.

Cette vie, si peu faite pour mes goûts et mon âge, commençant à me peser terriblement, je me demandais si, dans le cas où elle dût durer encore longtemps, il ne vaudrait pas mieux que je cherchasse à passer à l'étranger. Bischoff, à qui j'avais fait part de cette idée, la repoussait de toutes ses forces et m'engageait à pâtir encore dans l'espoir d'une prochaine délivrance. Un matin que je revenais sur ce sujet, et que, selon son habitude, il me faisait une vive opposition, nous entendîmes le claquement d'un fouet, et le bruit d'une voiture qui roulait sur le petit pavé de l'avenue. C'est mon maître, s'écria Bischoff, en ouvrant la fenêtre, c'est lui ! il y a du nouveau. Je vais ouvrir la grille, et comme je voulais le suivre : Non, non, me dit-il, on ne peut pas savoir.... et s'il avait avec lui quelque commissaire !.... Tudieu, prenons garde, restez là, prêt à tout événement. Il s'élança dehors, et je me collai derrière un rideau. A peine, la voiture était-elle dans la cour que mon libérateur en sortait; il avait le visage rayonnant; une cocarde tri-

colore ornait son chapeau ; à l'aspect de ces glorieuses couleurs, à la joie de celui qui les portait, aux gambades de Bischoff, je compris tout, et, m'élançant par les escaliers, au risque de me rompre le cou, je vins tout haletant tomber dans les bras de mon respectable ami. Liberté ! liberté ! s'était-il écrié du plus loin qu'il m'avait aperçu. Nous entrâmes dans la salle basse. Je l'accablai de questions. Il me raconta les ordonnances de Charles X, la lutte des trois jours et la victoire du peuple. Je l'écoutais avec un ravissement inexprimable ; les émotions les plus délicieuses me débordaient. Je pris sa cocarde, et la baisai à plusieurs reprises, en m'écriant : O mon père, mon bon père, vous les avez donc revues, ces chères couleurs ! Oh ! le peuple a donc reconquis ses droits ; il est libre, il est souverain ! Dites, dites, mon ami, continuai-je, dites-moi vite la suite de cette histoire merveilleuse, car nous sommes au 15 août, et il a bien dû se passer des choses depuis la victoire du peuple. Y a-t-il un gouvernement provisoire ? Nomme-t-on une assemblée nationale ? Quelles sont les grandes institutions que l'on pense réaliser ? A-t-on tout d'abord acclamé la république ? — Que parlez-vous de république, mon ami, me répondit mon protecteur, d'un air étonné ? Mais, elle est impossible en France, et l'opposition n'y pensait pas ! Nous avons mieux que cela, nous avons un roi citoyen qui sera entouré d'institutions républicaines. — Un roi ! m'écriai-je, tout attéré. — Eh ! oui, un roi, Louis-

Philippe d'Orléans, un bon bourgeois, bien populaire; — mais c'est un Bourbon, mais c'est un roi enfin, dis-je avec vivacité; ce sera un tyran comme les autres. — Calmez-vous, mon ami, nous avons pris toutes les sûretés possibles, et la charte revisée...—La charte revisée, dites-vous?—Oui, revisée en quelques heures. Oh! ça été bientôt fait, et nous avons une constitution-modèle; l'art. 14 est abrogé, le cercle électoral étendu à 200 francs, l'élection à deux degrés supprimée, la noblesse mise à notre niveau; avec cela, le bon vouloir du monarque et l'appui que nous offre la garde nationale, nous sommes sûrs de la liberté et de l'ordre public. — Mais, le peuple, m'écriai-je encore; le peuple, qui a versé son sang dans cette grande bataille, le peuple, si héroïque pendant l'action, si généreux après la victoire, il n'a donc point de droits politiques, lui, et surtout, aucune garantie contre l'exploitation et contre la tyrannie. Voilà donc tout ce que lui a rapporté cette grande victoire? Ah! je le vois, ajoutai-je tristement, il n'aura fait que changer de maître. — Vous êtes dans l'erreur, mon ami, me dit alors le riche bourgeois, l'isolement dans lequel vous avez vécu ne vous permet pas de bien juger les choses. Notre peuple est encore un grand enfant à qui il faut des tuteurs. Il n'entend rien aux affaires; nous ferons les siennes mieux que lui. Nous serons pour les travailleurs des pères pleins de sollicitude. Par nos soins, une insolente noblesse ne les dominera plus de ses dédains, le clergé sera mis

à sa place, nous ferons fleurir le commerce et l'agriculture, si le peuple est tranquille ; que lui faut-il de plus? Croyez-moi, mon ami, tout ira bien, et en voyant la sagesse de notre gouvernement, vous ne tarderez pas à renoncer à vos idées de république pour vous joindre franchement à nous. — Puissiez-vous avoir raison! répondis-je, dominé par de tristes pressentiments. — Allons, me dit mon ami, chassons ces noires idées, et réjouissons-nous. Le premier acte du roi a été de donner une amnistie générale pour les délits et crimes politiques. Votre affaire, naturellement, a été comprise dans cette catégorie. Vous êtes libre, et, qui plus est, dispensé du service. — Tenez, voilà tous vos papiers en règle. Venez à Strasbourg, où les patriotes vous attendent pour vous fêter. Puis, nous verrons ce que nous pourrons faire pour vous procurer une bonne position. — Merci, Monsieur; merci, mon ami, répondis-je ; je n'ai point de plus grande hâte que d'aller embrasser mon père et ma fiancée. D'ailleurs, je n'aime pas les ovations ; je ne puis donc me rendre à votre désir. Quant à ce que je ferai, il n'est pas temps d'y penser encore. Je suis touché de vos bontés ; mais, souffrez qu'avant de rien accepter du nouveau gouvernement, j'examine si sa marche est d'accord avec mes principes. J'ajoutai que je désirerais partir le jour même, si c'était possible. Mon protecteur, comprenant que toute instance pour me retenir serait inutile, me promit que je pourrais me mettre en route le len-

demain. J'appris alors, avec étonnement, que j'étais dans le département des Ardennes, près de Signi-le-Petit, à moins de trente lieues du domicile de mon père. M. Tilling (c'était le nom du riche bourgeois) me dit qu'il lui avait été impossible d'obtenir des nouvelles de ma famille; mais, qu'il avait la certitude que les journaux envoyés, à plusieurs reprises, étaient parvenus à leur adresse, et que, par conséquent, on devait être, chez moi, tranquille sur mon sort.

Bientôt, la pensée que j'étais libre, et que j'allais revoir ceux que j'aimais, chassa les préoccupations de la politique. Je n'étais plus qu'au désir de me mettre en route, et, malgré les attentions bienveillantes de mon hôte, la journée me sembla d'une longueur désespérante. Le lendemain, avant le jour, j'étais debout. Le digne Bischoff s'était chargé des préparatifs de mon voyage. Je trouvai près de mon lit un costume léger et commode avec un coquet havre-sac tout garni.

En un instant j'étais prêt, et j'allai prendre congé de mon bienfaiteur. Il m'embrassa avec effusion, me donna son adresse, et me recommanda bien de ne pas oublier qu'il était de mes meilleurs amis. — Bischoff va vous conduire, ajouta-t-il; car, vous ne connaissez pas la route qui mène au bourg, à trois lieues d'ici, où vous trouverez la diligence. Adieu, encore, mon ami, ne manquez pas de m'écrire. Nous partîmes. Bischoff était si triste qu'il ne pouvait parler. Quand nous fûmes à dix minutes du

château; il me dit : « Je ne vais pas plus loin, je n'en ai pas le courage. Il me semble que je perds mon enfant. Vous êtes sur le chemin. Allez, brave ami, soyez heureux, comme vous le méritez, et souvenez-vous du vieux Bischoff. — Tenez, ajouta-t-il, en me glissant une bourse dans la poche, prenez ça; Monsieur a craint que vous ne la refusiez; adieu ! adieu ! » Je l'embrassai. Il se mit à sangloter comme un enfant. Au détour de la route, je me retournai, et le vis encore, à la même place, un mouchoir sur les yeux. Je sentais le besoin de secouer toute émotion pénible; je précipitai ma marche, et bientôt le mouvement et l'air frais du matin, me ramenant au sentiment de ma nouvelle situation, firent prendre un cours agréable à mes idées. Tout me conviait à la joie. La matinée était magnifique, le paysage enchanteur. Les champs où ondulaient des moissons jaunissantes, le bêlement des troupeaux et le tintement de leurs sonnettes, le soleil se jouant à travers les branches du chemin, étaient autant d'objets qui paraissaient nouveaux pour moi. Il me semblait que ce jour si beau était fait pour moi. Je souriais à cette riche nature, et je répondais par des cris et des chants, au gazouillement des oiseaux, aux refrains champêtres du laboureur. Tous les gens que je rencontrais, avaient l'air bon et paraissaient partager mon contentement. C'est ainsi que nous voyons tout autour de nous à travers le prisme de nos idées.

Léger comme l'oiseau, j'espérais arriver chez

nous dans la nuit même, et, à cette pensée, qu'avant un nouveau lever du soleil, je reverrais tout ceux que j'aimais, je me sentais tressaillir d'aise. « Li- « bre! m'écriai-je, je suis libre comme l'air, moi « qui, hier encore, étais proscrit, et menacé de « mort.

« Oh! toutes mes peines sont oubliées! Marie, « ma douce Marie, nous allons enfin nous unir! « Bon père Ballenguier, vous viendrez à la ferme. « Oh! que nous serons tous heureux! Je vais me « mettre à l'ouvrage, je relèverai les affaires, si « elles sont obérées. Nous prospèrerons; puis, plus « tard, nous pourrons prendre une ferme plus « grande, en restant toujours tous ensemble, afin « d'être plus forts. Et qui sait si, avec les nouvelles « lois (car, il faudra bien que l'on fasse quelque « chose pour le peuple), qui sait si, avec des lois « plus équitables, nous ne parviendrons point un « jour à sortir de tout état de dépendance, et à « posséder nous-mêmes quelque bien! Oh! oui, « nous en arriverons là, et alors plus d'inquiétude. « En attendant, mon bon père, à qui j'ai causé tant « de chagrin, va pouvoir se reposer.... Mes bien- « aimés, vos cœurs m'appellent, je le sens, vous « êtes là chaque jour qui m'attendez, en vous di- « sant : O mon Dieu! est-ce aujourd'hui qu'il vien- « dra? car, vous savez bien tous que rien au monde « ne saurait me tenter loin de vous... Des places « du gouvernement, je n'en veux point. Une place, « c'est l'éloignement, c'est la sujétion; et je veux

« rester libre, et ne me point séparer de vous tous ! »

C'est ainsi qu'en allant comme le vent, je rêvais délicieusement tout haut. Bientôt, j'entrais dans la diligence, et je me sentais entraîner rapidement par les efforts de cinq robustes chevaux.

J'examinai ma bourse ; elle contenait 400 francs ; c'était un trésor ! J'étais honteux du cadeau, et touché en même temps de la délicatesse du procédé.

A midi, on s'arrêta pour dîner ; nous étions à la Capelle.

A neuf heures du soir, nous entrions à Cambray ; et, enfin, vers minuit, nous touchions aux portes de Douay. Je n'avais plus que trois lieues à faire. La diligence filait sur Lille ; c'était ma route. A deux lieues de là, je me fis descendre, pris mon léger sac sur le dos, et m'engageai dans des chemins de traverse à moi bien connus.

Il était environ deux heures ; le crépuscule, si hâtif dans le nord pendant l'été, commençait à marquer l'horizon d'une légère teinte blanchâtre. Je me flattais d'arriver à la maison avant que personne fût levé. Je bondissais à la pensée que j'allais tous les surprendre. Je me figurais les cris de joie, les embrassements, le beau désordre ! Puis, je partais, je courais chez Marie !.... et voilà mon beau rêve qui grandissait, grandissait... Je hâtais ma course, et, à l'aspect de chaque buisson, de chaque sentier, tous mes souvenirs revenaient en foule, l'attendrissement me gagnait.

Emotions délicieuses, bonheur, hélas ! trop pas-

sager, de quel affreux réveil n'alliez-vous pas être suivis !

Un paysan passait près de moi ; je l'arrête, je veux savoir s'il est de ceux que je connais. « Je ne suis pas de Douay, me dit-il ; mais, j'y ai un parent que le feu à ruiné, et je lui ai porté hier quelque petite chose pour l'aider à vivre. » Je m'écrie : « Comment, le feu ! est-ce que plusieurs maisons auraient été brûlées ? — Il paraît, répond cet homme, que vous venez de loin ; car, il y plus de six mois que tout le village a péri, et qu'il n'est pas rebâti encore ; ce n'est plus que du charbon et des cendres ; n'y allez pas, si ça ne vous est pas absolument nécessaire, car ça fait mal à voir ! — Tout le village a brûlé ! — Je m'appuie contre un arbre ; je n'ose questionner davantage, quelque chose me dit que j'ai plus à redouter encore que la nouvelle de ce désastre ; mais, la vérité, l'affreuse vérité, m'arrive sans que je l'appelle. — Ah ! mon Dieu, oui, continue le paysan, toutes ces jolies maisons, tout ce bien-être qui était l'œuvre du brave capitaine et de ce digne curé, que je n'ai pas connus, mais que tous ces malheureux bénissent nuit et jour, tout ça est perdu, et l'on dit bien que c'est ça qui a hâté la mort du cher homme. — Que parlez-vous de mort ! qui est-ce qui est mort ! le curé ?....

— Non, le capitaine ! »

Je poussai un grand cri, et me laissai aller à terre, en disant d'une voix déchirante : « Mon père ! mon pauvre père ! O malheur ! devais-je revenir

pour apprendre sa mort ! Oh ! pourquoi ne suis-je pas mort moi-même ! » Je me couvris le visage à deux mains, et me mis à pleurer.

Le brave paysan essayait de me calmer.

Il me fit asseoir sur le bord du talus. Parole ! me disait-il d'un ton ému, je m'en veux d'avoir lâché ce mot-là !.... mais, je ne m'en doutais pas, moi.... Ah ! je m'en veux, allez, je m'en veux !.... Pardonnez-moi.

— Eh ! lui dis-je, ne vous lamentez pas ; cette fatale nouvelle, un autre me l'aurait apprise. A présent, vous ne sauriez rien m'annoncer de pire. Dites, dites-moi tout ce que vous savez. Comment, et quand mon père est-il mort ? Quel est l'état de ma famille, où sont mes frères ? Parlez, j'aurai le courage de vous écouter.

— Eh bien ! soit, dit-il, puisque vous le voulez.... c'est juste, un peu plus tôt, un peu plus tard, vous devez savoir toute la chose, ma foi, et moi ou un autre... Ah ! voyez-vous, je comprends bien que vous êtes ce fils qu'il avait à la guerre.... Dieu ! quand le vieux brave homme sut que vous alliez mourir.... une lettre que vous lui écriviez ! ma fine, ça lui donna le coup de mort, avec ça que ses affaires étaient dérangées par la grêle, une satanée grêle qui a grêlé tout le village,... et, dam, quand on sut que vous étiez sauvé.... il était trop tard ! l'affaire était faite ! Il paraît que ce grand chagrin lui avait détraqué quelque chose au cœur ; puis, l'incendie du village, qu'on dit que c'est les prêtres

qui y ont mis le feu.... et puis, les maîtres de la ferme, de vrais loups-garous, qui le talonnaient nuit et jour pour les termes en retard, tout ça le minait; et, enfin, après avoir traîné comme ça, le pauvre vieux mourut, et on l'a enterré auprès de sa digne femme... »

Et voyant que je suffoquais : Allons, mon ami, courage.

— Continuez, lui dis-je. Et mes frères ?

— Ah ! pour eux, les pauvres enfants, ils n'avaient plus d'asile, vu que les propriétaires avaient tout saisi! Alors, comme de courageux garçons, ils sont allés tous deux s'engager dans la marine, et depuis, ma fine, je ne sache pas qu'on ait entendu parler d'eux.

— Pauvres frères ! Et mon frère Jules, le charpentier?

— Celui-là, dit le paysan, on a eu de ses nouvelles, il est à Paris. — Dieu soit loué !

— Et Marie, ma fiancée, demandai-je encore en tremblant, la connaissez-vous ? Où est-elle ?

— Ah ! ça je ne sais pas, mon pauvre ami ; comme je ne suis pas d'ici... vous comprenez.... C'est peut-être bien cette jeune fille qu'on m'a dit.... qui avait passé tant de jours et de nuits près du lit de votre père.... mais, ma fine... j'en ai peu entendu parler, et je ne sais pas, à vrai dire, ce qu'elle est devenue.

— Merci, dis-je au paysan, le sacrifice est fait; sans vous, ma peine eût été plus grande encore; et je dois presque m'estimer heureux, dans mon malheur, de vous avoir rencontré.... Adieu, brave

homme. » Il voulait me retenir ; je me dégageai avec force, et me mis à marcher rapidement dans la direction du village. Il était à peine jour. Je vis bientôt les tristes décombres près desquels de misérables huttes étaient dressées çà et là.

Personne n'était encore levé. Je traversai comme en fuyant cette scène de désolation, et je courus au cimetière. A côté de la tombe de ma mère, s'élevait un tertre sans gazon, surmonté d'une croix neuve ; je m'y agenouillai d'abord ; puis, les forces me manquant, je m'étendis dessus.

Tout mon être était anéanti. Je ne pleurais plus. Couché sur cette tombe que j'étreignais, il me semblait que je ne m'en relèverais pas. Je ne souhaitais plus que de sentir bientôt les liens de ma vie se briser, afin de reposer là, tranquillement, entre mon père et ma mère.

Une voix me tira bientôt de cette sorte d'assoupissement mortel ; je levai la tête... Une femme, vêtue de deuil, était devant moi, c'était Marie !..... Elle poussa un cri et tomba dans mes bras... Pendant un moment, nous restâmes enlacés, pleurant sans nous pouvoir rien dire,...—Viens, me dit-elle, enfin, viens, sortons d'ici, tu y mourrais!...— Je me laissai emmener ; nous sortîmes du village, et nous entrâmes dans le bois où nous nous assîmes.

Aux premiers mots, elle vit que je savais tout.

« Et toi, lui dis-je, que signifient ces vêtements de deuil?— Mon grand-père est mort, » répondit-elle, en essuyant une larme.

— Mort aussi! m'écriai-je.

— Oui, dit Marie ; il n'a pu, le digne homme, survivre à la perte de son ami.

— Et toi, pauvre enfant, tu es restée seule pour consoler le proscrit! Tu n'as point perdu l'espoir!

— Non, ami, du moment où j'ai su que tu vivais, je me suis dit : Il reviendra... et je t'attendais!

— Cher ange!.... et où es-tu, que fais-tu, pauvre Marie? comment te trouvé-je ici?

— Depuis la mort de mon grand-père, me répondit-elle, je vis chez un voisin, et gagne mon pain en cousant. Chaque dimanche, de bonne heure, je viens faire ici mon pèlerinage, toujours avec un secret pressentiment de t'y rencontrer. Tu vois, cher Joseph, que mon cœur ne m'a pas trompé. — Je la pressai tendrement dans mes bras, et, à travers nos larmes, nous renouvelâmes le serment d'être l'un à l'autre pour toujours. Elle me donna ensuite des détails sur le désastre du village, qui était l'œuvre d'incendiaires pris en flagrant délit, et qui n'avaient pas tardé à s'échapper, grâce, sans doute, à quelque coupable connivence. Enfin, le vieux curé, que l'évêque avait enlevé à ses paroissiens, était mort de chagrin dans la commune éloignée où on l'avait relégué.

Ainsi, le deuil était partout. Je ne pus en entendre davantage, et comme le soleil montait sur l'horizon, et que je ne voulais pas être aperçu, nous sortîmes du bois, et nous nous dirigeâmes à travers champs vers la demeure de Marie.

IX.

L'INSTITUTEUR.

Les émotions de la matinée m'avaient à tel point brisé, que j'étais tombé de la douleur la plus vive à une sorte d'insensibilité.

Sans appétit, sans vouloir, je n'avais plus même la force de souffrir, et je restai de longues heures affaissé, indifférent à tout, le regard fixe et comme hébêté.

Nul doute que, livré à moi-même, cet état ne m'eût conduit promptement à la mort; mais, mon bon ange veillait sur moi. Les soins de Marie, ses douces paroles, ses larmes mêmes, rappelèrent peu à peu ma raison, et, le temps aidant, mon moral se trouva enfin assez remis pour que je pusse, avec ma bien-aimée, envisager notre situation, et chercher à prendre un parti.

Qu'allions-nous faire? qu'allions-nous devenir? Seuls sur la terre, nous ne pouvions, comme deux

frêles plantes que l'orage a courbées, nous relever et vivre qu'en nous prêtant un mutuel appui. Mais, nous ne possédions rien, et la douleur et le deuil nous imposaient un délai. Cette dernière considération, nous ne l'exprimâmes point, le sentiment en était dans nos cœurs, et nous nous comprenions.

Nous n'avions plus rien à nous promettre. A quoi bon ! Est-ce qu'à la manière dont nous confondions nos pensées d'avenir, il n'était pas convenu que nous étions unis ? Dès ce jour, époux par le cœur, nous serions frère et sœur devant les hommes, jusqu'à ce que la société nous permît de vivre en époux.

En attendant, il fallait prendre une position dans le monde. Quoiqu'il me répugnât d'aliéner ma liberté au service d'un gouvernement dont je suspectais terriblement les allures, je me décidai, mû par la nécessité, à recourir aux promesses du bourgeois de Strasbourg.

Mais, la bourgeoisie, arrivée au pouvoir, loin de favoriser ce peuple qui s'était fait tuer pour elle, ne songeait qu'à briser au plus tôt l'instrument dont elle s'était servie. Les héros de juillet étaient redevenus la vile populace qu'il fallait contenir, ou dont il fallait se débarrasser à tout prix. A cet effet, on renvoyait dans leurs départements tous les pauvres ouvriers sans travail, on donnait des primes pour les enrôlements volontaires, et l'on enrégimentait pour l'Algérie des milliers de prolétaires parisiens.

Avec un peu plus d'expérience, j'aurais compris combien mes prétentions étaient exagérées en l'état. A ceux qui *badigeonnaient un trône noirci*, il fallait des institutions analogues à celles du règne passé ; et que serait devenue l'armée si, par mon élévation, on lui eût donné pour exemple la résistance à l'arbitraire ? Mais, ce que j'avais fait, était réputé crime, aussi bien sous le régime nouveau que sous l'ancien, puisqu'il ne différait en rien sous le rapport des bases fondamentales. Loin de prétendre à une récompense, je devais m'estimer heureux qu'on voulût bien m'oublier. C'est ce que me donna à entendre la réponse du ministre. Ainsi, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, et si j'avais eu ensuite un moment d'illusion, je savais à présent d'une manière positive à quoi m'en tenir.

La révolution était purement et simplement escamotée, et le peuple n'avait fait que changer de maîtres et d'exploiteurs.

Cependant, des réformes avaient été promises, et comme quelques-unes ne devaient pas même toucher aux priviléges, il était à présumer que le nouveau pouvoir les accorderait peu à peu pour s'affermir, en prolongeant la patience du peuple ; à la tête de celles qui avaient été inscrites au programme de l'Hôtel-de-Ville, figurait l'instruction primaire. On parlait d'une loi qui devait donner un grand essor à l'enseignement et améliorer de beaucoup la position des instituteurs. Un an et demi de service militaire, et plusieurs mois passés dans la re-

traite, au milieu des livres, avaient singulièrement modifié mes goûts. J'aimais toujours les champs; mais, après la triste histoire de la ferme, je me sentais plus disposé à cultiver les sciences que la terre. Cette disposition m'amena à considérer la position d'instituteur comme celle qui, sinon pour le moment, du moins plus tard, réunirait pour moi tous les avantages que je pouvais désirer.

J'étais quelque peu instruit; d'ici là, je m'instruirais davantage. J'obtiendrais la direction d'une école dans quelque grande commune. J'y gagnerais bientôt, par mon zèle, l'estime des habitants. Je ferais du bien à mes frères les pauvres; là devait se borner mon ambition. Marie pensait en tout comme moi. Nous nous arrêtâmes donc à cette idée, et nous décidâmes, qu'en attendant la nouvelle loi, je prendrais la petite école, que la mort du père Ballenguier avait laissée vacante.

L'état de l'instruction primaire, à cette époque, différait peu de ce qu'il était pendant les dernières années de la restauration; les communes ne devaient aux instituteurs ni traitement ni local; aussi, la situation des écoles communales dépendait-elle absolument de l'esprit des conseils municipaux et des maires nommés alors, comme on le sait, par le pouvoir. L'enseignement primaire, mis en oubli d'abord, était bientôt devenu une proie que s'arrachaient les partis. D'un côté, les *ultras*; de l'autre, les *libéraux*. Ceux-là, cherchant à tuer l'enseignement laïque sous des avalanches de congrégations; ceux-ci, se coali-

sant d'un bout de la France à l'autre, et répondant à la marche rétrograde du pouvoir par la fondation d'écoles mutuelles libres. Mais, la lutte n'avait guère lieu que dans les villes ; pour les villages, ils étaient à peu près livrés à l'obscurantisme ; quant à ceux où la prêtraille n'avait pas cru devoir s'établir, c'est qu'ils n'en valaient pas la peine, ou que, par extraordinaire, l'opposition s'y trouvait en force dans le conseil. Là, l'école était confiée à quelque pauvre instituteur laïque ouvrant boutique de science, à ses risques et périls.

Au moment où j'entrai en fonctions il en était encore ainsi, avec cette différence toutefois que le parti prêtre terrifié se taisait, et que les villes, pour la plupart, prenaient à leur charge les écoles fondées par les libéraux.

Du reste, les ordonnances royales régissaient ou plutôt assujettissaient encore l'enseignement, et aucune disposition nouvelle n'assurait la moindre garantie aux instituteurs.

Désirant me mettre en règle, j'allai prendre un brevet, et, après m'être reposé quelques jours, je m'installai, à la grande satisfaction des habitants.

La maison sur laquelle mon choix s'était arrêté, la seule du village à peu près appropriée à l'usage que j'en voulais faire, était adossée à un monticule, de sorte que le rez-de-chaussée était humide et inhabitable ; aussi, en avait-on fait une écurie. Au-dessus se trouvait la salle d'école, à laquelle on

montait par un escalier de bois, à claire-voie, placé en dehors. Cette pièce, au plafond bas, aux fenêtres étroites, avait un plancher vermoulu et disjoint, au travers duquel montaient l'humidité et les exhalaisons d'en bas.

Une échelle, dressée dans un angle, conduisait à à une trappe ouvrant sur le galetas.

De la salle d'école, on entrait dans un petit cabinet aux murs bruts et crevassés, élevé au-dessus d'un hangar ; il n'était éclairé que par une toute petite fenêtre à carreaux de papier huilé. C'était ma chambre à coucher.

Devant la maison, au delà d'une petite cour sale et raboteuse, était un espace irrégulier de quelques mètres, clos d'une mauvaise haie et presque en friche ; c'était le jardin.

Tel était, en somme, le pauvre asile où j'allais commencer l'apprentissage du plus utile, du plus pénible et du moins récompensé des labeurs.

Marie m'acheta un bien modeste mobilier, et garda précieusement le reste de notre argent pour l'époque où nous nous mettrions en ménage.

Un cabaretier me prêta deux grandes tables ; je bâtis moi-même des bancs. Je fis des modèles d'écriture, je collai sur des cartons les tableaux de lecture publiés alors par la Société pour l'Instruction élémentaire ; j'aplanis la cour, et tout enfin était prêt.

C'était au commencement de l'automne, la saison qui, au village, est la moins favorable à l'enseignement.

Pour prendre patience, j'étudiais ; le soir, je passais de douces heures avec Marie ; et, le dimanche, nous nous permettions quelques promenades solitaires pendant lesquelles nous bâtissions, mais avec une extrême réserve, nos petits plans d'avenir.

L'hiver arriva, et aussitôt les élèves affluèrent. Petits, grands, filles, garçons, tous venaient à l'école. J'avais, le jour, plus de cinquante élèves ; et, à la tombée de la nuit, commençait une classe d'adultes ; autant j'avais eu de loisir auparavant, autant j'étais écrasé alors.

Terrible et improductive besogne !

Au point du jour, les enfants arrivaient portant chacun un morceau de bois pour le chauffage de la classe ; qui une bûche, qui du fagot, qui des brindilles, qui une branche d'épine arrachée à quelque haie en passant. Les enfants transis, portant des semelles de neige aux sabots, s'amoncelaient autour du poêle de tôle dont les fissures et les tuyaux mal joints laissaient échapper des nuages de fumée. Les chaussures dégouttaient de toutes parts et couvraient le plancher d'une couche d'eau glacée. Enfin, les retardataires, ceux qui demeuraient loin, arrivaient, et la classe commençait. Sur ces cinquante élèves, il y en avait de toutes les forces, depuis ceux qui ne savaient ni A ni B, jusqu'aux plus fameux, qui écrivaient enfin, lisaient presque couramment, et commençaient à étudier la grammaire.

Dès le principe, j'avais essayé de diviser mon école par classes, afin d'établir, au moins, l'enseignement

simultané; mais, les absences fréquentes, causées par les maladies ou le mauvais temps, la diversité des livres, les exigences de parents dominés par l'ignorance et les préjugés, m'avaient bientôt rendu la chose impossible, et j'avais été obligé, comme le père Ballenguier, d'en venir presque au mode individuel. — De sorte que, de sept heures à midi et de une heure à cinq heures, je devais sans relâche passer d'un élève à l'autre, accordant en moyenne à chacun d'eux dix minutes. J'avais une heure au dîner, et je ne l'avais obtenue qu'avec peine, les parents demandant tout d'abord que de sept à cinq heures l'école fût, pour ainsi dire, en permanence; cela se conçoit, le paysan ne pouvant pas, pendant six mois, envoyer son enfant à l'école, cherche, autant que possible, à se rattraper, sur l'hiver.

A midi, donc je pouvais respirer une heure, et comment encore? En gardant les enfants qui, venant de loin, apportaient leur dîner; à cinq heures, j'avais à peine le temps de manger une soupe, que les grands, les jeunes, qui arrivaient pour l'école du soir, me tenaient assujetti jusqu'à neuf heures. — Quand ils s'en allaient, il était trop tard pour sortir; d'ailleurs, j'étais brisé; comment en eût-il été autrement? J'avais, pendant douze heures, parlé, crié et respiré un air épouvantablement méphitique.

Je ne voyais plus ma bonne Marie que le dimanche.

Ce métier de galérien dura cinq mois!

Au bout de ce temps, j'étais totalement changé.

La belle santé, dont je jouissais à mon entrée en fonctions, avait fait place à l'exténuement et au marasme, et mon humeur, égale et paisible, à la morosité.

J'étais jaune, sec, voûté, quinteux, irascible et chagrin.

Marie, effrayée, me suppliait de changer d'état.

Je lui fis envisager que l'été me remettrait.

En définitive, quel était pour moi et mes élèves le résultat de ces cinq mois de tortures?

La rétribution scolaire étant de 0,50 centimes à 1 franc; j'avais gagné, en moyenne, 40 francs par mois. J'en dépensais 30 pour ma nourriture et mon blanchissage, 5 fr. pour le loyer; restaient 5 francs pour l'entretien; épargne, zéro.

Je m'étais abîmé, deux enfants étaient morts de refroidissement, et plusieurs autres avaient des rhumes ou des ophtalmies. — La plupart des élèves avaient à peine progressé, les autres étaient restés stationnaires.

Il y avait de quoi abattre une volonté plus ferme que la mienne. — Mais, l'œuvre et l'espérance me soutenant, je persévérai. Avec les beaux jours, le grand air, mes loisirs et mes bonnes soirées, ma santé revint. Je me berçais de l'espoir qu'avant l'hiver ma position changerait. Erreur! la chambre et le gouvernement avaient autre chose à faire que de penser aux besoins des populations. Le premier et grand souci n'était-il pas d'affermir le trône nouveau par l'alliance des rois et l'oppression des

peuples! On s'inclinait donc devant les puissances de l'Europe, on mendiait leur pardon à genoux, tandis qu'on livrait la Belgique aux Anglais, l'Italie à l'Autriche, l'héroïque Pologne aux Russes, et qu'à l'intérieur on revenait à tous les errements du passé.

Il fallut encore un hiver traîner une lourde chaîne. Au printemps, je n'y tins plus ; Marie souffrait plus que moi de mes douleurs. Notre attente avait été héroïque, c'était plus que ne comportait notre amour. La raison avait eu sa large part, et le cœur, à son tour, demandait impérieusement la sienne.

Nous nous unîmes!

Ainsi avait fait le père de Marie, ainsi font tous les jours des milliers de prolétaires que l'exemple des misères des leurs n'arrête pas; tant il est vrai que malgré les efforts humains, le vœu irrésistible de la nature, loi suprême, domine toutes les convenances sociales.

Avec Marie, je sentis que mon courage décuplait, et qu'il n'y aurait point de travaux au-dessus de mes forces.

J'étais entouré de tant de soins et d'amour!

Tout se transformait autour de moi.

Aussi, après un été qui avait fui comme un rêve, supportâmes-nous la mauvaise saison sans trop de peines.

Enfin, le 28 juin 1833, la loi tant désirée parut.

J'avais rêvé quelque chose comme ce qu'avaient projeté nos pères de la convention, c'est-à-dire, l'enseignement primaire gratuit et obligatoire pour les

deux sexes ; l'enseignement professionnel donné par l'Etat, et l'enseignement supérieur accessible à tous ; l'école affranchie du clergé ; l'instituteur entouré d'indépendance, de considération et de bien-être.

Au lieu de cela, la loi nouvelle n'admettait, dans chaque localité, qu'un certain nombre d'élèves gratuits, divisant ainsi l'école en pauvres et riches ; elle n'imposait aucune obligation aux parents, elle n'accordait aux pauvres communes qu'un secours dérisoire, elle plaçait l'école sous la censure du curé et des notables, intronisait le dogme, n'allouait à l'instituteur qu'un insuffisant salaire, et en faisait une sorte de fonctionnaire passif et misérable, sans sécurité d'avenir, dépendant à la fois des familles, du conseil, même des riches, de l'Église et de la nécessité. [1]

Il est vrai que cette loi déclarait l'enseignement libre, qu'elle faisait plier sous son niveau toutes les congrégations, qu'elle instituait les écoles du degré supérieur, et les écoles normales, et, enfin, qu'elle assurait l'inamovibilité des instituteurs. — Il est vrai encore que dans son ensemble elle portait une teinte de libéralisme et de progrès qu'aucune loi monarchique n'avait eue jusque-là, et que les instructions et les circulaires, destinées à en expliquer l'esprit, faisaient espérer aux instituteurs que leur état serait

[1] Qui eût dit alors que sous cette république que rêvait Dumont, la loi Jussieu-Montalembert ferait presque regretter au malheureux instituteur la loi Guizot.

désormais une carrière où le zèle, l'instruction et le dévouement auraient quelque récompense.

Quant à l'enseignement secondaire, il n'en était pas encore question, la bourgeoisie voulant bien jeter quelques bribes d'instruction au peuple, mais désirant surtout réserver pour ses enfants à elle le gros du festin.

Je compris aussitôt les avantages et les imperfections de cette loi. C'était une œuvre mixte, cherchant à concilier des éléments inconciliables, le passé et l'avenir, l'ombre et la lumière, la souveraineté et l'absolutisme populaire, œuvre bâtarde, comme la monarchie d'où elle émanait, et ne devant, comme elle, satisfaire personne.

Cependant, il était aisé de comprendre, qu'exécutée loyalement, elle pourrait produire quelque bien, et que si ses effets devaient être presque nuls dans une foule de petites localités, il n'en serait pas ainsi dans les grandes communes, où l'esprit de progrès n'aurait point pour entraves l'insuffisance des revenus communaux.

Là, l'instruction pouvait devenir gratuite, et l'instituteur, bien rétribué, pouvait être protégé contre le prêtre par son inamovibilité, en même temps que par les conseillers municipaux représentant la population.

Ces considérations et mon amour pour les enfants me déterminèrent à poursuivre le but vers lequel je marchais avec tant de peine depuis deux ans. Marie m'encourageait. Muni bientôt d'un brevet, selon

les nouveaux programmes, je me présentai comme concurrent dans le riche et patriotique bourg où j'exerce aujourd'hui.

Mes malheurs, ma moralité, ont été les principaux titres auprès des représentants de la commune ; ils ont compris aussi, aux épreuves que j'ai subies, combien ma vocation était déterminée, et, à l'unanimité, ils m'ont confié la direction de leur belle école.

Combien ma position a changé ! J'ai 1,200 francs fixes par an et un beau logement ; tous les élèves sont gratuits, le nombre en est illimité ; j'en ai en ce moment cent cinquante que je dirige sans peine par le mode mutuel.

La salle d'école est grande, propre, bien aérée, et munie de tous les accessoires nécessaires ; elle est précédée d'un beau vestibule, garni de râteliers, où les enfants laissent leurs bonnets. A côté, se trouvent notre chambre, un cabinet et une cuisine ; ce logement est un palais, comparé à notre pauvre chaumière. Marie l'a orné avec un goût parfait. Oh ! que nous allons y être heureux !

Mes devoirs ne me pèsent point. La confiance du conseil m'a donné aussitôt celle des parents et de leurs enfants ; aussi, n'ai-je éprouvé aucune peine à établir toutes les réformes que j'ai voulu.

Tous mes élèves, vêtus d'une blouse et d'un bonnet uniformes, arrivent exactement aux heures établies, et s'en vont en ordre et par groupes, suivant les quartiers. Leur indiscipline a fait place à l'habitude d'une règle qu'ils subissent sans la sentir ; leur éloi-

gnement pour l'école à un goût prononcé pour l'étude. Et tout cela est dû à l'excellence du mode que j'emploie et à l'empire qu'une juste fermeté et mon amour pour eux m'ont donné sur mes élèves.

C'est bien ainsi que j'avais rêvé l'état d'instituteur! Que de bien je vais pouvoir faire dans cette commune, si je ne suis pas entravé. Et comment le serai-je! Le conseil municipal appuie mes tendances républicaines; le maire, jeune homme au cœur chaud, me seconde; la population est satisfaite, le comité local, instrument inutile, ne dit mot; et le curé seul, avec quelques hommes de son bord, dissimule, autant qu'il le peut, son dépit et son impuissance.

Oh! combien de mes pauvres collègues des villages voisins voudraient être à ma place! La plupart n'ont que 2 à 300 francs de traitement fixe. Et ils ont à souffrir, outre la misère, la domination de prêtres fanatiques et toutes sortes de tracas des ignorants.

Le bourg a une population de trois mille âmes, moitié agricole, moitié industrielle. Un vieux château féodal, converti en fabrique, contient une filature et des impressions sur étoffes, où sont occupés près de cinq cents ouvriers.

Le caractère des habitants respire une rude franchise, une gaîté narquoise et un grand penchant à l'indépendance. C'est le vrai type gaulois. A l'époque de l'invasion, ils ont bravement défendu leurs foyers contre l'ennemi. En résumé, c'est un excellent peuple à qui il ne manque que des lumières.

Puissé-je mettre à exécution tous les plans que me

suggère la position où je suis ! En attendant, je vais, confiant dans les promesses ministérielles, chercher à mériter par mon zèle une place de plus en plus honorable dans la belle carrière que j'ai embrassée. M. Guizot promet à tout instituteur digne de ce nom des mentions honorables, des médailles et même la croix. Oh ! je sens que si, pour obtenir ces récompenses, il ne faut que s'instruire, se comporter bien et se dévouer jour et nuit pour le peuple, je gagnerai tout cela !

1834. Bilan de six mois : Un enfant beau comme un ange, un bonheur de ménage non interrompu, l'école agrandie et prospère, la sympathie de plus en plus vive de la population, l'appui constant du conseil, l'indifférence permanente du comité local ; le dépit croissant d'une douzaine d'aristocrates, les menées haineuses et sourdes du curé.

Ce curé est l'extrême opposé de notre vieux pasteur de Molpas. C'est un homme gros et gras, aux manières insolentes ou obséquieuses, selon l'occasion, au regard tantôt doucereux, tantôt méchant, toujours hypocrite. Sa jeunesse a été pleine de désordres ; aujourd'hui, c'est un prêtre intolérant. Ce n'est point le fanatisme qui l'anime, mais l'esprit de parti, de domination et de caste. Homme du passé, égoïste, il ne voit dans la religion qu'un moyen d'escamoter l'avenir et d'asseoir sur le peuple abruti la vieille puissance brisée par deux révolutions. Non, le fanatisme n'est point son fait ; car, pour être fanatique, il faut croire, et lui ne croit à rien. Si, il croit

que le trône et le clergé doivent être tout, et le peuple rien ; et il comprend que pour en arriver là, il faut, avant tout et surtout, étouffer les lumières.

Sous son immonde graisse, cet homme n'a point de cœur. Dans l'abondance où il vit, il se rit des misères du peuple ; bien plus, il avoue qu'elles sont un frein utile. Dans la rue, il prend l'air humble ou insolemment protecteur. Dans son église, en chaire, c'est un brutal despote. Le malheureux troupeau de femmes que l'ignorance ou l'habitude traîne à l'église, tremble sous lui.

D'abord, il a cherché à m'épouvanter, en me représentant le peuple ingrat et méchant.

Puis, il a ameuté sourdement le comité contre moi.

Enfin, il a montré envers l'école des exigences que le conseil a repoussées.

Battu partout, il s'est fait humble, et a cherché à me gagner par une hypocrite douceur ; et, quand il a cru me tenir, il a levé un coin du voile.

« Rien ne nuit au peuple, m'a-t-il dit un jour, « comme le *trop* d'instruction.

« Qu'on donne à ces enfants celle qu'il leur faut « pour les maintenir dans l'*état où ils sont nés*, rien « de mieux ; mais qu'on veuille les sortir de *cet état*, « c'est vouloir créer des fainéants, des brouillons, « des ambitieux.

« La lecture, l'écriture, un peu de calcul et le « catéchisme : voilà tout ce qu'il leur faut ; surtout « le catéchisme, Monsieur, le catéchisme, c'est la « philosophie du peuple ; et j'estime mieux un homme

« qui ne connaît que son catéchisme et *rien autre* « *chose*, qu'un homme instruit qui ne sait pas le « catéchisme. »

Et une autre fois, à propos de l'instruction des filles :

« Vous vous plaignez, Monsieur, de ce que l'in- « struction des femmes est bien arriérée. Erreur !

« Une femme instruite, sachez-le, c'est la peste « du ménage. Qu'une femme sache coudre, faire la « cuisine et lire la messe, *c'est tout ce qu'il lui faut.* »

Ce qui le tourmente le plus, c'est de me trouver si intraitable à l'égard des pratiques du culte ; et quand je lui oppose que je n'y crois point, il me répond à demi-voix et en clignant les yeux : « Et qu'importe, « mon cher Monsieur ; il s'agit, avant tout, *de sauver* « *les apparences*, et *de donner au peuple l'exemple* « *de la soumission à l'Eglise.* » A propos des règlements qui interdisent, dans l'école, l'emploi de toute punition corporelle, il me disait l'autre jour :

Sottise que ces règlements ; il ne faut pas martyriser les enfants, j'en conviens, mais il n'y a pas d'éducation possible sans le martinet ; et, croyez-moi, quelques coups de temps en temps sur le c.., ça ne leur fait pas de mal.

Si on lui parle de liberté de conscience, il vous répond :

La liberté de conscience, c'est de l'anarchie ; un chrétien, un catholique DOIT CROIRE, *et l'inquisition était une chose bonne en soi !*

Et, en effet, il pratique cette horrible maxime, au-

tant qu'il le peut. Du fond de son confessionnal, il violente les âmes, surprend les secrets, trouble les familles, fait naître les désirs, et plonge un regard lubrique jusqu'au fond de l'alcôve conjugale.

C'est Marie, rouge de honte, qui m'a révélé tout cela, en jurant qu'elle n'irait plus à confesse.

Tel est l'adversaire méchant et immoral que j'ai en face. Son but m'est connu, et, pour le combattre, je n'aurai pas trop, je le sens, et de mes inébranlables principes, et de la force que me prêtent les sympathies populaires.

L'école est encombrée le jour et le soir ; il me vient des fabriques plus de soixante élèves. Pauvres enfants qui, après toute une journée de pénible travail, viennent courageusement prendre leur petite part de ces fruits de science qu'une société partiale prodigue aux uns, tandis qu'elle les refuse aux autres.

Un examen a eu lieu, et j'ai été proposé pour la médaille. Si je n'envisageais que ce qui se passe ici, je pourrais croire que nous avons gagné beaucoup à la révolution ; mais, il ne faut point oublier que je suis au milieu d'une population-modèle qu'on ménage, et qu'ailleurs les choses sont tout autres.

A mesure que le pouvoir se consolide, il retourne davantage vers le passé.

Toutes les nouvelles lois se ressentent de leur origine bâtarde. Faites sans la participation du peuple, elles tendent toutes à établir la plus ignoble et la plus implacable des aristocraties, celle de l'*argent*.

Pour être électeur, il faut payer 200 fr. d'impôts.

Pour être éligible, il en faut payer 500.

Les plus imposés de la commune ont seuls le droit d'élire le conseil municipal. Et il n'y a que certains cens et certaines professions qui permettent d'être juré.

Les écus, voilà l'étalon de tout droit, la mesure de tout mérite, la divinité nouvelle; en dehors de là, il n'y a plus que des ilotes.

Il était impossible que la nation, ainsi trompée, ne cherchât pas en elle-même un remède à ses maux.

De là :

Les progrès immenses du parti républicain, si infime au moment de la révolution;

Le soulèvement de la Vendée en faveur de la légitimité;

La formidable insurrection lyonnaise de 1831, qui a livré, pendant plusieurs jours, la seconde ville de France au pouvoir des ouvriers;

La conspiration des tours de Notre-Dame et celle de la rue des Prouvaires;

Les troubles qui ensanglantèrent la patriotique ville de Grenoble;

La terrible insurrection parisienne du 5 et du 6 juin 1832, où une poignée de républicains, retranchés au cloître Saint-Méry, ont tenu en échec toutes les forces de la capitale;

Enfin, les mille agitations qui, depuis 1831, dénotaient le mal profond qui travaille la société.

Hélas! ce n'était-là qu'un prélude à des malheurs plus grands encore!

Nous voici au lendemain d'une épouvantable crise, dont l'explosion a coûté des flots de sang généreux.

L'idée républicaine grandissait en raison des obstacles. La *Société des droits de l'homme,* dont nous avions ici plusieurs sections, étendait son vaste réseau sur toute la France, et comptait dans son sein tout ce que le pays renferme de cœurs braves et dévoués. Les misères du peuple allaient empirant; un conflit devenait inévitable; il a eu lieu.

La loi contre les crieurs avait préparé l'attaque; celle contre les associations devait être pour les républicains, le signal du combat. De toute part, les sections se fussent ébranlées, et s'en était fait du trône de juillet. La victoire était certaine; nous avions la république!

Malheureusement, pressés par les provocations perfides du pouvoir, les braves Lyonnais ont devancé l'heure, et les républicains, donnant partiellement, ont été partout écrasés.

A Lyon, le combat a duré plusieurs jours; il a fallu une armée entière pour vaincre les chefs insurgés. Le pouvoir n'a reculé devant aucune atrocité; on a fusillé des prisonniers, on a tiré aux fenêtres, on a fait sauter des maisons, on a incendié des quartiers; et, quand l'insurrection a été étouffée dans le feu et le sang, les vaincus, que la mort a épargnés, plongés dans d'affreux cachots, ont été réservés aux vengeances judiciaires.

Quand, en 1831, le peuple tint la ville dans sa

main, il pardonna à ses tyrans, et nu-pieds, en haillons, il fit la garde devant leurs propriétés.

Les scènes sanglantes de Lyon ont eu leur pendant à Paris. L'émeute a été aussitôt refoulée, écrasée par le 35e de ligne, qui, déjà odieux par son expédition de Grenoble, s'est rendu tristement célèbre par l'horrible massacre de la rue Transnonain. Et, au lieu de détourner les regards de cet affreux tableau, de se voiler de deuil et de chercher à guérir tant de plaies, un gouvernement sans pudeur chante victoire et célèbre ses exploits.

Et tous les despotes de l'Europe, mêlant leur voix au concert, daignent laver Louis-Philippe de sa tache révolutionnaire, en considération de l'immense service qu'il vient de rendre à la royauté.

Le parti républicain, privé de tout moyen d'action, semble anéanti; mais, ce n'est là qu'une défaite matérielle, car l'idée est invincible.

Notre cause est celle du peuple; elle a pour elle la justice et la vérité; aussi, doit-elle triompher par l'effet même des persécutions dont on l'accable. Oh! je le sens, à mon cœur qui bouillonne, à ma tête qui s'allume, chaque soldat de la démocratie va se préparer à combattre avec plus d'ardeur pour notre sainte cause.

A chacun sa tâche. La mienne est de propager ici la lumière; je n'y manquerai pas.

1836. Deux ans d'efforts, toujours suivis de succès; la réussite complète de l'école primaire a amené la fondation d'une école d'un degré supérieur.

Les deux établissements sont contigus, et j'en ai la direction. Marie m'a donné un second petit ange; c'est une fille qui sera jolie comme sa mère.

Toute la population est pour nous comme une grande famille. Oh! c'est trop de bonheur; j'y suis si peu habitué, qu'il me semble que c'est un rêve, et que je crains toujours quelque affreux réveil. Il n'est point de félicité sans mélange.

Ce curé est mon cauchemar; le misérable ne se rebute point, et il n'y a pas d'armes perfides qu'il n'emploie pour arriver à ses fins. Sans cesse battu, il se représente toujours sur la brèche, sûr qu'il est, en définitive, de l'appui du pouvoir. Cet homme me hait de toute sa haine de prêtre, et plus il dissimule, plus je dois me défier de lui.

A tout moment, je découvre quelques bouts de ses odieuses trames, dont la calomnie forme la base et la confession le moyen. Ferme de l'appui du peuple, je réponds à ces attaques par de nouveaux efforts en faveur du peuple.

L'instruction de l'école satisfaisait aux besoins de la jeune génération; il fallait songer aux adultes, aux pères et aux mères; à cet effet, j'ai ouvert des cours du soir, où les hommes viennent s'instruire; et j'ai, à l'aide de souscriptions, fondé une bibliothèque, où, tous les dimanches, chacun, à l'envi, vient prendre des livres.

Sous peu, nous tâcherons d'établir une bonne école de filles, car la loi n'a rien fait pour elles.

L'école supérieure, comportant les études physi-

ques, nous avons, mes élèves et moi, créé, à force de recherches et de dons, un charmant petit cabinet d'histoire naturelle, qui est ouvert au public une fois par semaine. Je ne doute pas qu'avec de la persévérance, nous ne parvenions à donner à nos collections une valeur réelle.

Tout cela s'est fait en jouant. Le jeudi soir et le dimanche, toute la classe court joyeuse explorer sous ma conduite les environs. Les uns sont armés de petits fusils, les autres de capuchons; celui-ci porte la boîte à papillons, celui-là l'étui de fer-blanc de l'herboriseur, ou le marteau du géologue. La chasse, les recherches commencent, on s'éparpille dans les bois, sur les roches, on est plein d'ardeur, et, quand le cornet sonne l'heure de la retraite, chacun arrive tout fier de son butin.

Voici des oiseaux, des insectes, des reptiles, des plantes, des minéraux. Que d'objets d'étude et d'utiles réflexions ne trouvons-nous pas dans le classement et la préparation de ces matériaux!

L'été, nous travaillons au jardin; nous défrichons, nous taillons, nous plantons.

L'hiver, tous mes enfants se réunissent le soir chez moi; je les occupe à divers petits travaux de paille ou de cartonnage, dont le produit est destiné à une caisse de secours fraternels et à l'entretien de la bibliothèque. Je tâche pourtant qu'ils s'occupent de faire pénétrer dans leurs jeunes cœurs, par des récits ou des entretiens attrayants, les principes de la morale éternelle.

Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que cette manière d'instruire et de moraliser est la meilleure, et je crois m'apercevoir qu'elle a déjà produit de satisfaisants résultats; aussi, encouragé par les parents, je persévèrerai dans mon système. Ma méthode est simple : l'étude et la culture du cœur, c'est par là que je commence. Une fois cette base solidement assise, le reste de l'édifice s'élève, pour ainsi dire, de lui-même.

Loin de mes jeunes élèves le froid scepticisme du siècle; je veux les préserver du contact glacé de l'incrédulité; je veux qu'ils croient de toute la force de leurs cœurs innocents à l'existence d'un Dieu souverainement bon; je veux qu'ils ne puissent pas contempler une seule fois la nature sans être pénétrés de la puissance et de la sagesse du Créateur.

Je veux que cette foi ardente et pure brûle en eux comme un feu sacré, et soit le foyer permanent où se retremperont toutes leurs passions généreuses.

Je veux qu'ils aiment le travail, source de bonheur pour les individus et de prospérité pour la nation; qu'ils soient sobres, vigoureux, instruits; que la justice et la vérité soient leurs lois; qu'ils sachent bien que tous les hommes sont égaux et frères; et que nul n'apporte, en naissant, le droit d'opprimer ou d'exploiter ses semblables.

Je veux que, devenus hommes, ils sachent bien que la société repose sur des droits et des devoirs; que tout devoir comporte un droit, et que, réciproquement, nul ne peut exercer de droits, sans avoir, en même temps, des devoirs à remplir.

Je veux enfin qu'ils aiment avec ardeur la patrie, et qu'ils soient toujours prêts à donner leur sang pour elle.

Que je réussisse dans l'exécution de ce plan, qu'il y ait dans chaque canton quelque instituteur aussi favorisé que moi, et, dans dix ans, la régénération de la France sera déjà assez avancée pour que nous puissions acclamer et consolider la république.

Le Hâvre, janvier 1841.

Le ciel est noir.

La mer est furieuse, ses lames se brisent en mugissant contre la jetée. Depuis deux jours, deux navires ont fait côte, et, en ce moment, un troisième en détresse appelle du secours. Le vapeur chauffe, arrivera-t-il à temps!.... Six marins, qui voulaient piloter ce navire, se sont noyés, en sortant du port. Tristes présages pour notre voyage!

Les vieux marins disent que ce temps durera quinze jours, et que d'ici là aucun navire ne pourra tenir la mer. Mettons cette attente à profit, en retraçant l'histoire de nos cinq dernières années.

Quand je commençai ces Mémoires, c'était pour moi seul; maintenant, c'est pour mes enfants que j'écris. Puissent-ils, plus heureux que moi, n'avoir pas besoin d'y puiser des forces contre le malheur!

X

LES OUVRIERS.

Deux ans encore s'étaient écoulés sans que de grands obstacles vinssent contrarier mes vues. Seulement j'avais dû renoncer à tout encouragement de la part du pouvoir, et m'estimer heureux que son mauvais vouloir ne se manifestât envers moi que par le refus des récompenses promises. Je me consolais aisément des dédains et des oublis d'en haut par la satisfaction de moi-même, et par les témoignages d'affection populaire qui m'entouraient de toute part.

Le curé paraissait avoir renoncé à lutter encore.

Les écoles se maintenaient prospères, la lumière se faisait, et un notable changement se remarquait déjà dans l'esprit et les mœurs du peuple.

L'époque des élections municipales arriva.

Quoique la plupart des ouvriers ne fussent pas électeurs, nous n'en étions pas moins, nous républi-

cains, dix contre un, et néanmoins nous fûmes battus !

Pourquoi ?

Parce que trop confiants, nous nous étions endormis dans notre force, tandis que de longue main nos ennemis travaillaient.

La ligue impie, qui venait de triompher de toute une population, ne se composait cependant que de cinq personnes : un prêtre, un médecin, un manufacturier, un usurier et un juge.

Mais le prêtre tenait plus ou moins les âmes;

Le médecin, plus ou moins les corps;

Le manufacturier, le travail;

L'usurier, l'argent;

Et le juge, les recors.

Par la confession, plus d'une femme gagnée avait gagné le mari.

Plus d'une famille avait tremblé pour ses malades.

Le chômage avait intimidé les uns.

La faillite avait terrifié les autres.

Et l'aveugle et boiteuse Thémis avait fait le reste.

Et voilà comment, dix contre un, nous avions été battus ! Tant il est vrai qu'en l'absence des droits sociaux le droit politique est souvent illusoire ! !

Le curé, l'âme de la ligue, reparut triomphant sur la scène, et ne prit plus la peine de dissimuler. Cependant, un coup violent n'était pas possible.

Il fallait me dégoûter à force de tracas.

On se réunit donc, on visita mes écoles, on trouva

tout mal, on me censura ; je supportai tout en patience. On me surchargea de travail ; je me soumis. On appela l'inspecteur, sorte de jésuite défroqué ; il fut fait rapport par lui que je *démoralisais* le peuple. Je tins bon en en appelant aux tribunaux.

Le curé voulut m'assujettir à toutes les pratiques du culte ; je résistai. Il fulminait contre moi en chaire ; je ne remis plus les pieds à l'église. Enfin, il appela des frères ignorantins et les installa. Alors, la population indignée, donna un charivari au curé et chassa les frères.

Grand scandale, arrivée du préfet, du procureur du roi, menaces directes et indirectes, et, en définitive, maintien des droits de l'instituteur, défaite momentanée du curé et de ses acolytes, grâce à l'attitude ferme de la population ouvrière.

La guerre était engagée. L'aristocratie avait jeté le gant, le peuple le relevait. Et moi, sorti de mon élément paisible, je devais, par amour, par devoir, par honneur, répondre au vœu des travailleurs, et me tenir dorénavant à leur tête, sur le terrain brûlant où allait s'agiter la lutte.

Le peuple, enivré de son triomphe, avait la simplicité de se croire invincible.

Pauvre peuple, naïf comme un enfant, quand comprendras-tu donc qu'il faut moins abattre les hommes que réformer les choses ; que par des cris tu n'améliores rien ; et que ta toute-puissance sera stérile, tant que tu te borneras à effrayer tes en-

nemis, tout en leur laissant en main les moyens de te nuire.

Ces moyens, l'aristocratie du bourg les possédait, et elle allait se venger de sa prétendue défaite, en faisant payer cher aux pauvres la résistance à l'arbitraire.

Les allocations aux écoles furent réduites, et en même temps les salaires des fabriques diminués.

Aussitôt le nombre de mes élèves baissa de moitié, et plus de trois cents ouvriers se mirent en grève.

Ils formèrent un comité et m'appelèrent secrètement au milieu d'eux. J'y allai, bien résolu à les servir de tout mon pouvoir.

Mon contact avec la population ouvrière m'avait déjà fait entrevoir sous une autre de ses faces la vie pénible du travailleur; il me fut donné, dans cette entrevue, de sonder les profondeurs de l'abîme.

Il y avait là des fileurs, des imprimeurs et des graveurs.

Le fileur est attaché à une machine impitoyable, qu'il faut suivre dans son mouvement continuel; il respire quotidiennement, pendant quatorze heures, un air chaud, méphitique et chargé d'atomes nuisibles, et il gagne, en définitive, au plus, 2 fr. 25 c. par jour.

L'imprimeur est moins malheureux. Son atelier est mieux aéré, son travail plus attrayant, quoique plein de fatigues. Il travaille tout le jour, en hiver, et douze heures, en été, et gagne de 3 fr. à 3 fr. 75 c. par jour.

Le graveur est le plus favorisé des trois ; mais le graveur est presque un artiste ; son état demande une aptitude toute particulière et un long apprentissage. Il travaille assis, toujours à ses pièces, et peut gagner, s'il est habile, jusqu'à 4 fr. par jour.

Il suffisait d'examiner la position de cet ouvrier privilégié pour en déduire, par voie de comparaison, celle des autres. C'était d'autant plus nécessaire, qu'il y avait dans la réunion deux ou trois opposants que leurs camarades tenaient à convaincre. C'étaient des célibataires, bons ouvriers, rangés, et que de petites économies mettaient à l'abri du besoin. A leur tête, était un garçon de vingt-cinq ans, au maintien gauche, au regard timide. Comme il était toujours du parti de l'obéissance, et qu'il vivait en anachorète, ses compagnons l'avaient surnommé *Jean-Fille*.

Jean-Fille était graveur depuis l'âge de vingt ans. Sa soumission, qui touchait à la servilité, lui avait valu de la part des fabricants une préférence marquée sur les autres ouvriers, de sorte que, même au temps de crises commerciales, il avait toujours eu de l'ouvrage. Dans cette circonstance, il voyait avec grand déplaisir la grève, et paraissait résolu, pour son compte, à ne pas y adhérer.

La parole lui fut accordée tout d'abord : « parle, *Jean-Fille*, lui avait dit le vieux Michaud, un imprimeur, père de famille, chez qui avait lieu la réunion ; parle en toute liberté, et prouve-nous, toi qui es si économe, comment l'ouvrier garçon peut

se faire un sort. Si tu y parviens, nous te tenons quitte, et nous passons aux hommes mariés. Va ton train, mon ami, et, surtout, prouve-nous ça clair comme deux et deux font quatre.

— Je vas vous le prouver, avait dit résolument *Jean-Fille*.

— Bravo ! mon garçon, avait répondu Michaud. Eh bien ! attention à l'interrogatoire, et ne bronche pas, car, pour être ici tes juges, nous n'en sommes pas moins de bons enfants.

Et, au milieu d'un silence général, l'interrogatoire avait commencé :

— Que gagnes-tu, *Jean-Fille?*

— Quatre francs par jour.

— Très-bien : à 365 jours par an, ça ferait bel et bien 1,460 fr., joli revenu, ma foi, s'il ne fallait en déduire, pour 52 dimanches et 7 fêtes chômées, 236 fr. Reste, si je compte bien, 1,224 fr.

C'est encore magnifique ; mais, dis-moi, *Jean-Fille*, bien que tu sois le préféré à la fabrique, tu n'es pas sans chômer quelquefois. Dis-nous, en conscience, combien de mois de chômage à l'année, l'une dans l'autre?

— Ma foi, vous pouvez compter quatre mois.

— C'est ça, mon garçon. Je vois que tu es juste. Eh bien ! comptant le mois à vingt-six jours, ça te fait 104 jours de chômage. Déduisons donc encore 416 fr. ; voyons.... c'est ça, pas vrai? ce qui te laissera pour produit net, 808 francs. N'est-ce pas ça, dis ?

— Oh ! oui, c'est juste comme l'or.

— Ainsi, 808 francs par an, voilà ce que tu peux gagner, en supposant que tu ne sois jamais malade. Admettons. Voyons, garçon, tes dépenses. Entretien ?

— Oh ! j'ai beau porter mes vieilleries, ça va toujours au moins à..... Fr. 100

— Voyons le reste, dévide-nous ton chapelet.

— Eh bien ! pour blanchissage et raccommodage,.... dam,..... — 18

— La nourriture, vous comprenez, chez la mère Rondon, c'est 35 fr. par mois.

— Connu, et l'on n'y crève pas d'indigestion, ce qui est salutaire ; ça te fait par an, — 420

Va toujours.

— Le loyer, ah ! c'est une fière épine ! Mais, j'ai eu beau monter vers les toits, je n'ai pas pu trouver à moins de 8 fr. par mois ; c'est bien cher !

— Oui, pour être en compagnie des rats. Jolie cahutte ! on y grille l'été, on y gèle l'hiver. Enfin, c'est comme, ça et il faut bien se nicher dans quelque trou; va pour le trou, — 96

— Après, *Jean-Fille ?*

— Mais, il n'y a plus rien, que je sache.

— Comment, plus rien ! et le chauffage ? et l'éclairage ?

— Oh ! je me couche sans chandelle, et je vais me chauffer chez la mère Rondon.

A Reporter..... Fr. 634

Report.... Fr. 634

—Diable, c'est bien trouvé, et tu devrais avoir pour ça un brevet d'invention. Avis à vous autres! Et, enfin, les petits menus plaisirs : le tabac, la bouteille; car, enfin, tout *Jean-Fille* que tu es, il faut bien que tu passes ton dimanche.

— Oh! oui, mais je me réduis. Ainsi, je me suis fait une loi de ne pas dépenser plus, l'un dans l'autre, de 6 fr. par mois.

— J'accepte. Eh bien! ça te fait,.... — 72

Est-ce tout, cette fois?

— Oh! oui, tout.

— Eh bien! mon garçon, voyons le total Fr. 706

Ainsi, recettes..... Fr. 808

Dépenses..... — 706

Épargne, à la fin de l'an..... Fr. 102

N'est-ce pas ça?

— Ah! il faut vous dire cependant.... que je ne sais pas comment ça se fait, je n'ai pas pu mettre de côté plus de 100 fr. ronds par an. Ça, c'est positif; car, voilà mon livret de caisse d'épargne, depuis cinq ans, 500 francs net.

— Ça se comprend, *Jean-Fille;* vois-tu, les 2 fr. en plus, ça va, ça vient, ou ça se dépense en babioles. Tu as beau avoir de l'ordre, tu ne peux pas noter tout ça.

— Adopté les 100 fr. d'épargne. Tu es, mon ami,

un heureux ouvrier, un homme-modèle par-dessus tout, et je pense bien que tu cherches avec ça à te faire un sort. Dis-nous ton plan, voyons, pour notre instruction à tous ; car, tu m'as l'air bien avisé.

— Vous voulez vous moquer de moi ; mais, rira bien qui rira le dernier.

Oui, je veux me faire un sort.

Je n'aspire pas à devenir contre-maître ; ce serait un hasard.

Être un jour fabricant, cest impossible.

— Nous y sommes, tu veux te faire une rente pour tes vieux jours. Mais, dis donc, *Jean-Fille,* c'est bon à présent d'amasser, parce que tu es seul ; mais quand viendra la femme et les enfants !

— Ah ! oui, mais c'est que je ne me marierai pas, c'est résolu ; moi, j'aime mieux vivre seul.

— Oui, avec la femme des autres, petit jésuite ! connu ; mais, on t'en donnera, n'aie pas peur. Va ton train.... tu penses travailler ?

Combien de temps, voyons ?

— Je ne pense pas pouvoir passer la cinquantaine. A cet âge, on a besoin de repos, la main tombe, et puis on n'y voit plus.

— Tu parles comme un livre. Ça te fera trente ans de travail, et, alors, combien auras-tu de rentes, dis-moi ?

— Ah ! ma foi, je n'ai jamais pu faire ce calcul, parce que c'est à quatre et demi pour cent, et qu'il y a ce qu'on appelle les intérêts des intérêts.

— Tut ombes ici comme marée en carême, *Jean-*

Fille, car voilà l'instituteur qui va te faire ton petit compte.

— Très-volontiers, dis-je. Je remis mon calcul à Michaud, qui, s'adressant aussitôt au jeune ouvrier : Voilà ton affaire, 100 fr. par an, pendant 30 ans, intérêts composés, au quatre et demi, ça te fait un capital de 6,376 fr. 71 c. ; lequel, si tu as le bonheur de le placer sûrement au même taux, te donnera, mon bel ami, tout juste 286 fr. 95 c. par an, pour vivre en paix dans l'abondance le reste de tes jours. Prends ton paquet, mon ami, et si tu n'es pas content, je te trouve bien difficile.

Et note bien toutefois que pour jouir, sur tes vieux jours, de ce sort digne d'envie, il faut :

Que tu ne sois jamais malade ;

Que tu travailles pendant trente ans sans relâche ;

Que tu ne te maries pas ;

Que ton salaire reste toujours le même ;

Que tu continues à te coucher sans chandelle et à te chauffer chez la mère Rondon, et qu'enfin, le banquier ne lève pas un jour l'escarpin avec ton magot.

N'est-ce pas vrai, camarade, qu'en dis-tu, et es-tu toujours opposé à la grève ?

— Je suis des vôtres, dit *Jean-Fille*, en baissant la tête.

— Fort bien, dit le président, je savais que tu en viendrais là. A d'autres, approche-toi, Baptiste Courot. Toi qui es marié, sans enfants, dis-nous ton affaire.

Voyons, tu es bon imprimeur, ta femme est tisseuse en soie. Vous vivez avec économie. M'est avis que chez vous ça doit aller bien.

Baptiste Courot était un homme dans toute la force de l'âge; à son air pacifique, on voyait que c'était un garçon rangé, et, à la propreté de sa blouse et de sa chemise, ainsi qu'aux habiles *reprises* qui dissimulaient les accrocs de son pantalon, on devinait que sa ménagère était une femme d'ordre.

— Tout ce qui brille n'est pas or, dit Baptiste Courot; ça va peut-être vous surprendre, si je vous dis que nous avons encore du mal à nouer les deux bouts. C'est pourtant la vérité pure.

Ma femme gagne, en s'éreintant, au plus, un franc par jour. C'est injuste, car elle travaille autant qu'un homme (quatorze heures); mais, enfin, c'est une femme : c'est tout dire.

Bon. Elle n'a guère plus de huit mois de travail; à 26 jours par mois, ça fait, par an, 208 francs.

C'est bien; mais, on ne peut pas être à la fois au four et au moulin; et, ne pouvant pas soigner son ménage, ce que Jeannette gagne d'un côté, nous le perdons de l'autre, parce qu'il faut payer nos lessives, prendre le manger dehors; de sorte que c'est comme si elle ne travaillait pas.

D'où il s'en suit que seul, avec moins que *Jean-Fille*, je suis obligé de faire face aux dépenses de deux; aussi, à la fin de l'année, pas un petit sou d'économie.

Et encore que ma Jeannette est une luronne

qui n'est jamais malade, ni moi non plus. Avec une maladie, adieu, nous voilà sous l'eau, c'est sûr; puis, voilà un petit ventre qui se fait rond, c'est naturel. Le moutard va venir. Faudra penser aux couches, à la layette, que sais-je? puis, adieu le travail de Jeannette. Vous comprenez, amis?

— Que de reste, dit Michaud. Ce que nous en faisons là, c'est pour les trois ou quatre garçons qui s'imaginent que parce qu'un homme a son ménage, il doit vivre comme un coq-en-pâte.

Ton affaire est claire, Baptiste, et je vois que tu es pour nous, malgré ta jolie blouse, ton collet blanc et ton pantalon raccommodé.

A moi, à présent, à dire deux mots pour achever la chose. C'est à mon tour, car j'ai femme et quatre enfants; rien que ça!

La femme nourrit son dernier et fait le ménage, et je vous réponds qu'elle a son lot.

Ah! ça, dites-moi, si Baptiste noue à peine les deux bouts, comment je dois faire, moi?

On me dira: Tu as une fille et deux garçons qui travaillent. Ah! c'est vrai; mais, nous allons voir s'ils gagnent seulement le quart de ce qu'ils me dépensent.

Ma Fifine, qui a quatorze ans, est encadreuse. Une encadreuse, ça gagne gros. De douze ans à soixante, vous le savez, leur salaire, pour douze heures par jour, ne va jamais plus haut que douze sous. Fifine, qui est délurée, en gagne huit; joli revenu pour se nourrir, s'entretenir et s'attifer un peu, pas vrai?

Mon Jacquot, qui n'a que sept ans, est *tireur*. Etre debout douze heures durant devant un baquet, remuer de la couleur qui pue, laver brosses et planches, voilà son office ; moyennant quoi, cinq sous par jour, mange des grives ;... va au collége et roule carrosse, mon ami !

L'autre que voilà a douze ans. Vous lui en donneriez huit, tant il est gringalet. Est-ce étonnant ? depuis deux ans, il est *rattacheur*, c'est-à-dire que chaque jour que Dieu fait, il suit, en avant en arrière, une infernale mécanique, respire une odeur d'huile et avale du coton ; et, pour se tuer ainsi le tempérament, on lui donne six sous par jour !

Pauvre Auguste, il n'a que la peau et les os ! et il ne sait pas même lire !

Voilà mon bilan, amis. Vous devez bien penser qu'avec ça il n'y a pas moyen de vivre ; aussi, ce n'est pas vivre ce que nous faisons. Voyez cette chambre, c'est l'unique, et nous y sommes entassés tous six. Voyez nos habits, notre linge, ce n'est plus que pièces et morceaux. Nous allons sans bas dans nos sabots. La viande, le vin, c'est inconnu ici. Des pommes de terre, des fèves et du pain noir tous les jours de l'année, voilà ce que nous mangeons. Ça doit se connaître à nos figures.

Après ça, ai-je bien tort de m'opposer à la réduction des salaires ? J'ai dit. Quelqu'un demande-t-il la parole ?

— Moi, dit en entrant inopinément un homme aux cheveux en désordre, à la figure avinée, aux vêtements sales et déchirés.

— A bas! à bas, Gondrand! crièrent aussitôt plusieurs ouvriers. A bas le soulard! le riboteur! — Ne lui accordez pas la parole. — Que vient faire ici cette brute? — A la porte l'ivrogne!

Gondrand, appuyé contre la cloison, attendit que l'orage se calmât. — Je suis une brute, c'est vrai; je suis un ivrogne, c'est vrai encore, dit-il, d'un ton où perçait le repentir; enfin, ajouta-t-il, d'une voix tremblante, je suis un mauvais époux, un mauvais père, car je bats ma femme, et je bois le pain de mes enfants.

— Et c'est plus coupable chez toi, dit un ouvrier, car tu as été mieux *éduqué* que nous tous.

— C'est encore vrai, dit Gondrand, j'ai un peu étudié dans le temps; mais, comme c'était au séminaire, où j'avais sous les yeux de mauvais exemples et des principes détestables, ma demi-instruction n'avait fait que m'énerver au physique et au moral, tout en égarant ma raison.

— Oui, c'est pour ça, dit Michaud, qu'on t'appelle encore, parfois, le jésuite défroqué.

Et que le curé, ajouta un autre, te garde toujours certaine tendresse.

— Je ne suis point jésuite, dit Gondrand, avec force, et je déteste les prêtres, car ils font mon malheur.

— Allons, allons, dit Courot, ne va pas nous chanter lanlaire et accuser les autres. Tu n'as point d'excuse pour ta mauvaise conduite. Il y a beaucoup d'ouvriers aussi malheureux que toi qui restent dans le bon chemin. Que viens-tu faire ici?

— Laissez-le parler, dis-je. Cet homme paraît se repentir ; ne le rebutez pas.

— Non, ne me rebutez pas, ajoute Gondrand, car je suis dans un moment lucide : je n'ai pas bu aujourd'hui. Laissez-moi vous dire, en deux mots, pourquoi, moi et bien d'autres, nous n'avons pas eu assez de vertu pour résister à la peine. Eh bien ! ne vous pressez pas de condamner, et comprenez bien ceci :

Ne vous est-il jamais arrivé, dans votre tour de France, de vous trouver sur une de ces routes longues et droites, à l'extrémité desquelles on aperçoit un but qui semble s'éloigner toujours ? Harassés de fatigue, dévorés par la soif, trompés dans votre espoir, qu'avez-vous fait alors que vos forces et votre moral étaient abattus? Vous vous êtes dit, en jetant à terre votre sac de voyage : Eh bien ! tant pis, je n'en puis plus, je me repose un peu, quitte à arriver plus tard. Puis, ce repos vous a semblé si bon, et le but si lointain, que vous n'avez plus eu jusqu'au lendemain le courage de vous lever.

C'est l'histoire des flâneurs et des imprévoyants; le travail excessif leur fait trouver le dimanche si agréable, qu'ils y ajoutent le lundi, le mardi et quelquefois plus, et ils voient tellement l'impossibilité de se faire un avenir, qu'ils tâchent de jouir un peu dans le présent.

— Assez ! assez ! crièrent presque tous les ouvriers. Il ne s'agit pas de ces histoires-là aujourd'hui, dit *Jean-Fille*.

— Autre point, poursuivit Gondrand, sans faire cas des interrupteurs.

Si vous donnez des vivres à des affamés, qu'arrive-t-il, c'est qu'ils se tuent par leur gloutonnerie. C'est l'histoire des ouvriers buveurs. Privés de vin pendant toute une semaine, s'ils mettent par hasard le nez dans le verre, adieu la raison. Puis, on trouve tant de bonheur à oublier ses chagrins dans l'ivresse, qu'on voudrait n'en plus sortir ; de là, l'ivrognerie. C'est mon histoire à moi, et c'est celle de bien d'autres. L'ivrognerie, ça mène à tout. La femme gronde ; on ne se connaît plus, on la bat. Puis, on a des remords, et pour faire taire le cri de la conscience, on retourne au cabaret.

Eh bien ! tout ça, croyez-le, n'arriverait pas, si le travail était modéré, et s'il rapportait davantage. On aurait ses heures de loisir qui satisferaient au repos du corps et aux besoins de l'âme, et le lundi on reprendrait gaiement son ouvrage.

Gagnant plus, on aurait l'espoir de se reposer un jour, en économisant, et, on mettrait, de grand cœur chaque semaine quelques sous de côté.

Enfin, ayant à la maison son petit coup du milieu, on ne serait pas enragé pour aller s'adonner, nuit et jour, à cette infâme bouteille.

Oh ! c'est que tout ça, c'est la vérité, continua Gondrand avec animation, et personne de vous ne saurait dire le contraire ; et je tenais à la proclamer, non pas pour moi, qui ne veux pas me défendre, non pas tant pour vous autres, qui savez plus ou

moins la chose, que pour notre instituteur, qui est ici présent, et qui a pu, parfois, penser des mauvais sujets plus mal qu'ils ne le méritent, et pour qu'il le dise à tant de gens qui nous jettent la pierre, parce qu'ils ne connaissent pas la galère où nous vivons.

— Assez cette fois, dit le vieux Michaud. Il s'agit de décider sur la grève. Tu as dit des vérités, sans doute. Le grand mal, nous le savons, c'est que les uns ont trop, et les autres trop peu; qu'on crève ici de faim ou de fatigue, et là, d'ennui et d'indigestion. Tâche donc de mettre tes vérités à profit pour ton compte; car, ce n'est pas en jetant le manche après la cognée, que nous remédierons à quelque chose, mais bien en résistant au mal et à la tentation. Amende-toi donc d'abord, et tu auras le droit de pérorer au milieu de nous. Nous serions bien logés, si nous n'avions pour nous tirer du bourbier que des hommes de ta trempe! Allons, file ton nœud et plus vite que ça!

— C'est juste, dit Gondrand d'un air soumis, je mérite cet accueil... je mérite que vous me chassiez; mais, croyez bien que cette fois ça me va au cœur, surtout parce que notre brave instituteur est là... et je prends, dès aujourd'hui, le parti de me bien conduire. Vous verrez si j'y manque.

— Serment d'ivrogne, cria Courot.

— Attendons ce miracle, ajouta Michaud, en riant.

— Courage! Gondrand, lui dis-je, en lui pressant la main, courage!

Il sortit au milieu des rires et des sarcasmes de l'assemblée.

La question capitale fut posée de nouveau. On voulait savoir mon avis; mais, il me restait, pour me prononcer, quelque chose à apprendre.

— Je vous demanderai, dis-je aux ouvriers, puisque l'imprimeur père de famille, ne peut pas vivre avec ses 3 francs par jour, comment fera donc le fileur qui n'en gagne que deux? Et le nombre en est grand, surtout dans les villes manufacturières, telles que Lyon, Rouen, etc.

Par quels expédients, ou par quel miracle, cette multitude peut-elle vivre, privée des choses les plus nécessaires?

— Les expédients, dit Michaud, sont les privations continuelles qui nous tuent le corps; un satané travail assommant qui nous rend bêtes. Le miracle? il n'y en a point. A quarante-cinq ou cinquante ans, l'ouvrier n'a plus de force; il tombe sur le chemin comme un cheval poussif, en laissant pour héritage à ses garçons le même boulet, et une misère pire. Quant aux filles.... Ah! elles ont une triste ressource, c'est vrai... Dieu préserve ma Fifine!... car elle sera, comme tant d'autres, au milieu de l'atelier, au milieu de la rue, laissée à elle-même, et, plus tard, tenaillé par la faim, assiégée par des mirliflores, entourée de tentations, poussée par l'exemple et tombant peut-être aussi là où vous savez bien!

— Assez! criai-je à Michaud, vous m'avez fait

voir toute la gravité du mal. Je comprends maintenant pourquoi et comment dans les départements manufacturiers, la race dégénère et s'abâtardit. Ainsi, se justifie, à mes yeux, ces effrayants calculs statistiques auxquels je ne voulais pas croire[1].

Tout, dans votre position, malheureux frères, me révolte et m'attendrit.

Et comme s'il n'était pas assez de tant de misère, la loi, une loi faite par nos exploiteurs, vous prive encore de la liberté. Le livret, cette invention impériale, est une chaîne sans cesse rivée à vos pieds, et, tandis que les maîtres ont le droit de se liguer par leurs intérêts, vous n'avez

[1] Dans les contrées manufacturières, dit le statisticien Schnitger, pour mille jeunes gens propres au service, il y en a, en moyenne, 927 d'exemptés par défaut de taille, infirmités, scrofules, difformités, teignes ou toutes autres causes physiques.

On trouve encore dans la statistique du même auteur le tableau suivant, dont la terrible éloquence n'a pas besoin de commentaire.

Sur 1,000 individus, il reste :

	Riches.	Pauvres.
Après la 5me année	943	655
» la 10me »	938	598
» la 20me »	886	566
» la 30me »	796	486
» la 40me »	965	396
» la 50me »	557	283
» la 60me »	398	172
» la 70me »	235	65
» la 80me »	57	9

Et, en outre, que la vie moyenne pour les riches est représentée par le chiffre 50, et, pour les seconds, par le chiffre 32 (vol. 1, page 299).

pas même celui de vous mettre en grève, de dire : « Pour tel prix nous ne travaillons pas ! »

Ainsi, labeur excessif et abrutissant, faim, esclavage, voilà notre lot.

Hélas ! oui.

— Ni plus, ni moins, dit le vieux Michaud.

— Cependant, continuai-je, voyons quel est celui de vos maîtres. En me rendant à votre réunion, j'ai cherché à vous être utile, et, pour cela, j'ai réuni mes documents.

Les deux directeurs des fabriques, associés entre eux, sont depuis trois ans au bourg.

Leur travail n'a consisté qu'à spéculer et surveiller. Leur vie a été des plus confortables. Aucun plaisir, aucune jouissance ne leur a fait défaut. Leurs femmes, vous le savez, sont très-élégantes ; leurs salons, magnifiques ; leurs enfants, délicatement nourris, bien vêtus et soigneusement éduqués ; et, cependant, voyez le bénéfice net de ces Messieurs en un an, en un an, entendez-vous ! et la chose est certaine, devinez !..... non, vous ne devineriez jamais..... 256,000 francs !

— Est-ce bien possible ! s'écrièrent les ouvriers tous ensemble, 256,000 francs !

— Vous pouvez m'en croire, leur dis-je, et les fabricants n'oseraient démentir ce chiffre, car je l'ai puisé dans leurs livres mêmes. Oui, 256,000 francs à eux deux, en un an ; c'est-à-dire, que cette somme, partagée entre tous les travailleurs, leur eût donné à chacun plus de 800 francs d'épargne, plus que les

plus favorisés d'entre vous n'en amasseront peut-être d'ici à dix ans, avec force peines et travail.

Ce chiffre dit mieux que toute autre chose l'énormité de l'exploitation dont vous êtes l'objet. Je me borne à le mettre sous vos yeux.

A vous maintenant de décider si vous devez subir un nouvel abaissement des salaires.

La raison froide et calme est souvent plus puissante que les élans de la passion.

L'évidence qui résultait de mes chiffres ébranla la majeure partie des ouvriers.

En grève! en grève! s'écrièrent-ils aussitôt, avec force, et faisons caler les fabricants!

—Examinons encore, hasardaient quelques timides.

On examina encore le pour et le contre.

Fallait-il céder aux fabricants, et encourager ainsi leurs exigences, ou bien prolonger la grève, au risque de tout ce qui pourrait arriver?

Prendre le premier parti, disaient quelques-uns, c'était retomber sous un joug plus pesant que jamais.

Adopter le second, disaient d'autres, c'était s'exposer à toutes les rigueurs des lois.

Mais, il se pourrait, reprenaient les plus fermes, que le pouvoir intimidé par l'attitude de la population et par sa récente défaite, n'intervînt pas. De bonne foi, j'étais aussi de cet avis.

Cette considération l'emporta dans des esprits naturellement disposés à la résistance, et il fut décidé que la grève serait maintenue jusqu'à ce que les fabricants eussent rétabli les prix.

Les ouvriers timides, qui avaient continué à travailler, entraînés par l'exemple, suivirent leurs frères, et tout travail cessa le même jour.

A l'activité succéda l'inaction la plus absolue ; au bruit des ateliers, le silence; à l'animation du bourg, l'attente et la stupeur.

Au troisième jour, comme le pouvoir ne sévissait pas, les ouvriers chantèrent victoire. Les fabricants allaient céder, disaient-ils. Erreur ! Les fabricants se riaient en eux-mêmes de cette résistance, ils avaient de quoi attendre ; ils attendaient !

Cependant, au bout de huit jours, la nécessité frappait à bien des portes; les ouvriers se cotisèrent pour soutenir les plus malheureux d'entre eux, et la grève continua ; mais, huit autres jours ne s'étaient pas écoulés, que la détresse était générale, et que, pressés par la faim, les ouvriers, le désespoir dans l'âme, en étaient réduits à capituler.

La grève avait causé un préjudice aux fabricants, ils s'en dédommagèrent en baissant encore les salaires. Ainsi, notre résistance, quelque légitime qu'elle fût, n'avait abouti qu'à rendre la position des travailleurs encore plus mauvaise.

Ce ne fut pas tout.

Le curé, qui était aux aguets pour me perdre, apprit, nous ne sûmes comment, ma présence au sein du comité, et il me dénonça aussitôt comme étant le principal moteur de la grève.

La ligue entière se réunit à lui ; on entraîna une partie du conseil ; et, comme loin de nier, j'avouai

hautement ce que j'avais fait, comité local, comité supérieur et tribunal me condamnaient tour à tour, et le ministre validait l'arrêt par lequel mes ennemis m'enlevaient aux écoles communales. — Ils croyaient avoir atteint leur but, mais leur triomphe fut de courte durée. Restez avec nous, m'avait dit le peuple, nous ne voulons point de nouvelle école. — A vous toujours, avais-je répondu, en ouvrant aussitôt une école privée et des cours du soir. — Je resterai jusqu'au bout. Et petits et grands d'affluer chez moi, et tous, plus ou moins, de m'apporter leur obole [1]. — Cependant, ce n'était plus là mon bel et grand enseignement communal, et, quelque effort que fissent les pauvres, ils ne pouvaient nous rendre la position que nous avions perdue. A peine si je gagnais de quoi vivre.

Tandis que ces choses se passaient chez nous, la question du travail et des salaires, cette question brûlante, s'agitait aussi ailleurs dans des proportions formidables, et se terminait d'une manière bien autrement grave.

Poussés à bout par les exigences de leurs patrons, quatre mille ouvriers charpentiers de Paris s'étaient mis en grève.

Hélas ! mon pauvre Jules était du nombre ; ardent, généreux, imbu des principes de notre père, il était destiné à jouer dans cette malheureuse affaire un des premiers rôles.

[1] Nos Montalemberts, plus avisés que ceux de 1833, ont prévu ce cas; on sait que maintenant l'instituteur révoqué ne peut plus ouvrir une école dans aucune commune du canton.

Quand tout fini, quand la rage des exploiteurs se fut appesantie sur la tête de ceux qui avaient eu le dangereux honneur de guider et de défendre leurs compagnons, mon digne frère m'écrivit la lettre suivante :

Mon bien cher frère,

Quelque retiré que tu vives, quelque occupé que tu sois, tu n'es pas sans avoir entendu parler de la pièce à grand spectacle, représentée par quatre mille compagnons charpentiers et quelques centaines de maîtres sur la grande scène de Paris (jeu de mots à part); mais, il se peut, il est même probable qu'à travers toutes les coupures, les bêtises et l'esprit de parti des journaux, tu n'aies qu'une connaissance imparfaite du drame; car, voici ce qui arrive en pareil cas, la presse amie du peuple dit *blanc*, l'autre dit *noir*; d'où il résulte qu'à moins d'avoir pu suivre mot à mot les débats, il arrive qu'au bout du compte, on ne sait rien du tout. Et que dis-je encore? Les débats? Ce n'est pas là qu'on trouve la vérité. Ce qu'on appelle la justice, n'a-t-elle pas mille moyens pour transformer et défigurer les faits? Sans compter les hâbleries des avocats.

Je crois donc te faire plaisir et rendre en même temps service à la cause, en te racontant, de fil en aiguille, comment la chose s'est passée.

Tu sauras d'abord, ami, que de jour en jour la

vie se faisait diablement chère à Paris. Loyer, nourriture, etc., tout allait augmentant, petit à petit, depuis une dizaine d'années, si bien que le salaire restant le même, il arriva qu'un jour il n'y avait plus moyen d'y tenir.

Tu vas en juger toi-même, par un petit aperçu tiré de mon carnet de comptes; car, tu sais que tout étourdi et luron que je suis, j'ai cependant de l'ordre et de l'économie, ayant gardé en tout temps la bonne habitude d'écrire, jusqu'au plus menu liard, mes recettes et mes dépenses.

Voilà donc l'affaire, tu peux faire voir ça à ceux qui disent tous les jours que l'ouvrier est un paresseux, un riboteur, et que s'il tombe un jour dans la misère, c'est parce qu'il flâne et se soûle, au lieu de mettre à la caisse d'épargne.

DÉPENSES ET RECETTES D'UN COMPAGNON CHARPENTIER, A PARIS.

Dépenses de l'année.

Logement, à 6 francs par mois.....	Fr.	72
3 paires de souliers, à 8 francs.....	—	24
3 pantalons, à 10 francs.....	—	30
6 chemises, à 5 francs.....	—	30
1 veste en velours et gilet.....	—	40
2 bourgerons, à 4 francs.....	—	8
4 cravates, à 2 francs.....	—	8
A reporter.....	Fr.	212

Report.....	Fr.	212
12 paires de chaussettes, à 1 franc.....	—	12
Casquette ou chapeau.....	—	12
4 mouchoirs, à 1 franc.....	—	4
Blanchissage et éclairage.....	—	36
4 mois d'école du *trait* avec frais généraux, pourboires, éclairage, etc., à 12 fr.	—	48
Total....	Fr.	324

Dépenses journalières.

NOURRITURE.

Le matin, avant le travail, pain 5 cent., vin ou goutte, 10 c. ensemble.....	Fr.	0.	15
A déjeûner, soupe, morceau de viande	—	0.	35
— pain.....	—	0.	15
— vin.....	—	0.	20
A 2 heures, pain.....	—	0.	10
— fromage ou fruits.....	—	0.	20
— vin.....	—	0.	10
Le soir, potage.....	—	0.	20
— ordinaire.....	—	0.	30
— pain.....	—	0.	10
— vin.....	—	0.	10
Total.....	Fr.	1.	95
Pour l'année..	Fr.	701.	75

Récapitulation :

Dépenses pour vêtements, etc....	Fr.	324.	»
Dépenses pour nourriture.....	—	701.	75
Total général...	Fr.	1,025.	75

Recettes.

Un bon compagnon charpentier peut être employé neuf mois durant, l'un dans l'autre, chaque année, soit 270 jours, à 4 fr. par jour, 1,080 francs.

Desquels il faut déduire les jours de chômage, mauvais temps et maladie.

Observons que sur neuf mois, sept seulement produisent un salaire de 4 fr., et les deux autres, de 3 fr. 20 c.

Ainsi, sept mois, ou 210 jours, à 4 fr.	Fr.	840
Plus deux mois, ou 60 jours, à 3 fr. 20.	—	192
Total de la recette....	Fr.	1,032
De laquelle, déduisant pour chômage, maladie, etc., au moins.....	—	40
Resterait.....	Fr.	990
Et comme il y a rigoureusement.....	Fr.	1,025. 75 de dépenses,
Dont il faut déduire..	—	90. »
Il en résulte, au bout de l'année	Fr.	35. 75 de déficit net.

NB. C'est peu de dire trois mois de morte-saison; il y en a souvent jusqu'à cinq. Il faut considérer encore que l'état de charpentier demande l'étude *du trait* ce qui est long à apprendre, et des forces passablement vigoureuses, ce qui fait qu'à cinquante-cinq ans, si l'on ne s'est pas cassé le cou,

Mais, le gouvernement n'est pas escamoteur pour rien, et il n'a pas qu'une ruse dans son sac à malice. En avant les ouvriers militaires qu'il se dit, ceux-là m'obéiront ; et voilà qu'aussitôt charrons, charpentiers, menuisiers, quittent par ordre la caserne, laissent-là la flûte de cinq pieds et empoignent, bon gré mal gré, la hache et le cordeau.

Travaille que travaille ! on n'avance guère. Ils ne sont que deux cents, les pauvres diables. Ça ne sait plus le métier, ça n'a pas de cœur à l'ouvrage. Le bourgeois voit qu'il y perd. Il dit au pouvoir : Ce n'est pas de compte, reprends tes *pious-pious*, va-t'en au diable. Je retire mon épingle du jeu.

Fin du second acte, tirez le rideau !

Ah ! que nous disons, ça va venir, patience ! L'argent baisse, les femmes pleurent, les moutards crient, les vieux chancellent ; mais, la jeunesse tient bon, puis des compagnons de la province nous envoient quelques sous. Nous faisons des bons sur le boucher, sur le boulanger ; le moral se relève. Tenons ferme, et patience, enfants, ça va venir ! Et, en effet voilà que ça vient !

Soixante-deux maîtres ont mis les pouces, et cinq cents compagnons reprennent les travaux. Vive la joie ! nous aurons la victoire ! Ceux qui travaillent laissent quarante sous par jour pour les autres. Nous sommes sûrs de notre affaire, et tellement sûrs, qu'au quatrième jour, voilà cent vingt maîtres qui adhèrent par nécessité ou par raison, n'importe ! Nous publions leurs noms, nous convoquons les autres

chez la *mère,* tu sais Joseph, la mère des compagnons, c'est comme qui dirait l'âme, le cœur, le lien, le symbole du compagnonnage. C'est chez la mère que le *rouleur* (le caissier) a sa caisse. La maison de la mère, c'est la maison commune, c'est le refuge, l'hôtel, l'hospice, l'étoile, le navire, tout ce que tu voudras. Qui touche à la mère, nous touche tous.

Ce scélérat de pouvoir savait tout ça et là-dessus, furieux d'avoir fouiné deux fois, il avait tiré son plan.

Nous étions donc les quinze chez la mère, plus le *rouleur,* attendant les susdits maîtres qui avaient promis de venir pour finir de traiter la chose. Il était impossible, tu avoueras, d'être plus sage que nous.

Ah! oui, en voilà des maîtres, mais c'est d'autres espèces. Des commissaires, des grippe-jésus, des mouchards, et des *pious-pious* par derrière.—Qu'est-ce que c'est que ça que nous disons? — Coalition, société secrète, reprend un ostrogot à écharpe. Empoignez-moi tous ces gens-là et cette grosse femme, qu'ils appellent *la mère.* — Enlevez-moi cette caisse et ces livres, comme pièces de conviction, et en avant, marche!

— Nous allons bien voir, que nous disons, tas de gredins! si vous toucherez à *la mère,* si vous volerez notre caisse, si vous nous traquerez comme des renards; en avant, fanfan la tulipe! et v'là les tabourets qui dansent, et l'ostrogot qui dégringole et une demi-douzaine qui le suivent. Mais bah! ils

étaient cent contre un, ami! contre la force il n'y a pas de résistance. Au bout de cinq minutes, nous sommes bousculés, et une heure après solidement coffrés, y compris notre bonne femme de *mère!*

C'était le troisième acte. Pas gai pour nous comme tu vois. Patience, voilà le dénoûment qui approche.

Dans les drames des Boulevards, on pleure bien; mais, en définitive, on sort content, parce que c'est toujours le tyran qui succombe. Ici c'est le contraire. Mais, comme disent les auteurs, n'anticipons pas. Oh! c'est court.

Un cachot noir, du pain noir, de l'eau sale, le secret, voilà pour l'échantillon; quinze jours, un mois, deux mois pour l'*instruction*. Rien que ça pour croquer le marmot. Mais, bah! pourquoi les juges se presseraient-ils? Puis, la cour, un hâbleur de procureur qui entortille les choses de manière à prouver qu'en plein jour il fait noir, des avocats, qui ne savent que brouiller les cartes, des juges vendus, qui ronflent comme des marmottes, et, en définitive, les battus qui paient les violons: voilà toute l'histoire en quatre mots.

La pauvre *mère* en a pour un an; chère femme, que ça nous brise le cœur! Quant à nous, plus ou moins notre lot. — Un tel, dix ans! excusez du peu! tel autre six, celui-ci quatre, celui-là trois; moi, pour la première fois de ma vie, je me trouve dans le juste milieu; me voilà logé et nourri, pour cinq ans, aux frais de l'Etat.

Les uns sont malades, les autres abattus. Les familles pleurent ! moi, qui suis garçon et gai de mon naturel, je prends le mal comme il vient ; ce qui n'empêche pas qu'en moi-même je ne rage parfois, comme un lion en cage, espérant bien travailler des dents, des griffes et de la queue un beau jour. Aie pas peur, mon Joseph ; à ce moment-là, tu me trouveras fort et ferme pour marcher avec toi. Mais, se venger, abattre, ce n'est pas tout. Ecoute, puisque je suis sérieux un moment, mes petites réflexions sur l'état des travailleurs.

Je me dis à part moi, qu'il ne s'agit pas tant de raccommoder la boutique que de la refaire de fond en comble.

Augmentation de salaire, c'est toujours la guerre à recommencer. — Bêtise. Un seau d'eau sur une maison qui brûle.

Si les ouvriers, à présent, tirent si souvent la langue, je dis qu'il en sera ainsi jusqu'à ce que l'*association* vienne s'opposer à l'exploitation.

Car, ce n'est pas au caractère, aux passions, aux penchants des hommes, pas vrai, qu'il faut s'en prendre, mais bien à la mauvaise constitution sociale, comme tu dis, qui permet à quelques-uns de vivre du travail des autres.

La preuve en est vivante dans ce qui se passe tous les jours autour de nous.

Un ouvrier devient-il contre-maître, le voilà qui se tourne déjà contre ses anciens compagnons ; et l'ouvrier parvenu est souvent le pire des maîtres, à

telle enseigne que les maîtres les plus intraitables dans notre affaire, étaient tous, il y a dix ans, de simples ouvriers.

Pourquoi le fruit des sueurs de tous n'appartiendrait-il pas à tous? N'est-ce pas là la justice rigoureuse? Et que faire pour parvenir à ce résultat? S'associer entre travailleurs, et partager ensemble les bénéfices de l'entreprise à proportion du travail.

Mais, tu me diras que pour s'associer et gérer une industrie, il faut des *balles*, en d'autres termes des sous, l'instrument du travail, le crédit, là! et que le crédit est entre les mains de quelques-uns qui le tirent ou le lâchent à leur gré.

J'en conviens, et je dis que pour qu'il en soit autrement, il faut que le crédit soit entre les mains de l'Etat; et cela ne peut être qu'autant que l'Etat représente les intérêts de tous, c'est-à-dire, qu'il soit issu de tous. Si je ne me trompe, ce serait là le rêve de notre père, le nôtre, Joseph, la République Démocratique, hors de laquelle il n'y a point de salut.

Dis-moi, mon bon Joseph, si je n'ai pas mis le doigt dessus.

Adieu, tranquillise-toi. Je suis solide au poste. Embrasse pour moi ta bonne Marie et les moutards, et continue toujours à faire des républicains autour de toi.

Mille amitiés à ces bons ouvriers dont tu m'as parlé tant de fois!

Tout à toi, bon frère!

J. Dumont.

XI

LA SOCIETÉ SECRETE.

Il n'est pas plus possible aux hommes d'empêcher la marche du progrès que d'intervertir l'ordre de la nature.

La vapeur trop comprimée éclate.

Le torrent qu'on arrête rompt ses digues et déborde.

Les mêmes phénomènes se produisent dans l'ordre moral.

L'explosion de l'idée est en raison directe de la pression qu'elle a subie.

Et la colère du peuple est d'autant plus terrible, qu'il a été plus étroitement et plus longtemps enchaîné.

L'idée est le grand moteur du monde moral ; persécutée, elle se réfugie dans les fonds mystérieux des masses, s'y concentre, y acquiert des proportions

colossales, et produit, au moment de l'explosion, des effets désastreux.

Comme le torrent dont les eaux eussent fertilisé les campagnes, le peuple, libre dans ses aspirations, eût accompli paisiblement et graduellement la loi humanitaire; opprimé, exploité, il s'irrite, et, au jour de la vengeance, sa colère dépasse le but.

Avec les droits politiques pour tous, la loi, expression de la volonté nationale, est obéie par tous.

Avec la liberté de la presse, les idées s'élaborent et s'épurent au grand jour de la discussion.

Avec le droit de réunion, les tendances du peuple sont connues et ses besoins satisfaits.

Quand il en est autrement, le peuple résiste autant qu'il est en lui et cherche ailleurs les droits qu'on lui dénie.

La violation du droit légitime, la conspiration et l'insurrection.

L'asservissement de la pensée enfante les théories impossibles.

L'absence de liberté crée les puissances occultes.

Une société qui en arrive là, ressemble à une contrée que mine les feux volcaniques.

En 1838, la France était cette société-là.

Vainqueur des républicains dans l'émeute, le pouvoir avait complété son triomphe par le procès-monstre (avril 1835), qui avait peuplé de démocrates les prisons de Doulens et du mont St.-Michel.

Menacé par deux attentats, il en avait su presque

aussitôt tirer parti, obtenant d'une chambre timorée les monstrueuses lois de septembre.

Enfin, il n'y avait pas jusqu'à la folle tentative de Louis Bonaparte, à Strasbourg, dont l'issue n'eût servi à souhait ses tendances rétrogrades.

Mais, tandis que le gouvernement de Louis-Philippe, trompé par la tranquillité matérielle, par l'atonie qui régnaient à la surface, célébrait hautement l'excellence de son système, un immense travail d'idées et d'action s'opérait en dessous. Aux débats salutaires de la presse, au mouvement apparent et sans danger des clubs, avaient succédé la propagande dans l'ombre et l'organisation redoutable des sociétés secrètes.

Ces sociétés, nées dans les grands centres, avaient des ramifications partout.

Notre bourg, avec sa population ouvrière, brave et intelligente, n'avait pas tardé à suivre le nouveau courant populaire. Mais, la chose s'était faite avec tant de prudence et de secret, que l'œil le plus soupçonneux n'en aurait rien vu. Moi-même, quelque attentif que je fusse à suivre les mouvements de la politique, quelques fréquents contacts que j'eusse avec les ouvriers, j'y avais été trompé comme bien d'autres, et tout était déjà organisé autour de moi, que je n'en savais rien du tout.

Cependant, des allusions faites à dessein devant moi, me donnèrent bientôt lieu de soupçonner une partie de la vérité; aux allusions succédèrent les demi-confidences, et enfin, un soir, dans une pro-

menade solitaire, des ouvertures positives me furent faites. L'homme qui m'avait ainsi amené par degrés jusqu'à ce point, était Gondrand, cet ouvrier ivrogne que ses camarades avaient chassé de leur réunion, lors de la grève.

D'abord, nul n'avait cru à la solidité d'une telle conversion; on allait disant que Gondrand buvait en cachette, et que son intérieur ne jouissait pas de toute la paix désirable; mais, peu à peu, ces bruits avaient perdu de la consistance, et, avec le temps, il avait bien fallu se convaincre que le vieil homme avait totalement disparu, et que le nouveau était digne, sous tous les rapports, de l'estime générale. Je m'étais d'autant plus réjoui de cette guérison inespérée, que je l'attribuais un peu à mon influence et beaucoup aux principes républicains que, depuis son changement de conduite, Gondrand avaient embrassés avec ardeur. Il venait souvent me voir après son travail; et, comme il était très-intelligent et instruit, j'aimais à causer avec lui de choses sérieuses. C'était ainsi que peu à peu il avait entièrement gagné ma confiance. Il me dit donc qu'une société secrète était organisée dans le bourg, et qu'il venait, de la part des ouvriers, me proposer d'en faire partie.

Nos amis, me dit-il, ont voulu vous éviter tous les tracas d'une première organisation, c'est le motif qui les a fait d'abord agir sans vous. Ouvriers diligents, ils ont construit le navire avec tous ses agrès; mais, il y manque et la boussole et le pilote. Soyez l'un et l'autre; sans vous, sans votre expé-

rience, nous ne voguerions qu'à l'aventure. Venez donc prendre d'une main ferme le gouvernail, et dirigez-nous à bien dans nos périlleuses entreprises.

Et, comme il vit que j'hésitais à me prononcer, il ajouta avec feu : Ceux qui vous appellent, sont vos élèves, vos enfants, que vous avez nourris de vos leçons ; et l'œuvre qu'ils ont produite, est le résultat des principes dont vous avez jeté le germe en eux. — Pourriez-vous abandonner la famille que vous avez créée ? Pourriez-vous dédaigner la récolte dont vous avez semé le grain ?

Je répondis à Gondrand, que jamais je n'abandonnerais mes amis ; mais qu'avant de m'engager à rien, je voulais tout connaître, afin de savoir en quoi je pourrais les servir.

Cette réponse parut le contrarier.

—C'est que nos statuts, me dit-il, s'opposent à l'initiation avant la prestation du serment.—Cependant, se hâta-t-il d'ajouter, cette clause ne peut vous concerner, du moment que vous devez être du complot.

Eh bien ! nous passerons sur les formalités ordinaires, et je vous présenterai directement au comité central, dont je fais partie.

Nous prîmes rendez-vous au lendemain.

C'était à quelque distance du bourg, sur une petite éminence, d'où l'on découvrait toute la vallée. Il était onze heures, environ ; la lune, à son croissant, ne jetait sur tous les objets que cette lumière douteuse et voilée qui prête au mystère.

A nos pieds roulait un torrent; au delà s'étendait la plaine, richement cultivée, au milieu de laquelle les maisonnettes du bourg semblaient, comme des poussins près de la mère, se grouper autour du vieux château, dont la masse imposante se détachait en sombre; une ligne de montagnes vaporeuses formait le fond du tableau.

A notre droite, le terrain s'élevait par une suite de croupes et de mamelons superposés. Sur le point culminant, formé par ces hauteurs, était une chapelle en ruines. Cet édifice, qui datait du XIV^me^ ou du XV^me^ siècle, avait, par la solidité de sa construction, résisté longuement aux outrages des hommes et aux attaques du temps; la nef en était encore presque entière, et son élégant clocher, debout, semblait attendre qu'on lui rendît sa voix perdue.

Du reste, la mousse couvrait les vestiges du toit; le lierre étendait ses bras nerveux sur les murs extérieurs; et des arbustes, plongeant leurs fortes racines entre les pierres, les disjoignaient peu à peu.

Ainsi, la nature, dans sa lutte lente et continue, tendait à anéantir cette œuvre abandonnée des hommes.

Souvent, j'avais de loin admiré le bel effet de ces ruines, couronnées de verdure; mais, je ne les avais jamais visitées. Jamais, non plus, je ne les avais contemplées de ce point et à une telle heure; aussi, après avoir jeté un coup d'œil sur la vallée, mon attention se fixa-t-elle surtout sur la vieille chapelle, à cause de l'aspect tout nouveau sous laquelle elle m'apparaissait.

—On dirait que vous devinez les choses, me dit Gondrand, qui m'observait. Vous voilà captivé par ces vieux murs que vous avez vus cent fois, comme si vous saviez déjà que c'est là le lieu du mystère.

—Quoi! dis-je, tout surpris, c'est à la chapelle que vous me menez?

—Eh! oui, répondit-il à demi-voix, et en regardant autour de lui. Comme les premiers chrétiens, qui se réunissaient dans les catacombes de Rome, nous choisissons, pour nos conférences, les lieux les plus propres à épouvanter le vulgaire, et à assurer, par conséquent, le secret de nos affiliations. Tantôt c'est ici que le comité fonctionne, tantôt c'est au fond de quelque grotte, souvent c'est au milieu du cimetière. Mais, avançons, continua-t-il, car voici l'heure, la demie vient de sonner, et, cinq minutes plus tôt ou plus tard, nous ne serions plus admis.

Venez, et imitez-moi en tout point.

Il se mit alors à suivre toutes les sinuosités du terrain qui pouvaient nous dérober à la vue; puis, ayant atteint un massif de buissons, nous nous glissâmes sous leurs branches, en marchant avec des soins tellement infinis, qu'à dix pas on n'eût pu ni nous voir ni nous entendre.

—Pourquoi, dis-je à l'oreille de mon guide, tant de précautions, si, comme vous le dites, nous sommes attendus?

—C'est simplement, me répondit-il, pour vous donner une idée de la vigilance de nos sentinelles.

Je cherche en ce moment à les prendre en défaut ; mais, je doute que j'y réussisse.

A peine, avait-il achevé ces mots, qu'un coup de sifflet se fit entendre, à peu de distance.

— Voyez-vous, me dit Gondrand, en s'arrêtant tout court, on nous a avisés. Dites-moi si vous avez jamais connu lynx ou taupes pareilles?

— Je ne comprends pas, répondis-je, qu'on ait pu nous voir ni nous....

Un second coup de sifflet m'interrompit.

— Chut! me dit Gondrand; il faut répondre, sinon l'alarme serait donnée, et en un clin d'œil tous les farfadets s'envoleraient. En même temps, il mit deux doigts dans sa bouche, et répondit par un son exactement pareil, mais en sens inverse, à celui que nous venions d'entendre. Ce son, lentement modulé, était d'une gamme chromatique, filée de l'*ut* au *si bémol,* et réciproquement du *si bémol* à l'*ut.*

A peine, le signal était-il échangé, que nous entendîmes près de nous un petit bruit, et qu'une masse noire parut sortir de terre.

— Qui es-tu? dit, d'un ton très-bas, une voix rauque.

— Enfant libre, répondit Gondrand de même.

— Que cherches-tu?

— La vérité.

— Passe!

Nous allions profiter de la permission, lorsque la sentinelle me montrant, dit à Gondrand : — Tu oublies le mouchoir.

—En effet, répondit Gondrand, et, sortant un mouchoir de sa poche, il me banda les yeux. Je me laissai faire. Il me prit la main, et me guida. A cinquante pas plus loin, nouvel échange de signaux, nouvelle formalité.

— C'est la seconde ligne, me dit Gondrand; patience, nous voici arrivés.

En effet, nous touchions à la chapelle; il fallut encore, à la porte, échanger un mot d'ordre. Enfin, nous entrâmes. Alors, Gondrand m'ôta le mouchoir, et, me poussant derrière un pilier :

— Tenez-vous là, me dit-il; vous allez être témoin d'une réception; après quoi, je vous présenterai à nos amis. Il disparut aussitôt.

L'intérieur de la chapelle était plongé dans une obscurité complète, et le silence le plus parfait y régnait.

Appuyé contre mon pilier, je commençais à me demander si je n'étais point dupe de quelque grossière plaisanterie, lorsque des coups de sifflet se firent de nouveau entendre au dehors; le chœur s'éclaira tout à coup. La lumière partait de l'intérieur du mur de droite, et projetait ses rayons dans le fond, sur un espace restreint et comme calculé; tous les autres points restaient dans l'ombre. Cet espace, autant que j'en pus juger d'abord, était occupé par des formes noires, dont les ombres se projetaient confusément sur le mur contre lequel elles paraissaient adossées. Mes yeux s'accoutumant enfin à cette demi-lumière, je distinguais

cinq de ces formes. C'étaient des personnages revêtus du costume des pénitents. Longue robe noire, capuchon couvrant la tête et le visage, et ne laissant que deux trous pour les yeux. Ces sortes de spectres tenaient à la main un poignard, et ce qu'il y avait d'étrange, c'est que leur capuce était surmonté d'un bonnet phrygien.

Pendant que je considérais avec étonnement ce spectacle, des pas retentirent sous la nef. C'était un individu en conduisant un autre dont les yeux étaient bandés. Je compris qu'il s'agissait du néophyte dont Gondrand m'avait parlé. Je redoublai d'attention.

En effet, l'introducteur conduisit son homme près du chœur; là, il lui ôta tout à coup son bandeau, et se retira.

Le nouveau venu était un jeune homme; ébloui par la lumière subite qui s'offrait à ses regards, il parut ne point apercevoir d'abord les personnages qu'il avait devant lui; quand, enfin, il les distingua, une pâleur et un tressaillement qu'il ne put réprimer, trahirent l'émotion qui s'emparait de lui.

Cependant, il se remit bientôt. Alors, un des juges commença d'une voix creuse, et que son voile contribuait encore à rendre méconnaissable, mais que cependant il me sembla reconnaître pour être celle de Gondrand, l'interrogatoire suivant :

— Qui es-tu?

— Enfant libre, répondit le néophyte d'une voix mal assurée.

— Que veux-tu?

— Faire partie de la société secrète.

— Tu sais quel est notre but?

— La liberté, l'égalité et la fraternité pour tous, répondit le jeune homme, qui paraissait reprendre de l'aplomb.

— Quelle est, demanda le juge, la forme gouvernementale qui réalisera cette sainte formule?

— La république.

— Et comment arriver à la république?

— Par la révolution.

— C'est bien. Ecoute, et réponds net et ferme.

En parlant ainsi, le juge posait sur un bénitier, un petit livre, son poignard et son bonnet rouge.

— Jures-tu sur ce bonnet, emblème des hommes libres, sur ce poignard, destiné au cœur des traîtres, sur la déclaration des droits de l'homme, ce code inimitable de la révolution; jures-tu d'obéir aveuglément aux ordres qui te viendront du comité invisible?

Jures-tu de te consacrer tout entier au succès de notre sainte cause, de ne reculer devant aucun sacrifice, fût-ce même celui de ta vie?

— Je le jure, dit le jeune homme d'une voix ferme.

— C'est bien, reprit le juge; et nous jurons, nous, de te percer le cœur, si tu manques à ton serment.

A ces mots, les quatre autres fantômes, dont les yeux brillaient à travers les trous de leur capuce, levèrent ensemble leur arme comme pour répondre au serment de leur chef.

Ce mouvement silencieux était plein de terreur; mais, le jeune initié n'en parut point effrayé.

— Tuez-moi, dit-il, si je manque à une seule de mes promesses, et donnez mon corps à manger aux corbeaux.

— Très-bien, dit encore le juge; écoute, voilà tes obligations : Tu te muniras d'un fusil et d'un poignard, et tu donneras 2 francs de cotisation mensuelle, sans chercher à savoir l'emploi de cet argent.

Sois fort comme le roc, discret comme ces murs, prudent comme la couleuvre, courageux comme le lion; et, maintenant, prends ce poignard, ouvre-toi la veine, et signe de ton sang...

— De grand cœur! dit l'enthousiaste, en prenant l'arme et en retroussant sa manche.

Il allait frapper.... Le juge l'arrêta....

— C'est trop, lui dit-il; ton zèle t'emporte : ce n'était là qu'une épreuve.

Tu as beaucoup de bravoure et peu de prudence. Sache, jeune homme, que, pour rien au monde, dans notre société, tu ne dois écrire un seul mot, ni signer quoi que ce soit.

— Ton nom, tes prénoms, ton âge et ta profession?

— *Jean Chabut*, imprimeur, vingt-un ans.

— *Jean Chabut*, tu es notre frère. Viens, que nous te donnions l'accolade.

Aussitôt, les cinq levèrent ensemble leurs poignards, et vinrent tour à tour embrasser le jeune initié. A peine, le dernier avait-il fini, que l'introducteur remettait le bandeau sur les yeux de l'initié, et le reconduisait dehors; en même temps, la lumière s'éteignait.

J'étais encore tout aux sensations que m'avait fait éprouver cette singulière scène, quand je me sentis tirer par le bras. C'était Gondrand.

— Eh bien ! me dit-il à voix basse, que pensez-vous de cela?

— J'en suis tout ébahi, lui répondis-je. Je ne me serais jamais attendu à pareille chose.

— Vous en verrez d'autres, répliqua-t-il; venez, nos amis vous attendent.

Il me fit passer à tâtons sous une voûte surbaissée, au bout de laquelle nous nous trouvâmes dans le clocher. La clarté de la lune pénétrait dans ce réduit par une ogive en ruines. L'espace était très-resserré et encombré de grosses pierres détachées d'une voûte.

Il y avait là quatre hommes assis sur le sol; car, le local était si bas, qu'on ne pouvait s'y tenir debout.

Je m'assis comme les autres.

Ces quatre hommes m'étaient parfaitement connus; c'étaient le vieux Ribaud, Baptiste Courot, et deux jeunes graveurs : Bergeret et Wismer, qui avaient été de mes premiers élèves ; tous, les plus intelligents, les plus braves et les plus moraux d'entre les ouvriers.

Gondrand présidait. Il prit aussitôt la parole.

— Citoyen, me dit-il, vous êtes, sans doute, surpris de me voir, moi, l'ancien débauché, à la tête de mes camarades. Que voulez-vous ? ils m'ont traité comme l'enfant prodigue, et je tâche, par de constants efforts en faveur de notre cause, de leur faire oublier ma vie passée, et de me rendre digne de l'estime qu'ils m'accordent.

— Je vais vous expliquer la chose, dit Ribaud. Nous avons compris tous, que pour être républicain, il faut avant tout être honnête homme.

Les prêtres disent souvent : Fais ce que je dis, et non ce que je fais ; nous, nous croyons, tout au contraire, que la conduite doit ressembler aux paroles.

C'est pourquoi il est convenu entre nous que tout homme ivrogne ou joueur, ne peut faire partie de la société

— D'autre part, reprit Bergeret, tout mauvais sujet converti, est admis avec empressement au milieu de nous.

— Voilà l'affaire, poursuivit Gondrand ; ce que mes quatre camarades ont fait pour moi, nous le faisons pour les autres. Eh bien ! savez-vous ce que que nous avons obtenu ainsi? C'est que bien des gens abattus se sont relevés, et que, de jour en jour, la moralité prend plus d'empire parmi nous.

— Je suis ravi de vous entendre parler ainsi, m'écriai-je, en pressant tour à tour la main à ces braves ouvriers. Quant à vous, Gondrand, je ne sau-

rais assez vous dire le bonheur que me cause votre changement, et je ne m'étonne point de vous voir au poste honorable et périlleux où la confiance de vos amis vous a placé.

Maintenant, détaillez-moi, je vous prie, votre plan, vos moyens ; car, j'entrevois à peine ce dont il s'agit, et je brûle de tout connaître.

— Vous allez être satisfait, dit Gondrand ; et ensuite vous prendrez, je n'en doute pas, à la tête du comité, directement la place qui vous est due, et que, jusqu'ici, mes amis vous le diront, je n'ai consenti à occuper que d'une manière essentiellement provisoire.

— Parlez d'abord, répondis-je ; détaillez-moi tout.

On me mit au courant de l'organisation. Elle était des plus simples.

Le comité des cinq s'était choisi lui-même.

Chacun de ses membres était en relation avec cinq chefs de sections, composées aussi de cinq hommes.

Ces chefs de sections ne se connaissaient pas entre eux, ni les sections entre elles.

En ce moment, les sections étaient au complet, et présentaient, par conséquent, un effectif de cent vingt-cinq hommes.

S'il fallait admettre de nouveaux sociétaires, on porterait à six et jusqu'à huit le chiffre de chaque section, ce qui ferait monter les forces de la société à deux cents hommes. C'était, dans une si faible localité, le *nec plus ultra* de ce qu'elle put atteindre.

Cette organisation était particulière aux campagnes. Les villes en avaient une autre plus en rapport avec leur population.

L'obéissance la plus aveugle, comme je l'avais entendu, le dévouement le plus absolu, étaient les seules règles du sociétaire.

Des cotisations réunies, il était fait trois parts : la première, destinée à un fonds de secours mutuels entre les sociétaires ; la deuxième, consacrée à l'achat de munitions, et la troisième, à celui d'écrits pour la propagande.

Les réceptions avaient toujours lieu dans la même forme et avec le même cérémonial. Le postulant refusait-il ou hésitait-il seulement, on le reconduisait au dehors avec les mêmes précautions qui l'avaient entouré à son entrée ; et eût-il voulu exercer quelque dénonciation, qu'il ne l'aurait pu, ne connaissant, sauf son guide, aucun des hommes qui l'avaient questionné.

Du reste, les choix étaient si sûrs, qu'il était rare qu'au moment de la réception le cœur manquât au nouvel affilié.

La direction, l'administration et les relations de la société, avaient lieu sans le moindre mot d'écrit.

Le nom, les forces et les ressources se savaient par cœur ; et s'il fallait correspondre avec la société mère ou avec les ramifications voisines, c'était toujours par l'office verbal d'un membre du comité.

Une pareille organisation défiait toutes les recherches de la police. Que si une indiscrétion en révé-

lait l'existence, elle n'en restait pas moins insaisissable.

Quant aux munitions, trois membres seuls connaissaient les divers dépôts qui les recelaient; et elles étaient tellement éparses et dissimulées, qu'il eût été impossible de s'en saisir.

Tous ces détails m'étaient fournis par un des membres, avec précision et clarté, tandis que les autres, immobiles, gardaient le plus complet silence.

Pour la seconde fois, j'avais lieu d'être frappé de la dignité que les hommes du peuple savent garder dans leurs assemblées, et du sérieux qu'ils apportent dans la discussion de toute chose.

Quelle différence entre le maintien grave et décent de ces ouvriers et l'attitude distraite et turbulente de nos hommes d'État!

Pourquoi cela?

C'est que les premiers ont la foi, une foi profonde; et que les seconds, la plupart renégats de tous les partis, ne croient plus à rien.

Cependant, si j'étais frappé de la sagesse et de la fermeté qui présidaient à l'œuvre, je l'étais plus encore des dangers qu'elle présentait. Je savais par l'histoire, qu'une révolution ne s'organise pas, et qu'il est bien rare qu'une conspiration aboutisse autrement qu'à la perte des conspirateurs; et je tremblais pour ces généreux enfants du peuple, que leur dévouement allait peut-être jeter dans un abîme de malheurs.

Je ne leur dissimulai point mes craintes, et, leur

faisant envisager toute la grandeur du péril, je les engageai de toutes mes forces à renoncer à leur entreprise.

Ils m'écoutèrent attentivement et sans m'interrompre; quand j'eus fini, un des jeunes gens prit la parole; mais auparavant, il promena son regard sur ses compagnons comme pour recueillir d'avance leur assentiment tacite :

« Devant la grandeur du but, dit-il, celle du danger s'efface.

« Vous le savez, il a fallu bien des souffrances pour que nous en vinssions là.

« Une révolution s'est faite par nous, qui nous promettait le pain et la liberté; et, cependant, nous voici sans droits aucuns et sans moyens légaux d'obtenir justice. Nous ne sommes ni électeurs ni jurés, nous ne sommes plus citoyens; nous ne sommes plus rien..... que des ilotes qu'on opprime, qu'on pressure et qu'on tue!

« Et nous nous courberions stupidement, en attendant qu'il plaise à nos maîtres de nous tirer du joug! Nous, qui sommes dix contre un, nous faciliterions, par notre lâcheté et notre division, la domination d'une minorité usurpatrice? Jamais.

« Nous comprenons que l'union fait la force, et que du moment que nous serons *un* en pensée et en action, il nous suffira d'un souffle pour renverser nos ennemis. Nous travaillons donc sans relâche à nous éclairer et à nous unir.

« Une voix d'en haut nous crie sans cesse : Aide-

toi, le ciel t'aidera; nous nous aidons. On dira que nous conspirons : c'est faux. Les conspirateurs sont ceux qui, pour conserver d'iniques priviléges, étouffent le droit sous le fait. Nous sommes, nous, les défenseurs du droit, et nous nous servons, pour le faire triompher, du seul moyen qui nous reste; quand le jour sera venu, nous nous lèverons comme un seul homme, et, à travers le sang et le feu, s'il le faut, nous rétablirons le règne de la liberté et de l'égalité. »

Ce peu de mots, dits avec l'accent d'une conviction profonde, n'étaient que l'expression de ce sentiment de justice que toute tyrannie fait jaillir du cœur des masses.

Je n'avais rien à y répondre, sinon que la victoire ne couronne pas toujours la bonne cause, et que la légitimité de l'entreprise n'en excluait pas les dangers.

Mais, c'était là des raisons bien faibles à donner à des hommes décidés à tout; et il était présumable qu'elles ne prévaudraient point contre les convictions et l'enthousiasme qui les animaient.

Et, au fond du cœur, n'étais-je pas moi-même convaincu que, dans la position où la nouvelle tyrannie avait placé le peuple, il n'y avait plus pour lui d'autre alternative que de devenir de plus en plus misérable, ou de se préparer à de nouveaux combats.

Sans parler du vif intérêt que m'inspiraient les travailleurs, mes frères, n'avais-je pas en moi-

même d'assez puissants motifs pour partager leur irritation, et pour m'associer à leurs vues ?

Quel prolétaire, plus que moi, avait jusque-là souffert de notre inique organisation sociale? N'avais-je pas, tout jeune, mangé le pain de misère, et, plus tard, bu une à une toutes les coupes de douleur? Ma mère, morte de faim ; mon père, mort de désespoir ; mes frères, dispersés, emprisonnés ; mon avenir détruit ; ma femme et mes enfants réduits aux plus dures privations, n'étaient-ils pas autant de plaies toujours saignantes dans mon cœur, et qui criaient nuit et jour vengeance ?

Tout me portait donc à faire cause commune avec ceux que je ne pouvais plus retenir.

Je leur demandai en quoi je pourrais leur être utile?

— Gondrand, qui, pendant toute la discussion, avait fait preuve d'une grande réserve, en revint à son idée première. Selon lui, je devais prendre la direction du comité central, et me consacrer entièrement à l'extension et à la parfaite organisation de la société. Il ajoutait aussi que je devrais être dépositaire d'une partie des munitions ; que mon patriotisme et mon expérience me méritaient cet honneur.

Les quatre autres membres n'étaient nullement de cet avis.

Ils comprenaient, qu'instituteur, je me devais à mes élèves, et que tout rôle actif était incompatible avec mes fonctions. Ils ne voulaient donc de

moi que le tribut de mon expérience et de mes lumières.

Ils savaient, disaient-ils, qu'au moment donné, je ne serais pas le dernier au combat; mais, ils désiraient que, jusque-là, je me conservasse à mon école.

Quoique je comprisse qu'ils avaient raison, je souffrais d'accepter ce rôle sans fatigue, tandis que ces braves gens allaient être jour et nuit sur la brèche; mais les quatre avaient pris leur parti, et quelques instances que je fisse pour être incorporé à la partie militante, rien ne put les faire changer de résolution.

— Cher citoyen, me dit Michaud avec effusion, nous devons nous tenir en garde contre votre dévouement pour nous. Le curé et sa boutique vous guettent, je le sais. Vous avez besoin de défier tous ces oiseaux de nuit. Les sorties, les allées et les venues fréquentes, tout ça vous trahirait. Nous ne sommes pas dans ce cas, nous autres rouleurs; à nous donc la *bûche*, à vous la parole et la plume. Tout en nous aidant au dehors par vos leçons, vos préceptes et votre exemple, vous dirigerez la chose par vos conseils, et quand viendra le grand jour, nous taperons tous ensemble, et la république vous devra encore plus qu'à nous.

J'essayai encore quelque observations, mais tout fut inutile; et, malgré la vive opposition de Gondrand, il fut décidé que, de temps en temps seulement, j'aurais des entrevues avec le comité, à l'effet

de connaître ses opérations, et de lui communiquer mes plans. Le jour allait paraître, nous nous séparâmes.

A peine rentré, je contai tout à Marie; j'étais sûr d'elle. Ma digne femme pleura, tout en me disant que j'avais fait mon devoir, et qu'elle serait au désespoir de me voir agir autrement.

Je tâchai, dès ce jour, de me pénétrer mieux de ce que mes amis attendaient de moi. L'essentiel, n'était pas autant de bien diriger leurs efforts, que de les préparer à recueillir le fruit de la victoire.

La révolution de juillet était là pour m'apprendre le tort des révolutionnaires, qui, ne cherchant qu'à démolir, n'ont point d'idées arrêtées pour la reconstruction de l'édifice. Il fallait cette fois qu'en abattant le pouvoir et ses institutions vicieuses, le peuple sût bien ce qu'il mettrait à la place.

Certes, il voulait la république; mais, d'abord, quelle espèce de république? Puis, la république, c'était la forme, le moyen; mais, quelles devraient en être les conséquences, le but?

Il était donc nécessaire d'étudier une à une toutes les questions politiques et sociales, afin de déterminer un ensemble d'idées pratiques pour l'avenir.

L'entreprise était louable; et le résultat, quel qu'il fût, pouvait, dans le grand travail des masses, avoir sa part d'utilité; mais, solitaire, elle était impossible.

C'est ce que je compris aussitôt en réclamant l'aide des amis, pour rechercher avec eux le sentiment et les besoins populaires.

— Ce que j'avais voulu faire seul, leur dis-je, faisons-le ensemble ; étudions, de nuit, de jour, à l'atelier, au cabaret, sur les routes, aux champs ; mettons-nous en contact avec les simples, les lettrés, les paysans, les journaliers, les propriétaires ; lisons tout, voyons tout, et inspirons-nous des idées et des besoins de tous.

Et que d'autres sections, en en faisant autant, nos travaux puissent se rencontrer, se mêler, s'accroître et s'épurer l'un par l'autre.

Le mot d'ordre fut donné. Des questions furent posées, et nous nous mîmes résolument à l'œuvre.

Cependant, l'organisation marchait. Après six mois, la société comptait cent cinquante membres ; au bout d'un an, elle en avait près de deux cents ; tous étaient sûrs, et rien encore ne transpirait ; parfaitement reliés à toutes les sociétés voisines, nous recevions, de temps à autre, des commissaires, qui, sous l'apparence de commis voyageurs, nous apportaient les instructions verbales de la société mère, à laquelle nous faisions connaître, par la même voie, nos idées et nos moyens.

Chaque membre était armé d'un fusil et d'un poignard. Nous avions deux mille cartouches à balles, et une centaine de gargousses pour deux petits canons de bronze, qu'au moment de l'action, nous devions enlever au vieux château, où ils gisaient à terre, et placer sur des affûts complets, dont les pièces étaient démontées et éparses.

Je pensais alors, qu'il était temps de rassembler

nos matériaux, et d'en extraire quelques idées d'organisation générale. C'était une rude tâche.

Les travaux des écoles avaient jeté dans le monde une foule d'idées diverses et contradictoires, au milieu desquelles l'esprit du peuple avait peine à trouver la bonne voie.

Cependant, quoique tous plus ou moins sectaires, grâce à nos études persévérantes, à notre bonne foi, aux notions recueillies de toutes parts, nous n'avions pas tardé à comprendre, que si nous voulions être écoutés et suivis, il fallait passer entre tous les écueils des systèmes, prenant, à chacun d'eux, comme à autant d'ateliers utiles, les outils qui nous semblaient bons, et en composant, en définitive, le faisceau qui devait servir à tracer les voies de l'avenir.

Le saint-simonisme avait réhabilité la femme et sanctifié le travail ; mais, entre autres torts, il avait eu celui de renier son origine, en établissant une théocratie de haut en bas diamétralement opposée au principe de la souveraineté populaire. Sous ce vice capital, il était tombé, et la conduite intéressée ou servile de ses adeptes dispersés, avait, pour ainsi dire, corroboré l'inanité de la doctrine.

Le fouriérisme avait, le premier, compris l'homme, démontré l'excellence de l'association, jeté une vive lumière sur les maux de la société, et produit, par ses infatigables disciples, une foule de solutions économiques, agricoles et industrielles. Le mérite de cette école était incontestable, et

beaucoup d'esprits supérieurs en avaient été frappés; mais, le mécanisme compliqué du système échappait, en général, à l'intelligence simple du peuple, qui, d'ailleurs, passait outre, en remarquant dans le phalanstère l'absence de toute forme politique, et l'inégalité consacrée au premier chef par la puissance du capital.

Enfin, avait apparu le communisme; la formule en était claire, simple, et, partant, compréhensible aux masses.

Les ouvriers avaient, tout d'abord, accueilli avec enthousiasme la nouvelle doctrine, et avaient fait de chacun de ses points autant d'articles de foi. Le *Credo* communiste, publié par Cabet, était bientôt devenu, parmi les travailleurs des villes, un symbole aussi général qu'incontesté.

Mais, autant le communisme trouvait d'adhérents chez les citoyens entièrement déshérités, autant il rencontrait d'opposition de la part de quiconque possédait quelque chose.

Si cette opposition ne fût venue que des privilégiés, elle aurait été facilement comprise, et elle n'eût que mieux prouvé la vérité de la doctrine nouvelle; mais, elle émanait, non-seulement des riches, des heureux de ce monde, mais encore des petits propriétaires, des paysans, du commerce de détail, des ouvriers établis, etc.

Ces diverses classes de citoyens formaient, à n'en pas douter, la majorité de la nation, une majorité laborieuse, souffrante même; il y avait, dès lors,

un immense intérêt pour nous, qui voulions rallier le plus grand nombre de travailleurs, à connaître les causes qui élevaient contre les doctrines communistes cette répulsion presque générale. Après bien des recherches consciencieuses, nous crûmes arriver à ceci : c'est que, juste comme idée égalitaire, le communisme péchait comme système; que, dans son organisation, il supprimait l'*individu* au profit de la *collectivité;* et que, pour arriver à satisfaire les deux derniers termes de la formule démocratique, il sacrifiait impitoyablement le premier, le plus précieux de tous. Dans ses mains, la sainte devise de nos pères se réduisait à ceci : *Égalité, fraternité;* la *liberté* avait disparu. Or, nous voulions la réalisation des trois termes, et nous pensions que la majorité des travailleurs devrait la vouloir comme nous.

En résumé, nous crûmes arriver à cette vérité : C'est que si les écoles sont précieuses, comme éléments initiateurs du progrès, il n'est donné à aucune d'elles de créer un moule en bronze où se coule l'humanité; et que l'erreur commune à tous les systèmes, est de prétendre fixer un but au progrès : ce qui revient à nier le progrès même.

Nous en avions donc conclu que le parti le plus sage était, la tendance étant entrevue, les jalons posés, de laisser à chaque génération le soin de déterminer l'espace progressif qu'elle parcourrait sur la route humanitaire.

C'est pourquoi nous avions pensé faire une œuvre

bonne et utile en dressant, avec nos matériaux, un programme des réformes qui nous semblaient possibles pour le lendemain de la victoire.

Les études sociales, en nous élevant au delà de nos propres besoins, nous avaient montré la société dans toute sa laideur, avec tous ses abus criants, avec ses iniquités révoltantes.

Qu'y avions-nous vu?

L'alliance de tous les despotes contre les peuples;

L'anarchie, résultant du conflit des pouvoirs, et de la lutte incessante entre la minorité, qui fait la loi, et la majorité, qui la subit;

Une armée, tirée des entrailles et des sueurs du peuple, servant d'appui au pouvoir contre le peuple;

Un clergé, odieusement dominateur, formant un Etat dans l'Etat;

La divinisation de l'or, produisant le scepticisme; et la concurrence effrénée, la misère;

Plus de passions généreuses, plus de foi;

Tout tournant au négoce, même le mariage;

Partout, les intérêts divers s'entrechoquant, s'égorgeant, et offrant au plus rusé la palme, au plus habile la victoire;

Le gros capitaliste, trônant au-dessus d'une horrible mêlée, et le pauvre peuple mourant écrasé sous le poids des combattants;

Les petits propriétaires dévorés par l'usure;

Le travailleur, à la merci du maître, et se voyant affamé encore par le progrès des machines.

Dans les classes privilégiées, la famille dissoute par l'effet de la corruption et du lucre; chez les prolétaires, par l'effet de l'ignorance, des préjugés et de la misère;

Et, en présence d'un pareil état de choses, un pouvoir retranché dans son froid égoïsme, n'employant que de vains palliatifs, ou ayant recours à l'odieux emploi de la force brutale.

Le mal une fois constaté, il fallait chercher, à chacune de ses parties, le remède; là était la difficulté.

Parfaitement claire, lorsqu'elle restait purement politique, la question se compliquait terriblement, lorsqu'elle touchait à la partie sociale.

Ainsi, nous comprenions très-bien que, surtout et avant tout, il fallait l'établissement de la souveraineté populaire, s'exprimant par le vote universel et direct.

Nous sentions bien que c'étaient là la grande base de la république, et la source intarissable de toutes réformes senties par la majorité.

Par opposition à ce qui étaient, nous comprenions encore ce qui aurait dû être.

Ainsi, qu'il fallait opposer à l'alliance des rois celle des peuples;

A l'ignorance, la diffusion des lumières;

Au matérialisme, le sentiment religieux;

A l'arbitraire, la justice;

A la chicane, la bonne foi;

Aux lois de sang et de vengeance, des lois de paix et d'amour;

Aux forces prétoriennes, l'armée du peuple.

Nous sentions aussi qu'il fallait abattre l'influence cléricale;

Détruire la corruption;

Anéantir l'usure, les sangsues industrielles, et toute exploitation de l'homme par l'homme;

Réformer l'impôt;

Protéger l'agriculture;

Supprimer les intermédiaires commerciaux;

En un mot, remplacer:

L'oppression, par la liberté;

Le privilége, par l'égalité;

L'égoïsme, par la fraternité.

Mais, lorsque nous voulûmes formuler ces divers points en institutions se coordonnant parfaitement entre elles, et formant un tout homogène et rationnel, nous tombâmes dans des difficultés telles, que nous dûmes renoncer à notre projet, et nous borner à consigner nos aspirations, pour les transmettre à la société mère; nous en remettant, pour le reste, au travail des masses favorisées par l'excellence de notre organisation.

Nous pensions, avec quelque raison, que la société mère, recevant, sans doute, d'autres lieux, des essais de ce genre, en pourrait former un tout complet, et parfaitement en harmonie avec les besoins sociaux.

Et ce n'était point là une prétention exagérée de notre part.

Pourquoi le peuple ne serait-il pas, à la fois, révolutionnaire et législateur?

N'était-ce pas d'un petit bourg, comme le nôtre, qu'était parti, en 89, le premier cri de la révolution?

N'était-ce point dans les fameux cahiers sortis de l'inspiration populaire, que les constituants avaient puisé les matériaux de la société nouvelle?

En démocratie, toute vraie lumière vient d'en bas, et il n'y a de sommité légitime, qu'autant qu'elle reflète et traduit exactement le sentiment et les besoins du peuple.

Pénétrés instinctivement de cette vérité, nous ne croyons donc point sortir de notre sphère, en cherchant à apporter notre petite pierre à l'édifice social.

Mais, pendant que nous étions dans ces dispositions, une sourde rumeur, résultat de quelque indiscrétion, courait dans le bourg, et portait l'alarme au milieu de nos ennemis.

Les mots *société secrète* circulaient de bouche en bouche, tandis que le fantôme effrayant qu'ils révélaient se dérobait aux yeux. De là, les proportions colossales prêtées à l'organisation occulte, et les projets absurdes qu'on lui supposait, au dire des peureux. Nous étions plus de deux mille, et nous devions, à un signal donné, égorger tous les riches, détruire les actes civils, piller et incendier toutes les propriétés.

La peur ne raisonne pas. Les gens qui se croyaient

menacés en effrayèrent d'autres, et bientôt la terreur devint presque générale.

L'usurier, en proie à des terreurs mortelles, s'armait et se barricadait, les autres ne rêvaient plus qu'alertes, feu et poignards ; tous suppliaient, à genoux, le pouvoir. Le pouvoir ne leur fit pas défaut : gendarmes, espions, gardes champêtres, tout fut mis sur pied pour saisir le minotaure invisible. Peines perdues, la société, dès le premier bruit, paraissait être rentrée sous terre.

Néanmoins, au milieu de ces alarmes, Gondrand juge à propos de réunir le comité. C'est dans un petit réduit, à l'extrémité d'un jardin.

Il ne manque qu'un des nôtres, Wismer. La séance s'ouvre. Michaud, contre son habitude, est sombre ; tous, à l'exception de Gondrand, nous sommes plus ou moins préoccupés.

Notre président cherche à dissiper ces nuages et à justifier la nécessité de cette réunion ; mais, Ribaud ne le laisse pas achever. — Fermez cette porte, s'écrie-t-il tout à coup ! d'une voix de tonnerre. Gardez cette fenêtre ! Il y a un traître parmi nous, et il ne faut pas qu'il échappe ! — Un traître ! — Tout le monde se regarde avec stupéfaction. — Gondrand pâlit ; mais, se remettant bientôt : Voilà un mot bien grave, dit-il ; nous ne sommes ici que cinq ; tu nous accuses : c'est donc à choisir entre nous quatre ! — Et ce ne sera pas long, répond Ribaud, dont les yeux flambaient ; le traître, l'infâme, c'est....toi ! — Lui ! nous écrions-nous à la fois, tandis que Gon-

drand perd toute contenance.— Oui, lui-même ! répond le vieil ouvrier, comme suffoqué par la colère. Oui, cet homme à qui nous avons pardonné, cet homme que nous avons placé à notre tête, cet homme qui possède tous nos secrets, c'est un misérable, un agent, un jésuite, un mouchard !

— Il ne s'agit pas d'accuser, essaie de répliquer Gondrand, il faut prouver, et je défie....

—Tu défies, brigand, réplique Ribaud, dont l'exaspération est à son comble ; tu défies, écoute, et tu nieras après, si tu peux.... Mes petits neveux sont enfants de chœur, tu sais.... Ah ! tu commences à comprendre... Oui, tu comprends que, hier, ils ont entendu, les enfants, cette longue confession que tu faisais à ton digne curé, à ton calotin, dans la sacristie !

— Moi ! ce n'est pas....

—Ne nie pas, infâme ! ne vois-tu pas que ton crime est écrit dans tes yeux.

Et, en effet, le regard du malheureux reflétait le trouble de son âme.

— Oui, continua Ribaud, ils t'avaient vu entrer à pas de loup dans l'église, à la nuit, et, surpris de te voir, toi, à pareille heure et dans tel lieu, ils t'ont suivi, les petits ; ils se sont cachés, et ils ont tout entendu.

Ah ! te voilà collé, scélérat ; te voilà sans bras ni langue, et comme un criminel qui attend sa sentence.

Patience ! ça ne tardera pas que je dise la chose aux amis, et ton affaire sera faite.

Et, se tournant vers Courot, Bergeret et moi, que la surprise rendait immobiles :

— Ce n'est pas long, quoique ça remonte loin. Vous savez, cette réunion pour la grève, eh bien ! ce soulard y était envoyé par le curé. C'est sur son rapport, que notre instituteur a été dénoncé et destitué. — Cette bonne conduite, c'était de la frime. Le curé donnait de l'argent et promettait mieux. Monsieur faisait la sainte nitouche pour tromper son monde ; et il nous a trompés tous par ses belles paroles, par ses apparences, si bien, qu'il est entré dans notre affaire, et qu'il nous a tiré les vers du nez, et M. le curé savait tout ça jour par jour.

— Mais ça ne suffisait pas ; il fallait perdre notre instituteur, le père de nos enfants, le nôtre. Pour ça, on l'a attiré, poussé dans la société secrète, quand ce n'était pas notre avis, vous le savez ; on voulait lui fourrer les munitions, nous savons pourquoi ; et enfin... voilà ce que les enfants ont entendu : On espérait un jour, bientôt, le faire *pincer* avec les autres... pour en débarrasser la commune. Et tout ça, c'est la pure vérité ; aussi, vous voyez que le misérable est moitié mort de peur.

En effet, Gondrand était affreusement blême.

— A mort ! à mort ! la vipère que nous avons réchauffée ! cria l'impétueux Bergeret, en s'élançant sur Gondrand.

Point de pitié ! hurlait le pacifique Courot, que l'indignation faisait sortir de son caractère.

— Etouffons-le à l'instant! disait Ribaud, en écumant de rage.

Je me jetai au-devant du malheureux, dont la vue se troublait; car, malgré l'énormité de son crime, cette exécution mystérieuse me révoltait.

Pendant qu'avec peine je lui faisais un rempart de mon corps, la voix de Wismer se fit entendre. Ouvrez, ouvrez vite! criait-il en frappant.

Cet incident changea pour un instant la scène.— Les assaillants s'arrêtèrent.

Wismer était essoufflé. La sueur couvrait son visage, et ses yeux noirs, enfoncés dans leurs orbites, lançaient des éclairs.—Vous ne savez pas, dit-il, ce qui se passe... dans le bourg... vous ne savez pas la nouvelle?... Mais, reprit-il, en voyant notre désordre... qu'y a-t-il ici même... est-ce que vous sauriez?....

— Parle! parle! lui criâmes-nous à la fois....la nouvelle?

—En deux mots, voilà la chose, dit Wismer; car, le temps presse: la société mère a donné à Paris. En plein jour, le dimanche, 300 républicains, guidés par Barbès et Martin Bernard, ont tenté d'enlever le gouvernement.

Ils ont pris l'hôtel-de-ville; mais, bientôt, cernés de toutes parts, ils ont été écrasés, et leurs chefs, relevés mourants derrière les barricades, ont été jetés dans les fers.—La monarchie triomphe encore.

— Malheur! malheur! m'écriai-je, avec mes amis.

— Ce n'est pas tout, reprit Vismer; alerte, amis,

partons d'ici, car le parquet a fait une descente chez nous ; vingt visites domiciliaires ont lieu en même temps ; c'est tout au plus, si j'ai pu m'échapper pour venir vous avertir. Filons, filons au plus tôt, dispersons-nous.

—Pas avant d'avoir tué ce misérable, crie Ribaud ; tu vois, Vismer, c'est lui qui nous a vendus. A mort!

—A mort, répètent tous les autres, en étreignant Gondrand, dont les dents claquent, dont les membres fléchissent.

Mais, au même moment la porte s'ouvre, et des gendarmes paraissent.

A cette vue, cinq de nous perdent la tête, et, immobiles, comme pétrifiés, ils se laissent arrêter sans résistance, tandis que le sixième, qui, au contraire, a repris tout son sang-froid et toute son énergie, ouvre la fenêtre et s'élance dehors. C'est Gondrand.

XII

LA PRISON.

Lorsque la lourde porte, garnie de clous, se fut refermée sur moi, je me trouvai dans une espèce de vestibule bas, sale et fort sombre ; le jour n'y pénétrant que par deux petites fenêtres grillées, rasant un plafond noirci.

Tout autour, il y avait des bancs scellés dans le mur, et sur ces bancs des hommes en guenille, aux figures hébétées ou rébarbatives. Il régnait dans ce lieu une odeur fétide qui soulevait le cœur ; c'était un composé de tout ce qu'exhalent la malpropreté, le manque d'air et la misère. On appelait cet endroit le *parloir ;* il fallait le traverser pour arriver au guichet, sorte de cabinet noir, tout encombré de gros registres d'écrou et d'énormes trousseaux de clefs. Là, je savais que j'allais être soumis au secret le plus absolu ; et, en effet, quelques minutes après, je me trouvais seul, au second étage, sur le derrière de la prison, dans un cabanon éclairé par un seul trou grillé, à deux mètres du sol.

Ainsi, de par la royauté, je me trouvais pour la seconde fois captif; et, si je n'avais pas, comme en 1829, à envisager une fin tragique, je ne pouvais, sans frémir, penser aux conséquences qu'une condamnation quelconque aurait pour ma femme et mes enfants.

Mon arrestation avait été si prompte, que je n'avais pas même pu embrasser ces êtres chéris.

Mes premières pensées furent pour eux. Pensées poignantes, lourdes comme un remords. Je me représentai la situation de Marie, ses nuits sans sommeil, ses démarches, ses déceptions, ses cruelles inquiétudes sur ma santé, sur mon sort.... jusqu'à ce que le secret fût levé, que le jugement fût rendu... Et, si j'allais être condamné, le dénuement dans lequel mon absence laisserait ma famille!... et je m'accusai d'avoir été mauvais époux, mauvais père! Je maudis la politique; et je condamnai mon dévouement, me disant qu'il eût bien mieux valu vivre en égoïste, faire comme tant d'autres mon chemin, ménager les abus au lieu de les détruire, et vivre tranquille au milieu des miens!.....

C'était là un blasphème que m'arrachait un moment de faiblesse. L'égoïsme avait parlé, les principes ne tardèrent pas à prendre le dessus, et, tout en gémissant sur le sort de ma famille, je sentis comme une voix intérieure qui me consolait, en me disant que je serais plus malheureux encore, si je ne m'étais pas sacrifié pour la justice et la vérité.

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'une clameur venant du dehors donna un autre cours à mes pensées. C'étaient des voix bruyantes, de grands éclats de rire et un bruit de fers. Je me hissai à la hauteur du trou. Comme il était de forme évasée en dehors, je vis d'abord par en haut une bande du ciel bleu, puis un mur, et, en bas, une cour d'allée, dans laquelle se promenaient une quinzaine d'hommes, ayant les pieds entravés par une grosse chaîne. D'autres, pareillement ferrés, étaient assis sur des bancs de pierre, et ils prenaient part à la conversation tout en tressant des nattes de paille.

Je compris bientôt que c'était la cour des condamnés aux travaux forcés. Il y avait là des assassins, des voleurs, des faussaires; les uns novices, les autres émérites. Ceux-ci faisaient la leçon à ceux-là, en racontant avec emphase leurs promesses, et en assaisonnant leurs récits de lazzi que l'auditoire accueillait par des rires bruyants.

Pendant quinze grands jours que je restai dans mon cabanon, je n'eus d'autre distraction que celle de la cour des condamnés; et je pus comprendre, aux récits épouvantables qui frappaient mes oreilles, au scepticisme des narrateurs et à l'attitude de l'auditoire, que c'était là une véritable école du crime, et qu'elle portait de terribles fruits.

Les progrès étaient sensibles à vue d'œil; car, ceux des novices que j'avais vus d'abord, comme honteux, se tenir un peu à l'écart, semblaient, au bout de ce peu de temps, avoir dépouillé toute pudeur,

tout respect humain, et s'être mis parfaitement au niveau de leurs maîtres.

Les rires, les récits et les trépignements de cette cour infernale cessaient quelquefois tout à coup et comme par enchantement; c'était lorsqu'une sonnette, qu'on agitait de l'intérieur, annonçait qu'une âme charitable venait de déposer quelque aumône au tronc des condamnés. Aussitôt le plus ancien de la bande récitait dévotement une prière en latin, à laquelle tous ses compagnons répondaient d'un air contrit. Puis, au dernier *amen,* le bacchanal reprenait de plus belle.

Ceci avait lieu plusieurs fois par jour.

Cette momerie scandaleuse et hypocrite venait, en complétant le tableau de mœurs de ces réprouvés, me donner la mesure d'influence de cette religion morte, qui a nom catholicisme.

A dix heures et à quatre, on apportait la nourriture aux condamnés. Elle consistait en un morceau de pain noir et une écuelle de soupe grise, dans laquelle nageaient, de temps à autre, de petits morceaux de viande.

La plupart d'entre eux jetaient cette triste pitance dans un égoût, et la remplaçaient par des mets plus choisis qu'ils tiraient je ne sais d'où. Moins heureux, — car il m'était interdit de rien recevoir du dehors, — je mangeais mon pain noir, ne pouvant me résoudre à aborder ce sale brouet, dont l'aspect seul me soulevait le cœur de dégoût.

Cependant, l'isolement, le manque d'air et de jour,

la privation d'aliments, les inquiétudes inséparables de ma position me minaient de jour en jour, si bien qu'un matin on me trouva étendu, sans connaissance, près de la porte où je m'étais traîné.

Quand je repris mes sens, j'étais couché dans une grande chambre, garnie d'une trentaine de lits, très-serrés les uns contre les autres.

Il faisait nuit, et un pâle quinquet accroché au mur jetait, à quelques pas à l'entour, une douteuse clarté.

Aux figures hâves qui occupaient les lits, aux plaintes qui s'échappaient de quelques parties de la pièce, à l'odeur chaude et nauséabonde qui y régnait, je compris que j'étais à l'infirmerie. Un homme en bonnet et en tablier blancs dormait dans un fauteuil. A côté de moi, un malade râlait; mais, l'homme n'en ronflait que mieux.

J'appelai; personne ne bougea. Soudain, le moribond fut saisi d'une crise. Il repoussa la couverture, se dressa sur son séant, étendit les bras et retomba sur son lit!.... Au jour, l'homme au fauteuil lui tira le drap sur la figure; puis, deux porteurs placèrent le corps sur une civière, et tout fut dit.

Le mort était à peine sorti, qu'un vivant prenait sa place; c'était un homme de la cour des condamnés. Pauvre malheureux! il ressemblait à un spectre. Deux guichetiers le soutenaient par les bras, car il pouvait à peine marcher; et cependant— ô cruauté inouïe! — on ne lui avait pas ôté sa chaîne; on le coucha avec ses fers ; et ce ne fut que la veille de sa

mort, qui eut lieu quelques jours après, que le médecin donna avis qu'on pouvait le déferrer.

Je me sauvai de ce lieu d'horreur avec la même précipitation qu'on met à fuir la peste. La peur et l'indignation m'avaient guéri. D'ailleurs, comme mon obstination à garder le silence avait vaincu toutes les persistances du parquet, *mon secret était enfin levé.*

Alors je voulus tout voir. Au premier et au second, sur le devant, était la *pistole,* quartier de l'aristocratie d'argent. Soyez grand ou petit coupable, si vous avez *de quoi!* vous y êtes admis : ainsi, jusque dans la prison, les iniques priviléges du monde ! Là, moyennant paiement préalable, vous avez lit assez doux, chambre aérée, nourriture convenable, et liberté de circuler dans les cours et corridors du matin au soir. En bas, des réduits obscurs et humides, garnis de durs grabats; les *prolétaires :* tout ce qui ne peut payer.

A côté de la cour des condamnés, de froids cachots où ces malheureux sont *bouclés* la nuit. Et, sous le sol, enfin, des sépulcres de pierre, où les condamnés à mort comptent, la sueur au front et l'angoisse au cœur, les heures rapides qui les séparent encore du supplice.

Pour l'aspect général, des hommes accroupis, d'autres jouant, un plus grand nombre arpentant les cours; tous portant sur leur visage l'empreinte du plus profond ennui. De travailleurs, point, si ce n'est quelques rares faiseurs de nattes.

De cette oisiveté forcée, naissent d'horribles ébats, des rixes sanglantes, des haines invétérées. Alors, le règlement, un règlement de fer, intervient, non pour corriger, mais pour punir. Un guichetier est l'interprète de la loi; il accourt et condamne. Le cachot sous terre pendant huit, quinze jours, un mois même, au pain et à l'eau, les fers aux pieds, s'il est besoin, et cela sans appel, sans recours: voilà la justice! Que, pendant le cours de sa longue torture, le *puni* amasse dans son cœur des torrents de fiel et de haine qu'il déversera un jour sur la société, qu'importe! le règlement est exécuté et l'ordre règne dans la prison.

Il y avait près d'un mois que j'étais séparé des miens, sans savoir même de leurs nouvelles.

Pendant tout ce temps, ma pauvre Marie, toujours rebutée, n'avait cessé d'assiéger la porte des juges.

Et moi, que de mortelles heures n'avais-je point passées à regretter l'absence de tout ce qui m'était cher! Enfin, ma femme et mes enfants purent pénétrer auprès de moi.

Les enfants étaient toujours propres et bien portants; Marie avait changé, mais son moral n'était nullement abattu. Comme, en la pressant sur mon cœur, je lui demandai pardon de tant de mal que je lui faisais, elle m'arrêta soudain, en me disant, d'un ton de tendre reproche, qu'elle était loin de s'attendre à ce que j'aurais d'elle une si mauvaise opinion.

Moi, te blâmer, s'écria-t-elle, désapprouver ta conduite! que je suis loin d'une pareille bassesse!

Ne suis-je point ton amie, celle qui partage tes pensées, tes périls, et qui se glorifie de ta gloire. Va, Joseph, tu as bien fait.. quel malheur qu'il en résulte, tu as bien agi. La nouvelle persécution que tu souffres pour la cause du peuple, c'est un nouveau fleuron à ta couronne de martyr, et je suis fière de porter avec toi cette couronne. En parlant ainsi, Marie était belle, de la beauté d'une sainte. Je la couvris de baisers et de larmes.

J'avais mille choses à lui dire.

—Sais-tu des nouvelles des ouvriers arrêtés avec moi?

—Ils ont été relâchés hier, après avoir constamment refusé de répondre un seul mot aux interrogatoires.

—Comme moi! dignes enfants! Et dis-moi, Marie, —mais parlons bas,—que s'est-il passé au bourg?

—Quarante nouvelles visites ont eu lieu, sans qu'on ait pu trouver contre vous le moindre indice.

—Quel bonheur! Mais la poudre, les balles, les poignards? Tu sais?

—Enlevés, mon cher ami, et cachés au plus fin fond de la forêt, tout cela de nuit, par nous autres femmes. Oh! mon tablier a fait bravement son office!

—Plusieurs femmes ont été dans le secret?

—Oui. Et ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'elles ont su enchaîner leur langue. Rien n'a transpiré.

—C est admirable! Mais, comment pouviez-vous savoir?....

—Un des vôtres était casé dans une petite cel-

lule près des combles.— De sa fenêtre, il voyait les maisons du quai, de l'autre côté de l'eau. Nous étions là plusieurs femmes chez une amie, dévorant des yeux les fenêtres de la prison. Le pauvre reclus nous avisa ; et, au moyen de lettres blanches, formées de morceaux de linge, il nous communiqua tout ce que nous désirions savoir.

— Est-il possible?

— Oui, mon ami. Ainsi, grâce à cet ingénieux télégraphe, nous avons pu déjouer toutes les recherches.

— Et l'autorité n'a-t-elle exercé aucune intimidation?

— Ah ! tu peux croire qu'elle ne s'en est pas fait faute. Il n'y a pas de rigueur qu'on n'ait employée, point de menaces qu'on n'ait faites, point de ruse qu'on n'ait mise en jeu pour arracher aux plus simples mots un aveu... Inutile ! tous, même ceux qu'on aurait pu croire imbéciles, sont restés fermes comme le roc, et l'autorité en a été pour ses frais.

— Ah ! m'écriai-je, ravi de ce que j'apprenais, tout ce que j'ai souffert s'oublie, puisque le peuple se montre à ce point digne de la république.

— Et Gondrand,—oh ! ce nom me soulève le cœur.

— Disparu, mon ami.

— C'est naturel, répondis-je.

Et le curé? et les autres? demandai-je à ma courageuse femme, que font-ils?

— Ils sont furieux, me dit-elle, de ce que leurs efforts n'aboutissent pas, et ils vont disant, que toi

au moins tu n'échapperas pas. Mais, ne crains rien, mon Joseph, on n'a pas plus de preuves contre toi que contre les autres, et le bruit public est, que d'ici à peu de jours, on te relâchera.

—Espérons! dis-je à Marie, cachant en moi comme un triste pressentiment.

—Oui, espérons, mon bien-aimé, que bientôt tu nous seras rendu. Alors, mon Joseph, nous retrouverons notre douce vie.

Ah! il faudra que, pendant quelque temps, ami, tu laisses dormir la politique; non que je t'engage jamais à renoncer à tes convictions et à tes projets; mais, après une secousse et une alerte telles, nous aurons besoin de calme et de repos. Voilà tout ce que je te demande.

Je promis à ma femme de suivre en tout ses conseils, si j'étais assez heureux pour recouvrer ma liberté. J'embrassai tendrement ma gentille Aline, endormie sur les genoux de sa mère, et mon bon petit Paul, que l'aspect sombre de la prison avait rendu tout triste et rêveur, et nous nous séparâmes.

Cette entrevue m'avait mis du baume au cœur.

A dater de ce jour, j'eus tous les matins ma chère visite. Des amis aussi vinrent me voir, et leurs espérances et celles de Marie finirent par devenir les miennes.

Je prenais en patience ma détention préventive, comptant la voir cesser de jour en jour.

Et, cependant, le temps s'écoulait, et ma prison ne s'ouvrait pas.

L'instruction se poursuivait. Le parquet, moralement sûr de l'existence du complot, ne pouvait se résoudre à lâcher une si belle occasion de prouver son zèle au pouvoir, et d'en obtenir la récompense promise ; mais, les preuves manquaient.

Enfin, la chambre des mises en accusation prononça. J'étais, comme accusé de réunion illicite, renvoyé devant la cour correctionnelle. Mieux eût valu cent fois qu'on m'accusât de complot ; j'aurais eu la garantie que présentent plus ou moins les assises. Devant une cour sans jurés, je compris que j'étais condamné d'avance.

Néanmoins, comme mes compagnons étaient hors de cause, je me décidai à me défendre jusqu'au bout.

Dans le cas où je me trouvais, l'héroisme eût été de la niaiserie.

On me questionna. Je niai tout.

Les témoins parurent. C'étaient les six membres de la ligue, l'inspecteur jésuite et une douzaine de leurs adhérents, vieilles bigotes, sacristains, chantre et pauvres mendiants vivant des miettes de la sacristie.

Les uns déclarèrent que je leur avais distribué des écrits communistes, qu'ils montrèrent ; d'autres que je les avais engagés tel jour, à telle heure, à faire partie d'une société secrète.

Les femmes, qu'elles m'avaient entendu, un soir, promettre aux ouvriers le pillage.

L'usurier et le médecin déposèrent que, par des discours en public, j'excitais la population.

Le manufacturier, que je m'insinuais dans les fabriques, et que j'étais l'auteur de la dernière grève.

Le curé, le juge et l'inspecteur des écoles, dirent que je démoralisais mes élèves, produisant, comme preuves, certaines maximes démocratiques, mises en modèles d'écriture, des brochures philosophiques, les portraits des principaux montagnards, trouvés dans mes cartons, et les œuvres de Rousseau et de Voltaire, enlevées à ma bibliothèque.

Les premières dépositions étaient fausses, et le reste était absurde.

Les témoins à décharge et mon avocat renversèrent aisément cet échafaudage péniblement élevé.

Mais le procureur général ranima le feu presque éteint, en rappelant que, sous le règne dernier, j'avais été condamné à mort pour crime de rébellion. Il ajouta qu'un semblable attentat de la part d'un jeune militaire, dénotait chez l'individu qui s'en était rendu coupable, une âme perverse et naturellement portée aux complots; que l'impunité, loin d'amener en moi le repentir, n'avait pu que fortifier ce penchant inné à la révolte; que de pareils précédents et ma conduite dans le bourg étaient des preuves morales plus que suffisantes, et qu'après une indulgence des plus funestes, il fallait pour la tranquillité des populations que la justice, une justice exemplaire, eût son tour.

Tout cela voulait dire qu'il fallait une victime, qu'il fallait surtout tuer l'école.

Les juges firent donc semblant de délibérer longtemps; et, au bout de deux heures d'attente, prononcèrent, en l'appuyant de nombreux considérants, un jugement qui me condamnait à un an de prison, à la privation des droits civils pendant cinq ans, et aux frais du procès.

Un autre jugement à huis clos, toutes chambres réunies, devait, deux jours après, me priver du droit d'exercer pendant trois ans.

On m'ôtait le pain, après m'avoir ôté la liberté.

Selon le droit éternel, ce jugement était inique; car, devant Dieu, de quel côté était la justice?

Au point de vue des formes protectrices, il était monstrueux, puisque la preuve du délit échappait aux juges.

Considéré comme guerre pour guerre, je n'avais pas à m'en plaindre. La guerre, je l'avais entreprise; vaincu, je devais subir les conséquences de la défaite.

Je tâchai de me résigner. Qu'était-ce que ma peine, comparée à celle de tant d'autres soldats de la démocratie! A celle de Barbès, passant des angoisses de la mort à la réclusion perpétuelle!

Ne savais-je point que la route de l'avenir devait être marquée de nombreuses victimes, et que, comme les premiers chrétiens, nous n'arriverions au triomphe de notre foi qu'en arrosant de sang toute la surface du cirque!

Seul, ces réflexions m'eussent suffisamment forti-

fié. Mais, le malheur ne frappait pas que moi; j'avais ma famille; qu'allait-elle devenir?

Cruelle situation que je n'avais pas même la force d'envisager. Marie pleura d'abord beaucoup; mais ce tribut payé à ses espérances déçues, je la retrouvai bientôt comme *la femme forte dont parle l'Evangile*.

Bon ange envoyé par le ciel pour me soutenir dans les fatigues de la route, elle sut, par sa tendresse ingénieuse et persuasive, relever encore une fois mon courage abattu.

Je la laissais sans ressources; mais, le peuple était là. Malgré son échec, la société secrète vivait encore tout entière, et ses cotisations venaient, avec une scrupuleuse exactitude, chaque semaine, aider à la femme du prisonnier. Cependant, cette assistance fraternelle était insuffisante, et Marie n'y suppléait que par un travail forcé et une économie plus que sévère.

Par de pieux mensonges, elle calmait mes inquiétudes, en m'assurant qu'elle travaillait peu, et ne se privait de rien.

Digne femme! me sera-t-il enfin donné de t'offrir un sort prospère en récompense de tant de vertus!

Je ne tardai pas à sentir le besoin de tuer les longues heures de ma captivité. La lecture, l'étude ne me suffisaient pas. Depuis que j'étais hors du tourbillon des affaires, je me sentais comme à moitié mort; et je cherchais, avec ardeur, quelque aliment au besoin d'activité qui me dévorait. Devais-je donc

me résigner, pendant un an, à rester un être inutile; et la situation où je me trouvais était-elle de celles où un homme de bon vouloir ne pût y travailler à à l'œuvre commune? N'y avait-il rien à faire autour de moi dans cet asile de douleur?

Poser ainsi la question, c'était pour moi la résoudre.

Pourquoi, me dis-je, n'essaierais-je point d'instruire et de moraliser les malheureux que l'ignorance ou la nécessité ont jetés dans le crime! Et qui peut dire que mes efforts n'aboutiront point à ramener au bien quelques âmes égarées? Ne parviendrais-je à sauver qu'un seul des hommes que la société a réprouvés, que mes peines seraient suffisamment récompensées.

Plein de ces pensées consolantes, je me mis à l'œuvre. Je me mêlai courageusement à cette lie de la société, à ces enfants perdus qu'elle retranchait froidement de son sein; et, sans me rebuter des sarcasmes qui m'accueillaient, je marchai avec calme et persévérance à mon but.

Quand ils virent que je ne cessais d'être digne et simple avec eux, ils se rapprochèrent de moi, et me demandèrent l'histoire de mes malheurs. Je leur racontai ma vie; et je m'aperçus, tout d'abord, avec joie, qu'il restait une place pure, une fibre sensible au cœur même des plus dépravés. Au récit de ce que j'avais souffert, il n'y en avait pas un qui ne manifestât quelque attendrissement; et, au moment où ils me connurent tout entier, je devins, pour eux, l'objet d'un respect tout spécial.

Je me gardai bien alors de les questionner sur ce qu'ils avaient fait. Leur sensibilité était un commencement de honte et de repentir qu'il fallait se garder d'étouffer.

C'était l'étincelle précieuse, enfouie sous les cendres. Destinée à raviver le foyer éteint, il fallait n'en approcher l'allumette qu'avec des précautions infinies.

Comme avec des enfants qu'on amène d'autant mieux à certain but qu'ils s'en doutent le moins, je devais ne pas me poser en moraliste, si je voulais réussir à moraliser. L'enfant mutin résiste aux admonestations; l'homme coupable repousse quiconque lui rappelle directement sa faute.

Les hommes incultes aiment les histoires. Je leur en racontai.

D'abord, le cercle de mes auditeurs avait été restreint; bientôt il s'agrandit. On m'écoutait avec une attention religieuse; on applaudissait aux traits de vertu, de dévouement et de courage; et l'on regrettait toujours que la séance finît trop tôt.

Ainsi, au moyen de l'attrait, l'amour du bien filtrait goutte à goutte et à leur insu au cœur de ceux qui m'écoutaient.

Ce premier degré franchi, j'en pouvais tenter un second. Je pris quatre des plus intelligents, et leur enseignai à lire. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine et de patience que je parvins à graver mes leçons dans ces têtes dures; mais, enfin, j'y parvins; et j'y fus bien payé de mes efforts par l'émulation

que cet exemple excita aussitôt chez les autres. Le désir d'apprendre devint presque général; je fis semblant de céder aux sollicitations ; et l'administration ayant bien voulu nous accorder une pièce vide, un tableau noir et des livres, un grand enseignement simultané commença.

Il est vrai de dire que tous ceux qui, d'abord, s'étaient fait inscrire ne persévérèrent pas. Il est des êtres malheureusement organisés, qui, arrivés à un certain âge, ne peuvent plus rien apprendre. Ceux-là peuvent d'autant plus accuser une société marâtre, qui leur a refusé le pain intellectuel. Mais, enfin, il m'en resta le plus grand nombre ; et, grâce à leur attention, grâce aussi peut-être à la simplicité des moyens, leurs progrès furent au-dessus de ce que j'osais en attendre. Au bout de quatre mois, la plupart savaient au moins lire et écrire. Je n'en continuai pas moins mes leçons. Des heures étaient fixées, et le soir avait lieu infailliblement la séance narratoire. La lecture remplissait une grande partie des intervalles.

Huit mois ne s'étaient pas écoulés, que l'aspect de la prison avait changé d'une manière notable; et si tous les hommes n'étaient pas amendés, les mœurs s'étaient adoucies, l'ennui avait disparu, le maintien de l'ordre était devenu plus facile; et l'on pouvait reconnaître que bien des germes précieux étaient déposés, qui pourraient fructifier un jour. C'était, du moins, l'illusion que je me faisais, ne réfléchissant pas que la flétrissure ineffaçable que

nos lois impriment au criminel, devait, en lui fermant tout retour au bien par l'impossibilité de la réhabilitation, rendre un jour inutiles tous les résultats que j'avais obtenus.

Quoi qu'il en fût, j'avais fait mon devoir ; et, comme l'accomplissement d'un devoir est toujours un bienfait, j'en avais retiré, outre une satisfaction intérieure, l'avantage immense de voir passer plus rapides mes douze mois de captivité.

Je touchais au terme. La porte de mon tartare s'ouvrait pour me rendre à la liberté. Il fallait de nouveau songer à ce que j'allais faire. Quel état entreprendre, après tous ceux que j'avais essayés? Agriculteur? l'impôt du sang m'avait enlevé à ma charrue. Soldat? l'affreuse discipline m'avait donné une horreur invincible pour le métier des armes. Instituteur? la force, la trahison et l'arbitraire brisaient ma carrière. On ne voulait de moi nulle part ; ma condamnation était comme une flétrissure ; les administrations m'étaient fermées ; j'étais trop vieux pour apprendre un métier. Ainsi, de quelque côté que je me tournasse, je ne trouvais point d'issue.

Je passais, avec Marie, de longues heures à faire et à défaire des projets, parce que tous étaient impossibles. Notre inquiétude était grande. Enfin, une proposition me fut faite, et j'allais l'accepter. Il s'agissait d'entrer comme sous-maître dans un pensionnat. J'avais 400 francs d'appointements, moyennant quoi, je me consacrais jour et nuit au service de la maison. C'était l'esclavage avec la misère.

Marie s'opposa vivement à ce que je rivasse cette nouvelle chaîne à mon pied.

En considérant la force que la royauté bourgeoise semblait prendre de jour en jour, la corruption toujours croissante, et les vices de plus en plus monstrueux de notre ordre social, ma chère femme avait pris la France en profond dégoût. Brisée par tant de malheurs, elle ne croyait plus à la possibilité de la victoire du peuple; et, dans sa lassitude, elle aspirait à vivre dans une de ces contrées du Nouveau-Monde que le despotisme et l'avarice n'ont pas encore envahies. Toujours plein de foi dans l'avenir de notre cause, je tâchais, mais vainement, de faire passer mon espoir dans son cœur. Elle écoutait tristement mes paroles, et me répondait : — Que parles-tu d'avenir, mon ami? Tu vois bien que nous ressemblons à ce malheureux de la fable, qui, roulant un rocher au haut d'une montagne, se voyait toujours précipité au bas, avant d'avoir pu atteindre le sommet. N'avons-nous pas déjà, dans notre vie, déployé cent fois plus de force et de courage qu'il n'en faudrait raisonnablement, dans une société équitable, pour vivre en paix le reste de nos jours?

Cet avenir que tu rêves, il n'est pas pour nous, ni pour nos enfants. Quittons! quittons cette Europe maudite! où la vertu est traitée de sottise, où le vice trône, où les uns ont tout, richesse, honneurs, plaisirs et puissance, tandis qu'il ne reste aux autres que souffrances et désespoir!

Tu as bien payé ta dette au progrès, ami; laisse la

place à d'autres moins fatigués que toi, et pense à donner à ta pauvre femme et à tes enfants quelques années de bonheur.

Ces discours répétés dénotaient une idée fixe, un plan arrêté. Je pressai Marie; et elle m'avoua qu'ayant eu connaissance d'un projet de colonisation dans l'Amérique du Sud, elle avait été séduite par les avantages immenses que la future colonie nous offrirait.

Le pays était magnifique, le climat sain. Des terres devaient être données en toute propriété aux colons, et leur passage, ainsi que leur installation, devait avoir lieu aux frais de l'État.

J'allai aux informations. Je vis l'agent chargé de l'entreprise; c'était un Français, qui, arrivé simple sous-officier en Colombie, pendant la guerre de l'indépendance, avait dû à sa bravoure et à ses talents le grade de colonel du génie et une considération générale.

Un homme d'un tel caractère offrait les plus solides garanties; de plus, il était porteur de titres authentiques, qui ne laissaient aucun doute sur le sérieux de sa mission.

Je commençai à être ébranlé; les conseils de quelques amis et les pressantes instances de ma femme bien-aimée ont fait le reste.

Le colonel est charmé de nous avoir; il m'assure que là-bas je lui serai précieux comme ingénieur pour le tracé des routes et le partage des terrains,

car il ne s'agit rien moins que d'amener, par la suite, vingt mille colons et de fonder quatorze villages.

Je suis donc allé presser, une dernière fois, la main des pauvres prisonniers, et embrasser, en pleurant, mes enfants et mes amis du bourg.

J'ai dit adieu à mon école délaissée ; puis, la douleur dans l'âme, je me suis sauvé comme Loth, sans regarder en arrière.

Me voilà au bord de l'Océan. Adieu, Sodome! Adieu! Demain, peut-être, nous te quitterons pour toujours!

Ces pages seront, je l'espère, en même temps qu'un adieu, le dernier tribut de douleur que je paierai à notre ingrate patrie.

Plus de persécutions, plus de froid, plus de misère. Un pays fortuné nous offre pain, soleil et liberté !

XIII

L'ÉMIGRATION. — EN MER.

(Journal de mer, commencé le 15 janvier 1841.)

Hier seulement les colons ont pu visiter le navire, et y recevoir les places qui leur sont destinées. Ces colons sont, pour la plupart, des allemands du duché de Baden et de la Forêt-Noire. La misère les chasse par milliers de leur pays, qu'ils quittent avec joie, en songeant au bien-être et à la liberté que leur promet une nouvelle patrie. Ils arrivent par familles, dans de grands chars couverts, où père, mère et enfants couchent, la nuit, au milieu des bagages. Au port, on les a installés, au fur et à mesure, le long du quai, en attendant que le navire fût prêt à les recevoir.

Je suis allé, comme eux, arrimer mes malles et prendre possession de notre *ease*. C'est une sorte de boîte, située dans l'entre-pont, en compagnie de

quatre-vingt-dix-neuf autres boîtes pareilles, destinées au couchage de quatre cents colons. Il y a double rang de cases superposées; ce qui les rend si basses, qu'on ne peut pas même y rester assis. J'ai éprouvé un saisissement pénible, à l'aspect de ce local, sans jour et sans air, où vont, pendant quarante nuits, être entassées tant de personnes; et je me suis demandé, avec terreur, si des constitutions délicates pourraient y résister longtemps. Le colonel, à qui j'ai exprimé mes craintes, nous a fait la faveur de nous placer sous le grand panneau. Notre case est la supérieure; j'y ai étendu un matelas, de bons oreillers, des draps blancs, de chaudes couvertures, et je l'ai garnie d'un petit rideau.

La plupart de nos compagnons regardent, avec une sorte d'envie, ce qu'ils appellent du luxe et du confortable; car, ils n'ont, eux, presque tous, que de la paille et des haillons.

Notre navire s'appelle la *Clémence*. C'est un beau trois-mâts, du port de huit cents tonneaux. Le pont et la dunette sont libres. Au milieu du pont, près du grand mât, est la cuisine; sous la dunette se trouve la chambre, pièce élégante et spacieuse, sur laquelle ouvrent la chambre du capitaine, celle du lieutenant, et les gentilles cases des passagers. C'est le quartier des riches. Il est interdit aux colons d'y mettre les pieds.

De l'entre-pont on descend à la cale, dont un compartiment contient huit cases vides. Sur l'avant, et faisant suite à l'entre-pont, est un réduit noir et puant où couche l'équipage.

Nous n'avons vu jusqu'ici que le capitaine ; le propriétaire du navire, homme à l'air froid et dur ; le lieutenant, véritable loup de mer ; et quelques matelots.

Tout ce que j'ai vu, m'a laissé une tristesse indéfinissable. Je prévois bien des souffrances, et j'ai peur pour ma femme et mes enfants.

Marie se rit de mes terreurs ; son enthousiasme la soutient.

19 janvier. — Voilà trois jours que nous sommes en mer. C'est à peine si, ce soir, je me sens la force d'écrire.

Le 16, au matin, le vent tourna tout à coup, et nous n'eûmes que le temps de courir de l'hôtel au quai. Déjà, la *Clémence* sortait du grand bassin. On nous hissa comme des paquets par-dessus le bord.

Dix minutes après, nous étions, toutes voiles déployées, dans la rade ; et, avant de perdre de vue la côte, nous adressions, du fond du cœur, un dernier adieu à cette France, où nous laissions trois tombes vénérées, un frère captif, et tant d'amis dans le malheur.

Peu à peu, la côte s'abaissa, puis elle disparut ; et nous n'eûmes plus autour de nous, que quelques navires voyageurs, des nuées de mouettes, le ciel et la mer.

Le temps était calme et doux. Nous passâmes la journée sur la dunette, contemplant, sans pouvoir nous lasser, un spectacle si nouveau pour nous.

A midi et à cinq heures, on distribua des vivres: c'étaient de bonnes soupes, des légumes et de la viande fraîche.

A la nuit, chacun est rentré dans sa case; et nous n'avons pas tardé à nous endormir d'un profond sommeil.

Mais, vers minuit, le balancement du navire nous a réveillés. La chaleur était suffocante, et nous ressentions les premières atteintes du mal de mer.

Nous avons voulu prendre l'air; mais, bientôt toute force nous a manqué, et nous n'avons pu que nous traîner péniblement jusqu'à la case.

Là, notre mal a redoublé, à cause de la puanteur et des scènes dégoûtantes qui nous entouraient. Le mal de mer était devenu général; et l'on n'entendait, dans cet immense amas de gens, que plaintes, cris, efforts convulsifs.

Et il n'y avait personne pour porter aide à tant de souffrances, personne que quelques rares privilégiés, et ceux qu'épargne toujours l'horrible mal, les enfants.

Les nôtres nous assistaient, chers petits! Aline soutint la tête de sa mère. Paul, vigoureux et agile (il a sept ans), monte, descend et se multiple pour pourvoir non-seulement à nos besoins, mais à ceux de deux pauvres vieux qui habitent la case voisine.

La journée se passe ainsi. On distribue les rations; mais, personne n'y touche.

Patience! disent les matelots goguenards; ça s'appelle *compter ses chemises;* profit de rations pour

nous ; mais, bah ! c'est dommage du peu ; dans deux jours, il n'y paraîtra plus.

Deux jours, grand Dieu ! c'est un siècle. Ah ! si, du moins, on avait de la propreté et de l'air !....

Nous restons cloués dans ce cloaque ; et, à la nuit, brisés par la lassitude et le besoin, à demi asphyxiés par les miasmes, nous tombons dans une sorte d'anéantissement qui dure jusqu'à trois heures environ du matin.

Le navire s'agite, les bois crient, la mer mugit, le vent siffle, et le roulis, augmentant d'une manière progressive, les malles dégringolent, les ustensiles se brisent, et les cris de terreur répondent à ce fracas général.

Ah ! mon Dieu ! — Je suis blessé. — J'étouffe. — Qu'y a-t-il ? — Au secours ! — Sainte Vierge ! — Sacré n.... ! — Telles sont les plaintes, les invocations, les imprécations, les questions qui surgissent, se heurtent, se croisent, en allemand, en français, de vingt cases à la fois.

Je surmonte la douleur ; je grimpe sur le pont : — Qu'est-ce donc ?

Le capitaine debout sur le bordage, accroché aux haubans, embouche le porte-voix et commande la manœuvre ; tandis qu'une partie des matelots, perchés sur les hautes vergues qui décrivent des arcs rapides et effrayants, achèvent de plier les voiles *carguées* d'abord par le reste de l'équipage, qui sillonne en tous sens le navire.

Des rafales de pluie, mêlées aux vagues qui dé-

ferlent couvrent le pont, et forment des nappes luisantes et écumeuses qui s'engouffrent dans les *hablots*. La *Clémence* penche de telle sorte, qu'on n'y peut marcher qu'en se tenant aux manœuvres. Les vergues basses touchent l'eau.

Tremblant, crispé au pied d'un mât, je demande au maître qui passe, si le danger est grand. — Affaire de rive, me répond-il, en haussant les épaules. Voilà ce que c'est : Nous sommes dans le golfe de Gascogne, et nous payons le tribut accoutumé à ces vieux passages ; mais, affaire de rien : ce n'est qu'un *coup de vent*.

— Grand Dieu ! que serait-ce donc qu'une tempête ?

Je redescends. On bouche les panneaux, et nous voilà dans l'obscurité.

Notre prison dure six heures, sans jour, sans air et sans pain !

Enfin, le temps se calme, on ouvre et nous nous élançons dehors. Quelques heures de plus, et je crois que nous étouffions !

Je frémis, en pensant que ce n'est là qu'un prélude des souffrances de cet horrible entre-pont.

Cependant, la grande chambre est propre et aérée ; et les passagers, dans leurs gentilles cases, ont toutes les commodités et l'assistance possibles. Oh ! que ne puis-je aussi y placer ma femme et mes enfants !

Aujourd'hui, nous sommes beaucoup mieux. Peu de colons ont encore le mal de mer. Voilà le soleil

qui brille. Tous les valides sortent, et l'on envoie une escouade de matelots pour nettoyer un peu l'entre-pont.

On a recommencé à distribuer des vivres.

Le matin, c'est une soupe maigre.

A midi, une ration de lard ou de bœuf salé, avec des légumes secs;

Le soir, des sardines ou du fromage.

Pour boisson, de l'eau-de-vie.

L'eau et le biscuit sont, pour ainsi dire, à discrétion.

Le jeudi et le dimanche, nous aurons du bœuf frais en conserve.

Les matelots nous assurent que jamais colons n'ont été mieux nourris.

Quoi qu'il en soit, notre régime fait contraste avec celui de la chambre, dont la table, à l'heure des repas, est chargée, avec profusion, de vins fins, de liqueurs et des mets les plus succulents.

22 janvier.—Nous nous ressentons déjà du changement de latitude. L'air est doux comme au printemps. Cette température agréable, avant-coureur des heureux climats vers lesquels nous voguons, répand la joie dans tous les cœurs. Chacun quitte sa case infecte, et reste tout le jour sur le pont. On se lave; les mères tressent les cheveux de leurs filles; les jeunes gens rient et causent; et un groupe de musiciens, réunis sur la dunette, fait retentir l'air de sons

joyeux. Rien de plus pittoresque que l'aspect de ce navire, naguère si triste.

Dans quelques jours, dit-on, nous entrerons dans les vents alizés, et, dès lors, notre navigation ne sera plus qu'une tranquille promenade.

Je profite de ce beau temps pour m'installer avec ma petite famille sous le *gaillard d'avant,* derrière le blindage. Nous y aurons peut-être froid la nuit; mais, au moins, nous y respirerons un bon air.

Le colonel invite les colons à suivre mon exemple; mais le froid leur fait peur, et ils retournent s'engouffrer dans la puanteur et l'obscurité de l'entre-pont.

24 janvier.— Combien j'ai lieu de m'applaudir du parti que j'ai pris. Deux jours et deux nuits d'air pur nous ont complétement remis. Nous avons repris tout notre appétit, et la fraîcheur a reparu sur le visage de nos chers enfants.

Cependant, tous nos compagnons s'obstinent encore à coucher en bas. Dieu veuille qu'ils n'aient pas à s'en repentir!

25 janvier. — Qu'ai-je vu? J'en tremble encore. J'étais allé chercher un objet dans l'entre-pont. Voilà qu'un homme demi-nu sort de la cale. Sa figure et ses bras sont couverts de croûtes noires et sanglantes. Ses lèvres bleues bavent de l'écume; il roule des yeux égarés et se précipite en hurlant dans l'entre-

pont : « Saisissez-le ! saisissez-le ! » s'écrie le docteur qui le suit. On se jette sur lui, on l'enveloppe d'un drap, on le redescend dans la cale. Je questionne le docteur.

Ce n'est rien, me dit-il, en affectant un air tranquille, une atteinte de variolite... un accès de délire.

— Moi, je crains bien que cette variolite ne soit de la vraie petite-vérole.

28 janvier.—J'avais deviné, c'est la petite-vérole ! Malgré la prompte séquestration du premier malade, la contagion s'est aussitôt répandue dans le navire. Déjà huit individus en sont atteints. A l'air préoccupé du colonel, aux précautions qu'ordonne le docteur, on devine la gravité du mal.

On continue à séquestrer les malades à la cale. Voilà l'emploi des huit cases vides. C'est l'infirmerie. J'ai eu le courage d'y descendre. Rien de plus horrible. Il n'y a là, ni jour, ni air. C'est une vraie tombe, d'où les miasmes mortels montent dans l'entre-pont. Et les malheureux qu'on y descend en ont une telle peur, que leur état empire du moment qu'ils y sont.

Le docteur voulait mettre l'infirmerie sur le pont ; le capitaine s'y est opposé, objectant froidement que les manœuvres en pourraient être gênées. — C'est faux ; car, entre la cuisine et le mât de misaine, sous le grand canot, l'espace est complétement libre.

On nettoie, on répand du camphre, du vinaigre et du chlore.

31 janvier. — Malgré tout ce qu'on a pu faire, la peste envahit l'entre-pont avec une étonnante rapidité. Il n'y a pas de case qui ne compte des malades. Des familles entières sont atteintes. L'épouvante est partout.

Le docteur est debout jour et nuit; le colonel le seconde. Un service sanitaire est établi, au moyen d'infirmeries. Les médicaments abondent; et les boîtes de conserves offrent aux malades une nourriture fraîche, substentielle et choisie. Confinés dans notre petit coin, à l'abri de la contagion, d'autant mieux, parce que nous avons tous quatre été vaccinés, nous nous reprochons presque la belle santé dont nous jouissons, au milieu de cette désolation générale. Marie ne quitte pas ses enfants; moi, je me hasarde à parcourir, avec le docteur, deux ou trois fois par jour, l'entre-pont et la cale, non sans prendre la précaution d'avoir le nez et la bouche couverts d'un mouchoir imprégné de vinaigre.

2 février. — La chaleur qui croît, active les progrès du mal. Ce ne sont partout que figures hideuses, que plaintes déchirantes. Le nombre des vérolés est si grand, qu'on ne garde plus à la cale que ceux dont l'état est désespéré.

Malgré les manches à air, placées aux deux pan-

neaux, l'infection est telle, qu'on en est incommodé même sur le pont.

Les passagers osent à peine sortir de la chambre ; cependant aucun d'eux n'est atteint.

3 *février*. — Première mort ! c'est une jeune femme. On l'a, hier soir, montée furtivement sur le pont, et, presque aussitôt, deux matelots l'ont jetée à la mer, après lui avoir mis des sacs de sable aux pieds.

Ce matin, la funèbre nouvelle qui se répand, porte la terreur de case en case, et un homme avec trois petits enfants sont là qui pleurent sur le pont.

5 *février*. — Quatre autres morts, depuis deux jours ! C'est affrayant !..... C'est toujours pendant la nuit qu'on les jette par-dessus le bord ; et cela, sans plus de respect qu'on n'en aurait pour le corps d'un chien. Le prêtre, c'est un rude loup de mer ; la prière, des jurons ou des sarcasmes ; et le convoi, quelques timides assistants !

On compte en ce moment cent cinquante malades, dont plusieurs sont mourants !

6 *février*.—Cette nuit, nous avons eu une terrible alerte.

La cloche d'alarme nous a réveillés vers onze heures ; le feu était au navire.

A peine ai-je su de quoi il s'agissait, que l'immensité du danger m'a fait perdre la tête

Le pont offrait une scène étrange. Au milieu d'une colonne d'épaisse fumée, s'agitaient une foule d'hommes demi-nus, en criant, s'entre-choquant ; des femmes éperdues, accourant avec leurs enfants aux bras ; des malades, se traînant enveloppés de leurs draps, comme des morts dans leurs suaires. C'était un bruit indéfinissable, et qui dominait le tintement lugubre de la cloche, les coups de hache des charpentiers, les jurons des matelots.—Je me suis trouvé là, sans savoir comment. Bientôt, la cloche a cessé de tinter, et le formidable porte-voix s'est fait entendre. Aussitôt, deux chaînes se sont formées ; les pompes ont joué ; et tous les inutiles : vieillards, femmes, malades et enfants, ont été, malgré leurs cris et leur résistance, refoulés dans la cale et dans l'entre-pont.

Des torrents d'eau ont été versés, le pont a été coupé, et, à deux heures, on était maître du feu !

Notre premier sauveur a été le hasard ; le second, le capitaine.

Le hasard, qui a voulu qu'à onze heures deux jeunes gens, qui étaient encore levés, aient signalé assez tôt l'incendie ; le capitaine, qui, par son admirable sang-froid, a su en arrêter les progrès.

Le feu a pris par la cuisine, et a percé l'entre-pont ; à un demi-pas plus à droite ou à gauche, les étincelles tombaient sur la paille des lits, et nous étions perdus, car nous sommes à trois cents lieues de toute terre, et il n'y a aucun navire, à dix lieues à la ronde.

Dans la terreur causée par l'incendie, deux moribonds sont morts, et deux enfants sont nés!

Après l'alerte, j'ai retrouvé Marie calme et ferme comme toujours.

Aujourd'hui, tout le monde se ressent plus ou moins des émotions de la nuit; et, comme il arrive toujours en pareil cas, le mal présent semble avoir diminué, en raison du danger immense qu'on a couru.

En même temps que l'incendie sévissait, nous passions le tropique.

10 février. — Parmi toutes ces grosses filles allemandes, il y en a une qui, comme Marie dans son village, se distingue de ses compagnes par la tournure, l'éducation et la beauté.

Un air de mélancolie répandu sur son visage et la faiblesse même de sa constitution intéressent tout le monde en sa faveur. On ne l'appelle que la belle Gertrude. Jusqu'ici, la douce enfant avait échappé au fléau, mais voici que le vent empesté a courbé la tendre fleur. Depuis ce matin, elle gît dans sa case infecte, atteinte d'un mal intérieur qu'on ne peut définir, mais dont les progrès sont effrayants. Je viens d'en bas. Autour de la case de la mourante, qu'éclairait à peine un falot, étaient assis sur des caisses ses parents, ses amis consternés, étouffant leurs sanglots

A l'aspect de ce charmant visage, couvert déjà de la pâleur de la mort, de ces beaux bras nus s'agitant dans le délire, de ce sein virginal que soulèvent

les convulsions, je n'ai pu contenir ma douleur, et je suis monté ici pour cacher mes larmes.

En passant devant la chambre éblouissante de lumières, j'ai entendu les sons d'une guitare, le cliquetis des verres, de joyeux chants et les éclats de rire du capitaine et des passagers.

9 heures. La pauvre fille est morte.

12 février.—Je n'ai plus le courage de compter les morts....

L'équipage, composé de dix hommes, a trois malades : le plus en danger est un jeune novice, nommé Paul, dont le nom, l'âge, le caractère et jusqu'à la figure, me rappellent mon petit Paul à moi, mon chéri, parti, il y a dix ans, avec Jacques....

Quel navire, quelle terre recèle ces deux frères chéris, dont je n'ai pu avoir la moindre nouvelle? Hélas ! qui sait, si, à ces pauvres marins, cette vaste mer que nous sillonnons, ne leur sert pas depuis longtemps de tombeau !

Le petit novice est très-mal, et cependant le capitaine (qui le croirait?), a refusé un peu d'huile pour le veiller !

13 février. — Pendant une nuit froide, le malheureux novice, en proie au délire, est monté sur le pont, et, au jour, on l'a trouvé mort !.. C'est affreux, quand on pense que quelques gouttes d'huile l'eussent peut-être sauvé. Quand on est venu dire au

capitaine « Paul est mort ! » il a répondu, sans s'émouvoir, « Eh bien ! qu'on le jette à l'eau ! » L'équipage et les colons sont exaspérés.

20 février. — On s'habitue à tout. Voilà que les scènes les plus déchirantes n'émeuvent plus personne, et qu'on ne prend plus la peine de cacher les morts. C'est en plein jour qu'on les jette à la mer. On a commencé aujourd'hui, et la foule était grande pour assister au spectacle.

Du reste, la chaleur active tellement la putréfaction, qu'il y a bien quelque nécessité de procéder ainsi.

A midi, on a sorti de la cale un cadavre horrible, et dont la puanteur était intolérable ; il y avait à peine deux heures que l'homme était mort.

On l'a mis sur une planche, un sabord s'est ouvert, et les curieux, qui se précipitaient, ont eu à peine le temps de voir le corps s'engloutir dans les eaux.

Tout ce qui a un peu de force fuit sur le pont.

On abandonne, en quelque sorte, les malades.

Le docteur est consterné, et l'énergie du colonel a fait place à une sombre stupeur.

Et, pendant que la terreur, l'égoïsme, le désespoir et la mort règnent sur le navire, la nature déploie autour de nous la vie dans toute sa splendeur.

Un ciel bleu éclate sur nos têtes, un soleil radieux nous inonde de ses rayons, et les vents alizés, qui soufflent régulièrement *graud largue,* tiennent la *Clémence* penchée et la poussent sur une mer d'azur,

où des nuées de poissons volants fuient les rapides dorades, tandis que les agiles marsouins accompagnent notre marche par des sauts bizarres et de rapides évolutions.

Les couchers du soleil sont magiques, et pendant les nuits fraîches et étoilées, le sillage du navire ressemble à une immense queue de robe toute parsemée de rubis et de diamants.

25 février. — On compte aujourd'hui vingt-quatre morts !

De l'épouvante et de la torpeur, la plupart des colons ont passé à une sorte d'état stupide et bestial. Tous les ordres, tous les conseils, toutes les prescriptions sont méconnus. Les uns mangent à crever, les autres s'enivrent ; les malades se déchirent pour en finir ; presque tous, comme les malheureux naufragés de la *Méduse*, veulent *jouir* encore un peu avant que la mort ne les atteigne. Plus de parenté, plus d'égards, plus de frein aux passions brutales, nées de la peur. Le débordement est complet. De jour et de nuit, il n'y a pas de points du navire qui ne présentent, à côté des morts et des mourants, les scènes de la plus dégoûtante orgie.

Les passagers, épouvantés, ne sortent plus de la chambre ; les matelots, inoccupés, se réfugient dans les hunes et sur le gaillard d'avant. Le docteur succombe à la lassitude ; le colonel est malade ; et moi, armé jusqu'aux dents, je ne quitte plus un instant ma petite famille.

Oh ! quand arriverons-nous donc à la terre promise !

28 février.—Deux spectacles magnifiques en deux jours. On dirait que la nature s'applique, par des scènes grandioses et variées, à nous distraire de nos malheurs.

Avant-hier, une baleine monstrueuse s'est montrée dans le remou, à vingt pas du navire. Paraissant d'abord sous l'eau et à une assez grande profondeur, semblable à un immense serpent vert, elle s'est élevée bientôt à la surface, et nous a présenté à plusieurs reprises son immense croupe, tandis que par ses évents elle lançait l'eau de la mer à une grande hauteur.

A chaque mouvement du colosse, mille cris de surprise et de joie partaient de la dunette. Au moment où la baleine montrait son dos, on lui a tiré un coup de carabine à balle forcée ; mais, elle n'a pas paru s'en apercevoir, et elle a continué à nous suivre toute la journée, tantôt à l'arrière, tantôt à l'abord du navire, dont elle occupait à peu près la longueur.

Le lendemain, elle avait disparu.

Hier au soir, à peine le soleil était-il descendu sous l'horizon, que la mer a paru toute en feu. Autour du navire, c'était comme un immense punch ; le remous n'était qu'un torrent de lave. Quoiqu'il n'y eût pas de lueur et que le temps fût couvert, la clarté

était si grande, qu'à onze heures encore, on pouvait, sur le pont, lire les plus fins imprimés.

Au loin, tant que la vue pouvait s'étendre, ce n'étaient que vagues.

Le phénomène de la mer phosphorescente est commun dans ce parage. Cependant, le lieutenant, qui l'a traversé vingt fois, nous a assurés, que jamais il ne l'avait vu dans de telles proportions.

A en croire les savants, cet étrange incendie est causé par la présence dans les eaux, de myriades, de mollusques phosphorescents.

Si le *point* ne nous disait pas que nous ne sommes plus qu'à deux cents lieues de terre, d'autres indices nous le feraient pressentir; après les raisins du tropique, voilà que nous trouvons des algues marines, et autour de nous volent des bandes de goëlands.

On compte aujourd'hui trente-six morts!

1er *mars*.—Terre! A ce cri, comme au son de la trompette céleste, la résurrection s'opère, les hommes ivres se réveillent, les malades se lèvent, les mourants se redressent; tout le monde, tout ce qui peut marcher, est sur le pont; on se pousse, on s'accroche aux haubans, on monte aux hunes, aux vergues; tous les cous sont tendus, tous les regards sont fixés sur l'horizon; mais, personne ne voit rien!.. Le désappointement se peint sur les visages, et cependant les marins répètent avec assurance: Terre! Ile Barbade, dit le capitaine. Où est donc cette île?

Serait-ce ce petit nuage violet, qui, à peine, se détache au loin, sur la bande jaune du ciel?... Ah! sans doute, car le voilà qui grandit peu à peu, et prend des formes moins indécises. —Bientôt des crêtes se dessinent, le violet passe au bleu, le bleu au jaune et au vert; à des grèves s'ajoutent d'autres grèves; l'île sort de la mer, comme un magnifique décor de dessous un théâtre.—De hautes montagnes au centre, une végétation luxuriante, des plantations éparses, des maisons aux toits rouges, aux galeries à colonnes, une haute falaise: voilà le spectacle que nous présente cette terre, dont nous ne pouvons détacher les yeux.

A midi, nous sommes par le travers de l'île, et nous pouvons en distinguer jusqu'aux habitants répandus dans les champs de cannes à sucre. Oh! qu'ils sont heureux, ces hommes, de pouvoir manger des légumes, des fruits, et se reposer sous de frais ombrages!

Pourquoi faut-il, qu'un jour encore, deux peut-être, nous soyons privés de ces biens!

L'île fuit derrière nous, elle s'affaisse et disparaît. Mais, son aspect a ranimé le navire.—L'espoir rentre dans tous les cœurs.—Chacun répète: A demain! et l'on nettoie, on embellit, on fait tous ses préparatifs pour cet heureux lendemain.

2 mars. —Dès le point du jour, nous avons aperçu les montagnes de la Côte-Ferme; et, à dix heures, nous étions en vue de la Guayra, petite ville, assise dans un ravin abrupte, au bord de la mer.

Quand les Espagnols abordèrent à la terre ferme, la Guayra était un pauvre village indien, habité par des pêcheurs. Les conquérants en firent le port principal de leur nouvelle découverte, le fortifièrent, y laissèrent garnison, et s'avançèrent de là dans l'intérieur. — Aujourd'hui, nous dit-on, c'est le principal entrepôt du commerce de la côte.

De cette ville, qui est dominée par une haute montagne, une chaîne continue s'étend à l'est et à l'ouest comme une formidable barrière. Cette chaîne nous paraît couverte en tous points d'une végétation puissante ; mais, ce n'est qu'au pied des monts et sur de rares plateaux qu'on aperçoit des villages et quelque culture.

Tout cela a d'ici un aspect assez triste, et répond mal à l'idée que nous nous étions faite de l'Amérique. N'importe ! il nous tarde bien de fouler aux pieds cette terre, dont le colonel nous vante les institutions libérales et la prodigieuse fécondité.

Malheureusement, ce ne sera pas aujourd'hui ; car, à peine le canot de *la Santé* a-t-il été à portée de notre bord, à peine a-t-on su le nombre de nos malades et des morts, que défense nous a été faite de débarquer.

Nous sommes menacés d'une *quarantaine en mer,* parce que la côte n'a point de lazaret.

Une *quarantaine en mer,* par 34 degrés de chaleur ! Ce serait notre condamnation à tous ; car, voilà que depuis hier, l'intensité du fléau redouble, et,

dans la matinée, nous avons eu six autres morts: total, 42.

Le colonel et le docteur demandent, au nom de l'humanité, qu'il nous soit permis de passer la quarantaine à terre, fût-ce même sur quelque roche. A demain la réponse.

3 mars.—Dès le point du jour, qui, dans ces contrées, a lieu toute l'année à cinq heures et demie, j'étais avec Marie et les enfants sur la dunette, contemplant le lever du soleil, la côte et la mer.

Là-bas, du côté de notre malheureuse France, l'astre qui donne la vie au monde, sortant des flots, au milieu de nuages dorés et de gerbes radieuses, illuminait tout à coup et le ciel et la mer. Au rivage, les élégants cocotiers, doucement balancés par la brise matinale, semblaient, de leurs têtes empanachées, saluer le retour de la lumière; au-dessus de nous volaient des pélicans bruns, et sur l'Océan, uni comme une glace, voguait, à quelque distance, un petit canot pêcheur, formé d'un tronc d'arbre, et monté par un seul nègre presque nu, armé d'une pagaie.

La fraîcheur du matin, le calme splendide de la nature, et jusqu'au chant monotone et plaintif du pêcheur, tout nous portait à une douce méditation.

Muets, immobiles, nous nous abreuvions des sensations délicieuses que ce spectacle nous faisait éprouver.

Soudain, les cris des matelots, les plaintes des malades sont venus nous tirer de notre extase.

La réalité avait reparu.

A huit heures, un canot s'est détaché de la côte.

Est-ce la réponse tant désirée? Non, ce sont des vivres. Voilà un demi-bœuf récemment tué, des appios (sorte de carotte farineuse et sucrée), de la yucca (racine blanche, qui sert à faire le manioc), des ignames (tubercules monstrueux, à la chair blanche et délicate), des ocumos (vraie pomme de terre sauvage); puis, des oranges, de la canne à sucre, des grenades, des pastèques, des cocos frais, de délicieux ananas, des aguacatés (gros fruit, en forme de poire, qui a le goût du beurre frais); et, enfin, la précieuse bunane, qui est en même temps fruit, pain et légume.

On apporte encore du tabac en poudre, des cigares, aussi bons que ceux de la Havane.

Une distribution a lieu avec ménagement; chacun grignote, chacun savoure; ceux-ci prisent, ceux-là fument, d'autres dépècent: tout le monde paraît content. « Amis, nous dit le colonel, voilà les fruits que cette terre vous promet; voilà la viande que vous aurez à deux sous la livre. Voyez ce beau ciel, cette nature exubérante; là, plus de tyrannie, plus de froid, plus de misère. Encore un peu de courage, un dernier effort, et tous ces biens sont à vous! »

Vive le colonel! Vive notre père! Vive la nouvelle patrie! s'écrièrent les colons. Je crie aussi de grand cœur; car, je reconnais qu'il est impossible d'être plus paternel que ne l'est pour nous le vénérable chef de notre colonie.

On profite de ce moment d'enthousiasme pour nous distribuer les armes, qui devront servir à nous protéger au sein des forêts. Chacun de nous ravit un fusil de chasse, une petite hache et une machette, sabre large et pesant, avec lequel on s'ouvre une voie dans les taillis.

A midi, le canot *la Santé* arrive. Le médecin du port, debout à la poupe de l'embarcation, qui reste à dix pas du navire, nous crie qu'il veut compter les colons valides. Un défilé commence sur la dunette ; chacun monte par l'escalier de babord, s'arrête un moment, et redescend par tribord. Cette opération dure une heure, et constate que sur trois cent cinquante-huit colons restants, deux cent vingt à peine peuvent se tenir debout et marcher.

Le front du médecin créole se rembrunit, et la *quarantaine* est prononcée. Seulement, on nous accorde d'accomplir cette pénible épreuve à terre. Nous débarquerons sur la plage de Choroni, à quinze lieues ouest de la Guarpa ; et là, entourés d'un cordon sanitaire, nous camperons jusqu'à ce que la peste ait complétement disparu.

La sentence est irrévocable, il faut s'y soumettre. Vire au blindeau ! On lève l'ancre, on largue les voiles. Un pilote monte à bord, et nous voilà partis.

A la tombée de la nuit, nous sommes en vue de Choroni, port de seconde classe, dont l'entrée est gardée par d'énormes rochers noirs, que nous distinguons à peine. On mouille à un quart de mille, douze brasses de fond.—Cargue tout ! A demain le débarquement !

XIV

LA CÔTE-FERME.

Colonie *Tovar*, le 20 mars.

Nous avons enfin, après bien des peines, atteint le but de notre long voyage. Hier, le gros de la troupe a été installé au village ; aujourd'hui, arrivent les derniers traînards.

Tant bien que mal, nous voilà provisoirement casés, et un repos de huit jours nous est accordé pour nous remettre de nos fatigues.

Notre séjour à Choroni, et notre voyage de vingt-cinq lieues par terre, offrent assez d'intérêt pour que je les décrive.

Le 4 mars, à deux heures du matin, le débarquement commença. La mer était grosse, et un demi-clair de lune permettait à peine de distinguer quelques points de la côte. Cependant, quoiqu'on ne vît point de récifs, on entendait le bruit sourd des vagues qui s'y brisaient.

Des Indiens et des nègres, avec de grandes pirogues, vinrent remorquer les deux yoles et le grand canot. Pendant que les embarcations qui suivent, sont maintenues avec peine le long du bord, on y descend pêle-mêle, avec les malles et les paquets, en s'accrochant à un escalier mobile, fait de planches et de cordes. Cette descente est des plus périlleuses, surtout pour les femmes et les enfants, qu'on lance, pour ainsi dire, par-dessus le bastingage : c'est miracle que personne ne tombe à l'eau, ou ne soit broyé entre l'embarcation et le navire. Enfin, la fournée est pleine, pleine comble; on se pousse, on crie, les canots penchent. En route, quand même! Les Indiens rament pendant quelques minutes. On voit les barques, ballottées, paraître et disparaître au milieu des vagues. Puis, plus rien...

« Il n'y a pas de risque ! » disent les marins. Et, en effet, au bout d'une heure, les pirogues et les canots reviennent, et l'on charge de nouveau. Nous voilà partis ! Tantôt nous sommes sur le dos d'une vague, tantôt nous descendons dans un creux; l'eau effleure le bord; là-bas, la mer mugit, et il semble que ces noirs rochers, contre lesquels elle se brise, nous ferment les abords de la baie.

Tout à coup, les pirogues tournent à angle droit, et s'engagent, entre les roches séculaires, dans une étroite passe, où débouche une petite rivière qui sert de port. Nous arrivons sur le sable, des cris de joie retentissent. D'autres cris y répondent. Nous voilà

au lieu de campement : c'est un bois de cocotiers, parsemé de clairières et de buissons.

Nous retrouvons là nos compagnons. Les uns se chauffent, d'autres cuisinent, d'autres procèdent déjà à leur installation. Je fais comme ces derniers : j'avise, sur la lisière intérieure, un berceau naturel; j'en prends possession; et, au jour, j'en fais, en deux tours de main, une fraîche et charmante habitation.

Et partout, c'est le même mouvement, la même activité. Chacun choisit son gîte, chacun fait sa case. On plante des pieux, on tend des lianes; on charrie des perches, des feuilles; on taille, on crie, on chante; les feux s'allument sur la grève. Le camp se forme : ici, c'est une hutte conique, vraie hutte de Hottentot; là, c'est un toit à deux pentes; plus loin, s'élève une cabane de lattes; ailleurs, une tente qui se dresse; voilà un pavillon chinois; puis, des sentiers s'improvisent de l'une à l'autre habitation. C'est bientôt un labyrinthe, une ruche, une fourmilière, image de la vie active, pittoresque, animée, que produit le travail attrayant.

Le colonel est partout, encourageant, conseillant : sa figure est radieuse. La colonie est sauvée. Par ses soins, deux vastes tentes sont élevées sur le rivage : la première est destinée aux vivres; la seconde reçoit les malades qui n'ont point de parents, et chaque famille recueille les siens. La terre semble déjà avoir guéri à moitié ces malheureux; à présent, ils veulent vivre !

— De l'eau ! Où y a-t-il de l'eau? demandent les ménagères?

— Par ici, répond le colonel.

—Quatre hommes de bonne volonté, quatre hommes armés de machettes; suivez-moi! Je cours, nous sabrons devant nous, lianes, épines, roseaux; nous ouvrons un chemin; et, au bout de cent pas, un spectacle magique s'offre à nos regards. Voilà, voilà l'Amérique dans toute sa beauté ! C'est une plaine triangulaire, bornée de deux côtés par de hautes et vertes montagnes, et au centre de laquelle serpente une petite rivière, toute bordée de fleurs et de lianes. A une demi-lieue, on aperçoit un village, dont les maisonnettes blanches se cachent sous des touffes de feuilles : c'est Choroni. La campagne est parsemée d'arbres étranges, tous couverts de fruits ou de fleurs, où les rayons du soleil, en se jouant, produisent des effets bizarres. Que de plantes qui nous sont inconnues. Quel est cet arbre vert, aux feuilles larges, luisantes et fendillées, formant un panache, du centre duquel pend cette grappe colossale de fruits verts et jaunes?

— C'est le bananier.

— Et cet autre, dont le tronc tortueux est garni de grosses gousses violettes?

— C'est le cacaotier.

Voici le cafier, charmant arbuste, dont les fleurs blanches et embaumées se changeront sous peu en grappes d'un rouge-cerise.

— Et ces grands roseaux vert tendre, balancés par la brise !

— Ce sont des cannes à sucre.

Voilà, là-bas, près des maisons, les *conucos*, ou plantages de maïs et de juca, ombragés d'orangers, de mangotiers, de tamariniers et de vingt autres espèces d'arbres, tous remarquables par la forme, précieux par le produit.

— Oh ! que tout cela est beau !

— Ce n'est rien, nous dit le colonel ; attendez la saison des pluies, et vous verrez bien d'autres merveilles : car, la fertilité de ce petit coin n'est due, en ce moment, qu'aux irrigations facilitées par cette paisible rivière.

Nous ne pouvons nous lasser d'admirer. A notre droite, de l'autre côté du ruisseau, le tableau change ; c'est un coteau rapide, dont la base trempe dans la mer, et forme des grottes profondes où l'eau s'engouffre avec un bruit pareil au tonnerre. Ce coteau est couvert d'une végétation particulière à tous les rochers de la côte. Je reconnais l'immense famille des nopalées, parmi lesquelles se distinguent les cactiers cylindriques ou cierges, les raquettes, de quarante pieds de hauteur, et les aloès, ou *cocuisas*, aux feuilles longues et pointues, à la tige droite et élégante. — Certains points du rivage, nous dit notre guide, sont tellement couverts de ces végétaux, qu'ils en sont devenus impénétrables. Les indigènes les nomment *tunales*, et les considèrent comme d'excellents moyens de défense : c'est le domaine des

cascabées, ou serpents à sonnettes, des boas, des corals, des mapanares, et d'autres reptiles dangereux.

La vue de tant de belles choses avait porté au comble notre enthousiasme. Nous rentrâmes au camp, d'où nos récits firent sortir bientôt des centaines de curieux.

Cette première journée avait passé comme un songe. La nuit nous réservait des émotions d'un autre genre. A peine la voix des hommes s'était-elle tue dans le campement, que celle de la nature se manifesta par mille sons pleins d'une sauvage harmonie. Les hautes herbes frôlaient sous l'attouchement d'êtres invisibles, l'air résonnait du bourdonnement d'une foule d'insectes, parmi lesquels se distinguaient, à leurs lueurs phosphorescentes, les brillantes lucioles et le resplendissant porte-lanterne.

Au loin, on entendait dans les bois le cri triste et monotone du coucou, qu'interrompait de temps en temps la voix rauque des singes hurleurs, tandis qu'auprès de nous, sur un buisson, l'oiseau-clochette faisait entendre, de minute en minute, son timbre argentin ; et, au-dessus de tous ces bruits, dominaient, comme une basse continue et majestueuse, les plaintes de la brise de terre dans les hautes branches, et le mugissement sourd de l'Océan dans les grottes et sur les récifs du rivage.

Nous eûmes bien de la peine à nous endormir ; et quand, au tout petit jour, nous ouvrîmes les yeux,

l'air était immobile, et tous les sylphes nocturnes avaient disparu.

La joie de l'âme est le meilleur remède aux maux du corps. D'ailleurs, l'air pur et les aliments frais étaient un puissant secours pour nos pauvres malades; leur guérison fut rapide, et nous n'eûmes plus à déplorer une seule mort.

Les créoles, rassurés par cet état satisfaisant, remplirent le cordon sanitaire, et affluèrent au camp, où, pendant dix jours, nous échangeâmes avec eux, autant que peuvent le faire des gens qui ne se comprennent pas, toutes sortes de témoignages d'affection.

Cette population, composée de blancs, d'indiens, de noirs et de mulâtres, a des mœurs douces mais voluptueuses.

Au bout de dix-huit jours, notre semblant de quarantaine était levé; et, un matin, de bonne heure, toute la colonie, les hommes à pied, les femmes et les enfants à mule ou à âne, prenait, non sans de grands regrets pour ce charmant Choroni, la route des hautes montagnes.

Au sortir de la plaine cultivée, le sentier tortueux s'engagea dans les *rastrajos* ou taillis, au milieu desquels s'élèvent les mimosas arborescentes en forme de parasol, les *carices*, graminées élégantes, à rameaux verticillés, et le dracontium, à feuilles coriaces et luisantes, de plusieurs pieds de long. Ces fourrés impénétrables recèlent des *scolopendres* horribles, de dix-huit pouces de

dimension, des araignées larges comme la main, et des guêpes monstrueuses.

Nous dûmes nous arrêter vers midi, sur la première croupe, et camper autour d'une *pulpéria*, sorte d'auberge en chaume où les muletiers passent la nuit. Nous n'avions guère fait que quatre lieues.

Le site était des plus sauvages : d'un côté, on voyait, au delà d'un ravin profond, la lisière d'une noire forêt; de l'autre, une barrière de rochers arides. Nous laissions derrière nous un rideau de hautes futaies ; et devant, sur notre route, se montrait une succession de croupes jaunes et pelées, autour desquelles se dessinait à peine l'étroit sentier.

Une partie de terrain défriché entourait la pulpéria. Nous nous y entassâmes.

Prévoyant les nécessités du campement, j'avais organisé avec des draps une tente complète. Je la dressai en un clin d'œil, et y abritai ma petite famille.

Une marmite de fer-blanc, deux assiettes du même métal, quatre couverts, un gobelet, formaient toute notre batterie de cuisine. Tandis que j'allume le feu, Paul court au torrent, et Aline et sa mère vont aux vivres.

Voilà de l'eau, voilà la viande; trois piquets suspendent la marmite, le pot au feu se fait. On s'assied à terre, en riant, et l'on mange avec un appétit qu'excitent la fatigue et le contentement.

Nous devions partir le lendemain de bonne heure;

mais, il était dit que nous ne quitterions point la pulpéria sans une petite alerte.

Au milieu de la nuit, un énorme serpent boa traversa le camp, et y répandit l'épouvante. Ayant passé sur le corps d'un homme endormi, celui-ci poussa un cri terrible auquel cent autres cris répondirent. L'inoffensif reptile, effrayé de ce concert, se sauva vite dans les bois. N'importe, il était une heure; on ne put plus dormir; ce qui fit que nous nous mîmes en route avant le point du jour.

Après quatre heures d'une montée pénible, nous nous trouvions au point culminant de la plus haute croupe, et nous plongions avec délices nos regards sur une magnifique vallée, au centre de laquelle se dessinait un beau lac bleu, semé d'îles semblables à des corbeilles de verdure et de fleurs.

A l'extrémité voisine du lac, se voyait un joli bourg où nous devions coucher; et, dans l'immense étendue couverte d'herbe et de buissons, nous apercevions des carrés vert tendre, semblables à des tapis éclatants, oubliés dans la plaine : c'étaient d'immenses plantations de cannes à sucre ou d'indigo.

Au bas du versant méridional, nous nous trouvâmes dans une immense prairie à l'herbe dure, entourée de buissons, où paissaient librement quelques bœufs, des chevaux et des ânes : on y fit une petite halte. Mais, à peine étions-nous assis, que de grands cris retentirent. Ma première pensée fut que quelque bête féroce osait nous attaquer, et j'allais

m'élancer sur mes armes, lorsque, tournant la tête du côté du tumulte, j'aperçus, à l'extrémité du camp, une fumée blanchâtre, et des flammes qui s'élevaient du sol. Un imprudent avait mis le feu à la savane! Les récits de Cooper me revinrent naturellement à l'esprit, et mon imagination effrayée me représentait déjà le camp étreint dans un cercle de feu; la flamme gagnait avec une telle rapidité, qu'à peine avait-on eu le temps de lever bagage et de s'enfuir au plus tôt. On criait, on se poussait, et peu de gens pensaient opposer une barrière aux flammes, à l'incendie qui s'étendait de plus en plus, et menaçait de tout envahir. Cependant, les créoles qui nous accompagnaient, riaient de notre frayeur et de nos efforts. Tandis qu'inutilement, nous nous épuisions à charrier de l'eau des ruisseaux voisins, eux prenaient des branches feuillées, et en frappaient, avec force, la flamme qui s'étouffait aussitôt; ils firent ainsi le tour du foyer, et s'en rendirent maîtres en quelques minutes.

On se remit en route à travers la savane.

Cette savane, nous a-t-on dit, est une image, en petit, des *llanos*, ou plaines de l'intérieur, vastes déserts où bondissent et multiplient en toute liberté d'innombrables troupeaux.

Adieu les frais paysages de Choroni! Nous n'avions plus autour de nous que des terrains jaunes et pelés, et pour compagnons de route, que des nuées de perroquets verts, qui nous assourdissaient de leurs cris!

Comme nous manifestions notre désappointement, le colonel nous dit que cet aspect aride n'était qu'apparent, et tenait uniquement à ce que nous nous trouvions vers la fin des six mois de sécheresse. « De septembre à mai, nous dit-il, il ne tombe pas une goutte d'eau, c'est l'hiver du pays ; un hiver, avec une chaleur moyenne de 30°. Pendant cette saison, la terre durcit, la végétation se ralentit, les savanes jaunissent, les ruisseaux se dessèchent, la nature est haletante, les oiseaux cherchent les bois, et les bestiaux se réfugient au bord des marais ou des fleuves. Mais, voici venir les premières averses torrentielles qui dureront six mois, et tout à coup l'aspect change. La terre devient meuble, des jets vigoureux poussent de toute part, une végétation exubérante couvre la campagne ; les savanes et les forêts se couvrent d'un vert tendre ; les lianes déploient des guirlandes de fleurs, des myriades d'insectes et d'oiseaux peuplent l'air, et les troupeaux errants reviennent dans les pâturages. C'est le réveil de la nature, c'est le moment où l'on peut se faire une idée de la prodigieuse fertilité de ces climats. »

Tout en écoutant ces intéressants détails, nous entrions à Maracaï, dont la population, prévenue de notre arrivée, accourait au-devant de nous.

Le lendemain, nous passions à Turmero, beau village, près duquel nous vîmes le fameux *zamung del guayre mimosa* colossal, formant un parasol de 576 pieds de circonférence ; et nous allions coucher

à la Victoria, ville jadis opulente, aujourd'hui ruinée. Nous devions, le jour suivant, partir de là pour nous enfoncer dans la haute Cordillière, au centre de laquelle se trouve la colonie *Tovar*. Ce nom est celui d'un riche citoyen, qui a fait don des terres sur lesquelles vont se fonder les quatorze villages projetés.

A la Victoria, j'ai pu reconnaître que toutes les villes et tous les villages sont bâtis d'après un plan uniforme. Leurs rues droites et larges se coupent à angles droits, dans la direction des points cardinaux.

Les villages, avec leurs toits de feuilles de palmier, leurs petites maisons blanches, sont parsemés de jardins, et ombragés d'arbres de toute espèce.

Dans les villes, les habitations, garnies à l'intérieur de fraîches galeries, donnant sur des cours plantées, n'ont, pour l'ordinaire, qu'un rez-de-chaussée, quelquefois un étage, rarement deux. Elles sont propres, toujours blanches comme du lait, et parfaitement aérées.

Autour de la Victoria se trouvent de belles plantations de café, qu'on distingue de loin, au feuillage rouge des *bucares*, arbres élevés et touffus, à l'ombre desquels croît la plante précieuse.

De vastes terrains sont inoccupés. Je demande pourquoi l'on n'a pas pensé à y installer la colonie ; on nous répond que la température des hautes montagnes convient seule aux Européens, et que c'est cette raison qui a fait planter notre colonie au

milieu de forêts, à 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le matin du troisième jour, nous prenons donc, à travers une vallée étroite et tortueuse, le chemin de notre dernière étape.

Bientôt le convoi, comme un long serpent, brille au soleil, sur le flanc des croupes pelées au delà desquelles commence la forêt vierge.

La voilà, la voilà, avec ses arbres géants, ses mille lianes, ses fougères colossales, ses innombrables plantes parasites, aux fleurs étranges, et ses profondeurs mystérieuses, empire des lions, des tapirs, des singes hurleurs et des terribles jaguars.

Son manteau vert sombre est impénétrable aux rayons du soleil, et jette une teinte uniforme sur toute la partie supérieure des montagnes.

Une trouée y a été pratiquée; nous nous y engageons en faisant retentir l'air de cris d'étonnement, de coups de fusil et de chants joyeux.

Certes, jamais ces latitudes n'ouïrent un pareil tapage; aussi, les hôtes paisibles de la forêt fuient-ils de toutes parts devant nous.

Les pécaris, effrayés, s'échappent, en troupe, d'un fourré où ils étaient tapis; le bizarre *tatou* regagne promptement son terrier; le fourmilier, au nez effilé, à la queue en éventail, s'engouffre au sein des bambous; les singes, à queue pressante, fuient d'arbre en arbre, en nous faisant des grimaces; tandis que les aras rouges et bleus, les pintades,

les dindons et les pavois s'envolent à tire d'ailes, en remplissant l'air de cris rauques et aigus.

A midi, on fait halte dans une sorte de clairière.

Le colonel veut nous faire juger des ressources de la forêt. Les chasseurs indiens, plus adroits que nous, ont abattu une grande quantité de gibier qu'on fait rôtir à la manière des sauvages. Du miel délicieux est extrait du creux d'un tronc; pour l'avoir, on a abattu l'arbre, sans s'inquiéter des mouches; car, en Amérique, ces charmantes petites bêtes, couleur d'or, ne piquent pas.

Enfin, voici la merveille des merveilles, l'arbre de la vache, tant célébré par Humboldt: c'est un puissant végétal de six mètres de tour; son écorce est tachetée, muqueuse, son branchage élevé. On y pratique à la hache des entailles peu profondes; et aussitôt il en découle en abondance un lait jaune, gras, sucré, et en tout semblable, pour le goût, à celui de la vache.

En un instant, les calebasses se remplissent; et les femmes et les enfants surtout, savourent, avec délices, cette manne céleste, jetée par la Providence au sein des forêts.

Reposés, réconfortés, émerveillés, nous nous remettons en route. Nous atteignons la première cime, où le froid nous oblige à mettre les manteaux. Les créoles qui nous accompagnent, se couvrent de la *covija*, couverture de laine rouge et bleue, percée d'un trou au milieu, et qu'ils passent comme une chasuble. Nous redescendons un peu; nous faisons

un détour, au sortir d'une gorge; et, soudain, nos regards plongent sur un plateau découvert, où se dressent des toits de chaume : c'est la colonie. Nous arrivons. Autour d'une centaine de cabanes, préparées pour nous recevoir, sont d'immenses terres accidentées, couvertes de cendres chaudes encore et de troncs noircis. Ce vaste défrichement, qui ressemble à une scène de dévastation, est borné sur tous ses points par la forêt vierge.

XV

LA COLONIE.

A mon bon petit Paul. A ma douce et gentille Aline.

Chers enfants,

C'est en pensant sans cesse à vous et à votre bonne mère, que j'ai tracé ces lignes qui seront, sans doute, les dernières de mon journal. Oui, les dernières ; car, la démarche que, sous peu, nous allons tenter, nous conduira dans une demeure fortunée où l'amitié nous prépare, au milieu des splendeurs de la nature, une vie toute de paix, de sécurité et de tranquille bonheur.

Alors, à quoi bon décrire des jours qui se ressembleront tous par leur heureuse uniformité ! Si j'ajoute aujourd'hui ces quelques mots à mes longs et tristes Mémoires, c'est afin de compléter le récit d'événements, dont vous n'avez été qu'en partie

les témoins; et, qu'à votre âge, d'ailleurs, on oublie bien vite. Or, il faut, chers enfants, que, devenus grands, vous retrouviez le récit fidèle des malheurs de votre famille, pour que, selon les cas, vous y puisiez, à côté de touchants souvenirs, de douces consolations ou d'utiles enseignements.

Vous vous souvenez, enfants, de la tristesse qui nous saisit tous, à l'aspect de cette colonie, que nous nous étions plu, de loin, à parer de tous les agréments d'un paradis terrestre, et qui nous apparaissait, au milieu des montagnes, avec ses terrains fumants, son horizon limité, son isolement et ses misérables cabanes, où, jusqu'à quatre familles ensemble, se trouvaient entassées.

Vous savez que, pour calmer notre mécontentement, on nous dit que cette situation n'était que provisoire, et que nous ne tarderions pas à voir l'accomplissement de toutes les promesses en vertu desquelles tant de pauvres gens ont quitté, avec une sorte de joie, la mère-patrie.

Les principales dispositions de ces promesses, formulées dans un contrat en règle, portaient :

Que le passage et la nourriture des colons, soit en mer, soit à terre, seraient à la charge de l'Etat;

Qu'arrivés à la colonie, il leur serait fourni une cabane habitable, un jardin, une vache laitière, une truie, des poules, des instruments aratoires, des semences, et environ deux hectares de terrain cultivable, par tête;

Que pendant six ans, ils seraient exemptés de tout impôt ;

Qu'ils rembourseraient peu à peu et par annuités à l'entrepreneur, les frais de construction, de premier défrichement, ainsi que la valeur des instruments, animaux et semences.

Confiants, nous attendions.

Et, cependant, les jours s'écoulaient au milieu de la gêne et des privations.

Parqués comme des pourceaux dans des cabanes sans portes ni fenêtres, nous avions, pendant le jour, tous les désagréments d'une agglomération ; tandis que, la nuit, nous nous trouvions exposés à l'humidité pénétrante et glaciale qui règne sur ces montagnes.

Je voulus bâtir à la hâte une hutte pour être en liberté. Il me fut répondu que je ne le pourrais, ainsi que les autres, que lorsque les terrains seraient distribués. On nous avait promis des vivres frais en abondance ; et, au lieu de cela, nous ne recevions qu'une mince portion de viande, des haricots noirs germés, et du biscuit moisi. Les estomacs débiles demandaient un peu de vin, du pain frais, de bons légumes ; les femmes et les enfants soupiraient après du lait et des fruits. A quoi nous servait le repos, sans les aliments qui devaient le rendre fructueux ! Et il était même impossible de se procurer, à prix d'argent, les choses nécessaires ; car, par une circonstance inexplicable, l'unique pulpéria établie, pour l'usage des travailleurs créoles, avait épuisé ses

dernières provisions, le jour même de notre arrivée.

Enfin, il n'y avait pas jusqu'à l'eau qui ne fût mauvaise, parce qu'en traversant le défrichement, elle s'imprégnait de potasse et du goût des plantes et des feuilles pourries.

Un pareil régime était peu propre à fortifier des gens épuisés déjà par les atteintes d'un mal terrible et par les fatigues du voyage. Aussi, la dyssenterie ne tarda-t-elle point à se déclarer.

Cependant, les huit jours de *repos* étaient écoulés. On allait, sans doute, nous donner des animaux, des instruments et des terres; et nous pourrions, par notre activité, suppléer à ce qui nous manquerait encore. Ce jour était un dimanche, vous vous en souvenez, mes petits; nous nous rendîmes tous sur la place du village, où le colonel nous avait convoqués.

Cet homme, qui nous avait, pendant tout le voyage, traités d'une manière si paternelle, paraissait, depuis notre arrivée, avoir changé du tout au tout, à notre égard. Sa douceur habituelle avait fait place à la brusquerie, sa sollicitude à l'insensibilité, et à ses manières avenantes et populaires avaient succédé des allures pleines d'un aristocratique dédain.

Nous avions attribué ce changement subit aux tracas sans nombre dont il était accablé. Ce jour-là, nous devions perdre cette dernière illusion.

Son regard était dur, sa pose insolente; il nous

fit former le cercle, et nous lut, au milieu d'un silence, plein d'anxiété, un règlement dressé par lui, chef de la colonie, en vertu des pleins pouvoirs que le gouvernement lui avait donnés, et duquel il résultait :

Que des circonstances imprévues n'ayant pas permis de faire tous les défrichements nécessaires, les colons ne recevraient point, cette année, de terre en propriété; mais qu'il leur serait prêté une partie du défrichement actuel, lequel était destiné au colonel, et lui retournerait de droit plus tard;

Que, pour apprendre la culture du pays, et, en même temps, pour commencer à acquitter leur dette, les colons devraient, trois jours par semaine, travailler dans le domaine du colonel et à son profit;

Que chacun devait, d'abord, s'empresser de bâtir, pour cette année d'épreuve, une cabane sur le terrain prêté, vu que les pluies allaient venir, et que les constructions actuelles étaient destinées, tant aux besoins du chef de la colonie, qu'aux services publics;

Que les colons avaient le plus grand intérêt à se mettre promptement au travail des champs, afin d'avoir, le plus tôt possible, des pommes de de terre, de l'herbe et du grain, pour nourrir la truie, la vache et les poules, qui, alors seulement, leur seraient délivrées;

Que, pendant six mois, c'est-à-dire, jusqu'à la prochaine récolte, les colons recevraient de l'administration tous les vivres nécessaires;

Qu'enfin, vu les dépenses extraordinaires causées par les maladies en mer et par la quarantaine, chaque colon mâle était débiteur d'une somme de 600 fr., qu'il serait tenu de payer, de même que les autres avances, en numéraire ou en travail.

Avec des Français, le colonel eût, peut-être, payé de sa vie un pareil manifeste. L'astucieux aventurier savait bien à qui il avait à faire. Les apathiques Allemands se contentèrent de murmurer un peu, et se calmèrent bientôt, lorsque le colonel leur annonça, que, pour célébrer cette journée, chaque colon recevrait double ration de viande et un quart de litre d'eau-de-vie. Ce qui acheva, surtout, de les mettre de bonne humeur, ce fut l'assurance que sous peu, ils auraient une cloche et un prêtre.

Quant à moi, j'étais indigné et de la fourberie d'un homme que, jusque-là, j'avais estimé, et de la lâcheté presque générale des colons. Il y avait bien parmi eux quelques Français; mais, c'étaient des êtres ramassés dans l'écume des villes, gens abrutis par la misère et par les vices, sur lesquels il n'y a aucun fond à faire.

Je me trouvais donc seul, et, par conséquent, incapable de résister ouvertement à la tyrannie.

Vous n'oublierez jamais, enfants, avec quelle profond découragement, je vins faire part à votre bonne mère de tout ce que je savais, et quelle triste journée nous passâmes. Marie était inconso-

lable; la pauvre femme souffrait d'autant plus qu'elle avait plus espéré.

Il était clair que nous étions tombés dans un abominable piége, et que nous soumettre au joug, c'était accepter toute une vie de misère et de servitude.

Mais, quoi! hors des moyens violents, n'en existait-il point de propres à nous faire rendre justice? Ce spéculateur était-il assez imbécile pour ne pas discerner les hommes! Ne pourrait-on pas essayer d'abord de le ramener à des voies meilleures par le raisonnement, et, à défaut de réussite, ne restait-il pas, en définitive, la justice du pays? Ces réflexions nous paraissaient justes. Plût à Dieu que nous eussions pu en faire sentir la portée à nos stupides compagnons! Mais, non; tandis qu'abîmés dans nos pensées, nous cherchions les moyens qui pourraient nous tirer du gouffre où notre bonne foi nous avait plongés, eux oubliaient leurs soucis au fond de la bouteille, et rivaient gaiement à leurs pieds le premier anneau de la chaîne d'esclavage.

Cependant, nous avions décidé que j'irais, dès le soir même, trouver le colonel.

Je vis d'abord, à son air, qu'il devinait le motif de ma démarche. Il me reçut debout. Sans me laisser intimider, j'allai droit au but.

Mais, au premier mot, il me tourna le dos; au second, il appela deux nègres, et me fit mettre à la porte.

— Misérable! lui criai-je, j'aurai recours au juge.

— S'il jure encore, dit-il aux nègres, bâtonnez-le !

Je rentrai dans notre cabane, jurant, blasphémant, brisant ce qui me tombait sous la main ; puis, je me mis à pleurer de rage. Vous pleuriez aussi, chers enfants, et votre mère cherchait, en vain, pour me consoler, à retenir ses sanglots. Ah ! c'est que notre malheur apparaissait enfin dans son horrible nudité. — O mon Dieu ! disais-je, voilà donc, après tant de souffrances, le sort qui nous est échu ! N'avons-nous affronté tant de périls, enduré tant d'angoisses, que pour tomber plus bas que jamais ! Cette terre, objet de nos dernières et plus chères espérances, est-elle donc un bagne où nous n'aurons en perspective que la misère, les fers ou le tombeau !

— Tais-toi, tais-toi, cher ami ! me disait Marie, en se jetant à mon cou. Tes paroles me tuent ; car, c'est moi, c'est moi seule qui suis l'auteur de ce funeste projet.

Il me fallut la calmer. Devant la douleur de cette femme adorée, j'eus honte de ma faiblesse. — Console-toi, lui dis-je, en essuyant ses larmes ; tout n'est pas perdu.

Nous sommes dans un pays libre ; la justice qu'on nous refuse ici, j'irai la demander aux magistrats. Ils nous arracheront de ce repaire. Nous irons à Choroni, dans ce coin fortuné, au milieu de cette population hospitalière, où, pendant notre court séjour, nous avons su nous faire des amis ; et nous

y trouverons par notre économie, par notre travail, cette existence que tu avais rêvée.

Nous nous arrêtâmes à ce parti.

Le lendemain, de bonne heure, je fis un léger paquet, pris mon contrat et mes autres papiers, et ayant recommandé à Marie le calme et le courage, je me mis en route. J'allais arriver à la forêt, lorsqu'un écriteau, cloué à un arbre, sur le bord du chemin, fixa mon attention. C'était un *arrêté* du colonel portant défense à tout colon de sortir de Tovar sans *passe-port*. Je souris de pitié, et poursuivis mon chemin; mais, quel ne fut pas mon étonnement, en arrivant à la trouée, de la trouver gardée par quatre nègres : l'un d'eux me barra le passage avec une longue lance; et, malgré toutes mes protestations et mes instances, il me fallut encore revenir sur mes pas.

Je commençai alors à comprendre pourquoi l'on avait situé la colonie au centre d'une forêt impénétrable, loin de toute communication : c'était pour étouffer, en toute sûreté, jusqu'à la moindre plainte.

L'enceinte d'une forteresse ne nous eût pas mieux gardés.

Je rentrai plus contrarié qu'abattu par ce nouvel obstacle. —Y a-t-il, me disais-je, des barrières assez solides contre l'homme énergique qui aspire à la liberté?

Lorsque murs et barreaux tombent devant la patiente persévérance du prisonnier, ne trouverai-je pas, moi, un moyen pour faire entendre ma

voix au delà de ces bois séculaires ? Ce boulevard naturel est formidable, sans doute ; mais il n'est pas impénétrable ; j'ai un sabre, une hache, pour m'ouvrir un passage, une boussole pour guider mes pas, des armes pour me défendre. Je passerai. En attendant, dissimulation et patience ! Marie pensait comme moi. Il fallut tromper toute surveillance. Nous fîmes semblant d'être soumis et résignés. J'allai, comme les autres colons, recevoir une pelle, une pioche, des semences, et le morceau de terrain qui m'était destiné. Je construisis, en quelques jours, avec des lattes une cabane recouverte de feuilles de palmier, et nous nous y installâmes.

Aux rations on avait substitué la monnaie de papier.

Chaque colon recevait 75 centimes par jour ; les femmes 50, et les enfants 35 ; avec cela il fallait vivre. Ces sortes de bons n'avaient cours que dans la colonie, et rentraient naturellement à l'unique magasin dont notre despote s'était gardé le monopole. Les vivres, la viande même, étaient hors de prix ; et l'on ne pouvait subvenir au nécessaire, sans toucher à la petite bourse que, depuis le départ, bien des colons gardaient précieusement pour les besoins imprévus. Cet argent allait aussi s'enfouir dans le gouffre, et malheur à ceux qui n'avaient rien en réserve ; ils souffraient nuit et jour la faim.

Quelques jeunes gens pensèrent trouver une ressource dans la chasse ; moi-même je m'étais flatté

de varier un peu notre ordinaire, au moyen du gibier; mais, la chasse dans la forêt vierge demande des aptitudes qui nous manquaient, et que nous n'avions pas le temps d'acquérir, liés que nous étions à la glèbe. Aussi, après quelques essais infructueux, les plus intrépides mêmes se dégoûtèrent-ils.

Cette tentative me convainquit aussi que, seul, je ne pourrais jamais réussir à me frayer un passage dans la forêt, à cause des fourrés touffus et résistants qu'il me faudrait percer.

Un jour, j'avais essayé, et c'était tout au plus, si, après huit heures d'un travail obstiné, j'avais avancé d'un demi-kilomètre. Or, vingt-cinq kilomètres au moins me séparaient de la lisière. Il m'aurait donc fallu bivouaquer près de cinquante jours dans les bois, exposé à la faim, aux serpents et aux tigres.

Plein de tristesse, je me résignai encore, en attendant qu'une circonstance favorable vînt m'aider dans l'exécution d'un projet, auquel j'étais loin de renoncer.

Le cours naturel des choses devait faire plus que tous mes efforts.

Les premières pluies étaient venues, pluies diluviennes, et dont on ne peut se faire d'idée en Europe. Et, aussitôt, une humidité glaciale avait envahi les hauteurs. Nos toits, faits à la hâte, laissaient passage à de nombreuses gouttières. Tant qu'il pleuvait, nous étions dans l'eau. L'ondée nous laissait-elle quelque répit, un brouillard épais enveloppait le village comme un linceul. Ce changement

de température, ajouté aux privations, porta bientôt ses fruits : la dyssenterie et la fièvre se propagèrent rapidement de chaume en chaume.

La pharmacie était épuisée. On ne la renouvelait pas. Le docteur, désespéré de son impuissance, et ne voulant pas assumer sur lui les malheurs qu'il prévoyait, le docteur nous quitta.

Alors, la mort commença à décimer les malheureux colons. Les femmes, les enfants surtout, tombaient comme font les mouches à l'approche des premiers froids.

Un cimetière s'ouvrit ; en quinze jours, cinq fosses y furent ouvertes. De cloche, point ; de prêtre, pas plus : c'était un leurre. Au milieu des bois, on n'avait pas de planches pour faire des cercueils ! On enveloppait donc les morts dans des feuilles de palmier ; et quelques amis, mornes, silencieux, les portaient à leur dernière demeure.

Aux deux maladies principales se joignaient des maux qui, sans être graves, n'en venaient pas moins ajouter beaucoup aux souffrances. Un homme s'écorchait-il tant soit peu la jambe, aussitôt l'écorchure devenait plaie. Les niguas (puces pénétrantes), contre l'envahissement desquelles nous n'étions pas prémunis, s'introduisaient dans les pieds, y pullulaient, si l'on n'y prenait garde, et allaient, par leur action, jusqu'à rendre des hommes impotents.

Enfin, pendant le jour, de grosses mouches bleues, couvrant les viandes et les vêtements de

laine, y déposaient des germes de putréfaction, tandis que la nuit des milliers de pallomilas (moucherons imperceptibles), ne laissaient ni paix ni trêve aux dormeurs.

Pour comble de calamité, la récolte qui s'était d'abord annoncée sous les plus belles apparences, la récolte périclitait.

Les haricots étaient coupés à la racine par de gros vers ; les pommes de terre pourrissaient, ou étaient labourées de nuit par des troupes innombrables de pécaris, et des nuées de perroquets venaient, en plein jour, et quoi qu'on fît, dévorer le maïs presqu'à peine formé.

A tous ces malheurs, qu'il eût, sans doute, pu prévenir, le colonel opposait l'indifférence la plus inconcevable; il ne sortait presque plus de sa maison qu'entouré des nègres qui alternaient avec la garde de la forêt. Quant aux colons, ils ne faisaient preuve que d'une résignation stupide, voisine de l'hébêtement. — Vous vous rappelez, enfants, que, surpris d'abord comme eux, par le changement brusque de climat et les inconvénients qu'il entraînait à sa suite, nous passâmes les premiers jours de pluie dans une situation vraiment déplorable. Mais, la nuit s'était à peine écoulée, que nous avions trouvé le moyen de nous garer de l'eau. Nous avions de grands draps tout neufs; je les tendis, avec votre aide, sur le toit, en fixant les bouts par des cordes qui allaient s'attacher à des piquets ; puis, nous passâmes le jour à tresser des nattes de feuilles ser-

rées dont nous garnîmes les côtés de la cabane, surtout, celui d'où venait la pluie. Nous exhaussâmes aussi le sol, au moyen de terre extraite d'un petit fossé que nous creusâmes pour faciliter l'écoulement des eaux. Nous fîmes tout cela par une pluie battante; mais, n'importe, nous en vînmes à bout, et le soir même nous avions la douceur de nous reposer dans notre demeure sèche et parfaitement garantie, tandis que nos faibles compagnons, que notre exemple n'avait pas encore réussi à faire sortir de leur torpeur, continuaient à patauger dans la boue et dans l'eau.

Mes connaissances en histoire naturelle me devenaient précieuses. Aux premiers picotements que vous ressentîtes à vos petits pieds, je reconnus la présence de la puce pénétrante; je savais comment on extrait ce terrible insecte au moyen d'une épingle; et, dès ce moment, nous eûmes soin, chaque soir, après un bain tiède, de passer soigneusement *la revue des pieds*.

Humboldt m'avait appris comment, au sein des marécages et des forêts, on se préserve de la piqûre des moustiques et des mouches.

Nous eûmes l'attention de maintenir sans cesse un peu de fumée dans la cabane; et, en supportant ce léger inconvénient, nous fûmes délivrés de l'autre.

Quant aux dévastations des champs, loin de m'en affliger, je les considérai comme un heureux évé-

nement, en ce que, forcément, il mettrait fin à la colonie.

Cependant, la mortalité continuait. Quatre mois s'étaient à peine écoulés, depuis notre arrivée, et déjà l'on comptait quarante morts; avec les victimes jetées à la mer, cela faisait quatre-vingt-deux, plus du cinquième !

A ce moment, le biscuit s'épuisa; il fallut faire du pain de maïs: les machines manquaient; on dut procéder à la manière du pays, c'est-à-dire, piler le grain, à force de bras, dans des mortiers de bois. Vingt femmes furent, chaque jour, occupées à cette rude besogne, et c'était tout au plus si le travail pouvait suffire aux besoins de la colonie. A peine cuit, le pain était enlevé et dévoré jusqu'au dernier morceau. Un jour de chômage, et la population allait être affamée. Cependant, au premier dimanche, les femmes se refusent obstinément au travail. Elles veulent, selon leur coutume, passer le saint jour en prières, au milieu de leur famille, ou sur les tombes de leurs proches. Le colonel s'emporte; il tonne, menace: mais, rien n'y fait. La foi naïve de ces pauvres gens les rend capable d'une force que n'ont pu leur inspirer toutes les peines qu'ils ont endurées.

Le colonel cède, mais il se vengera; il *mâtera* ceux qui osent lui résister.

Une affiche manuscrite est apposée sur la place. Elle annonce aux colons, que, vu leur désobéissance, ils seront privés de pain pendant *trois jours* !

Et l'atroce menace s'exécute. Mais, c'en est trop. Le despote s'attaque à deux conseillères terribles, la foi et la faim. La foi a résisté, la faim attaquera. Un jour on prend patience; mais, le lendemain matin, la détresse commence à se faire sentir. Les enfants pleurent, les femmes crient, les hommes murmurent.

A midi, l'exaspération est générale, les femmes excitent leurs maris; tout le monde sort, des groupes animés se forment.

Vous n'oublierez jamais, chers enfants, les événements de cette journée. Dès la veille, nous avions épuisé nos vivres, et nous avions passé la nuit sans dormir, en proie à d'affreux tiraillements. Pauvres petits, vous reteniez vos larmes pour ne point affliger vos parents; mais, votre pâleur et vos yeux rougis décelaient vos souffrances.

Nous-mêmes nous n'y tenions plus. La fureur s'empara de moi. Je saisis mon fusil, j'allais m'élancer dehors. Votre mère me retint. Que feras-tu seul, me dit-elle, tu courrais à la mort; reste, reste encore jusqu'à ce que les colons, poussés à bout, se montrent disposés à te prêter appui. Je restai. Enfin, une grande rumeur se fit entendre; la révolte éclatait. Je pris mes armes, je m'arrachai de vos bras, et partis comme un trait.

La place était pleine de gens aux figures hâves, aux regards enflammés, aux gestes menaçants; mais, toute cette foule se bornait encore à des cris et à des imprécations, contenue qu'elle était par

le redoutable colonel, qui, un sabre à la main, se tenait placé devant sa maison, au milieu de douze nègres, armés jusqu'aux dents.

J'avais pu apprendre un peu d'allemand. — Eh quoi ! m'écriai-je, en tombant au milieu des affamés, vous vous contentez de crier, quand on veut vous faire mourir de faim ! N'êtes-vous donc que des lâches, et n'avez-vous plus d'entrailles ? Voyez vos femmes, vos enfants qui vous implorent et vous font honte, en se plaçant aux premiers rangs ! Plus de cris, des actes, aux armes ! — Aux armes ! répètent cent voix. On court aux cabanes, chacun revient armé. Nous nous précipitons comme un torrent, tête baissée, en poussant de grands cris. A notre approche, l'épouvante gagne les nègres ; et, malgré les efforts de leur chef, ils fuient de toutes parts. Le colonel, écumant de rage, tombe entre nos mains. On veut le tuer ; je m'y oppose. — Point de sang, amis, ne souillons pas notre victoire ! Il suffit que nous ayons fait sentir notre force. Dès aujourd'hui, si vous le voulez, nous rentrerons dans tous nos droits. On m'écouta ; le colonel fut gardé à vue ; et je procédai, avec l'assistance de quatre colons, à une distribution régulière des vivres.

Je venais d'acquérir sur mes compagnons une grande influence ; mais elle pouvait n'être que momentanée, vu leur nature apathique ; je devais donc ne pas attendre, pour agir, que le feu allumé en eux avec tant de peine, vînt à se refroidir.

Après ce que nous avions fait, toute demi-mesure n'aurait tendu qu'à nous perdre, et nous ne pouvions achever de nous sauver qu'en frappant encore un grand coup.

Il fallait, en masse, porter au gouvernement le récit exact de ce qui s'était passé, nous placer en même temps sous la protection des populations, et faire connaître notre résolution bien arrêtée de rompre le contrat qui nous enchaînait.

Les Allemands échauffés, encore par la victoire, goûtèrent cette proposition. Il fut donc décidé :

Que nous partirions aussitôt, au nombre de soixante, bien armés et munis de vivres;

Que les femmes, les enfants et les malades, avec une garde de vingt hommes valides, resteraient à la colonie, en attendant le résultat de notre démarche et les moyens de transport ;

Que pendant notre absence, un comité de cinq personnes gèrerait les affaires de la colonie ;

Qu'enfin, le colonel serait traité avec humanité, mais maintenu à la réclusion la plus absolue.

Une heure après, toutes les dispositions étaient prises; et je me séparai de vous, enfants, et de votre mère, pour aller rejoindre mes compagnons, qui, malgré la nuit tombante, se dirigeaient déjà vers la forêt.

J'avais fait préparer des torches de paille ; nous les allumâmes, tant pour guider nos pas que pour éloigner les serpents et les tigres. Nous nous mîmes à chanter pour chasser le sommeil; au point du

jour, nous atteignîmes la lisière, et, après une courte halte, nous descendîmes rapidement les croupes pelées qui s'échelonnent jusqu'à la valée d'Aragua, les coupant en biais, pour éviter *Victoria;* car, mon intention était de tomber aussi à l'improviste que possible à portée de la capitale. Vers le milieu du jour, nous dînâmes dans un petit vallon écarté, à l'ombre de grands arbres. A la nuit, nous faisions halte au pied des montagnes qu'il faut gravir pour atteindre le plateau élevé où est bâtie la ville de Caracas.

Jusque-là, tout allait à souhait. Heureux, si nous eussions pu poursuivre notre route, et arriver à Caracas avant le jour ! Mais, la fatigue accablait mes compagnons. D'ailleurs, plus nous approchions du but, plus leur ardeur allait décroissant; on eût dit qu'ils se repentaient presque de leur entreprise, et qu'ils en redoutaient, en quelque sorte, le dénoûment. J'eus beau faire; ils voulurent passer la nuit à un endroit nommé *las Cocuisas*, à cause de l'immense quantité d'aloès qui y croissent. Il y avait là une grande *pulpéria*, ils s'y accommodèrent tant dedans qu'alentour, et ne tardèrent pas à s'endormir.

Je ne pouvais parvenir à en faire autant. Mille inquiétudes m'assaillaient.

L'insouciante tranquillité des Allemands me donnait à craindre qu'il ne reculassent au moment décisif; et je pensais que cette nuit perdue dans le

repos nous serait fatale. Mes pressentiments ne devaient pas tarder à se réaliser.

Vers le matin, j'allais succomber à la lassitude, lorsqu'une voix s'écria tout à coup, à dix pas de moi : *En nombre de la leg rendios* (au nom de la loi, rendez-vous!) Je me levai en sursaut. Deux cents soldats environ nous entouraient; ils fondirent sur nous, et nous désarmèrent avant que nous eussions pu songer à nous défendre.

Je voulus protester. Je ne savais que très-peu d'espagnol. D'ailleurs, l'officier qui commandait le détachement nous dit qu'il n'avait point d'explications à donner ni à entendre; que, chargé de nous ramener à la colonie, il allait accomplir son devoir.

Je tremblais de rage. Mes Allemands ne semblaient que médiocrement contrariés. On nous fit mettre sur deux rangs, la troupe forma la haie; et nous reprîmes, par des chemins détournés, la route de notre galère.

Je voulus avoir la triste consolation de connaître la cause de notre malheur. Un soldat de l'escorte, sachant un peu de français, m'apprit que, nous devançant de quelques heures, l'alarme avait été donnée au gouvernement, dans la nuit, par un exprès de la colonie.

Je m'imaginai que nos amis n'avaient pas fait bonne garde, et que le colonel avait réussi à communiquer, peu après notre départ, avec un de ses nègres caché près de là, lequel, connaissant les

chemins de traverse, n'avait pas eu de peine à nous devancer.

Je ne me trompais pas. Je sus, en effet, plus tard, que les choses s'étaient passées ainsi.

Donc, le gouvernement avait cru le colonel sur parole.

On ne voulait pas nous entendre, et, de par les armes, nous allions être soumis de nouveau à une autorité plus forte, plus despotique que jamais.

Pour mon compte, je devais m'attendre à des persécutions sans fin. Cette perspective m'effraya. Seul, j'eusse préféré la mort à cette longue agonie. Mais, je pensai à vous, chers enfants, à votre vertueuse mère, et je me sentis fort contre les nouvelles douleurs qui m'étaient réservées.

Elles ne devaient pas se faire attendre. Je vais confier au papier des choses que vous et votre mère avez heureusement ignorées, et qui ne vous seront révélées, que lorsque, dans un port sûr, nous pourrons, sans crainte, contempler de loin l'orage.

Arrivés à l'entrée de la forêt, nous trouvâmes le colonel qui nous attendait. Un piquet, parti le matin de la Victoria, l'avait délivré. Il me lança un regard de tigre. — Prenez cet homme, dit-il à ses esclaves, et garrottez-le ! Quatre noirs se jetèrent sur moi, et me lièrent; et, comme je me débattais, en me répandant en imprécations contre le tyran, un de mes bourreaux m'asséna un coup violent sur la tête, et un autre me bâillonna.

En cet état, on m'assit au pied d'un arbre.

Cependant, mes lâches compagnons, témoins impassibles de ces violences, ne faisaient pas un mouvement.

Le colonel donna le signal du départ. Toute la troupe disparut dans la forêt, tandis que mes gardiens, me soulevant de force, m'emmenaient dans une direction opposée.

Nous allions à la Victoria. Nous y arrivâmes au milieu de la nuit, et aussitôt j'entrai dans l'étroite prison, où je languis depuis deux mois.

Je ne pouvais comprendre qu'au sein d'une république, il pût se commettre des actes d'un aussi odieux arbitraire.

Un Français qui, à prix d'or, a réussi bien des fois à me voir dans mon cachot; celui par qui j'ai pu vous écrire et recevoir de vos nouvelles; l'ange qui est venu rallumer dans mon cœur un rayon d'espoir; notre sauveur, en un mot, m'a donné la clef de l'énigme.

—Cette république, m'a-t-il dit, est une oligarchie, c'est-à-dire, sous l'apparence du droit, le plus tyrannique des gouvernements.

Le général Paez, président actuel, accorde une confiance illimitée au colonel.

Quant à celui-ci, le contraste de sa conduite en mer et à terre s'explique. L'Etat accorde aux entrepreneurs de colonies, tant pour chaque colon qui arrive vivant sur le sol d'Amérique.—Le marchand d'hommes tenait à toucher la prime; que lui im-

porte le reste? — La traite des noirs est défendue; mais, on lui a substitué celle des blancs!

Sayler, c'est le nom de notre ami, est un homme de 35 ans, à la physionomie empreinte de sentiment, au cœur chaud, aux manières pleines d'aménité.

Arrivé en Amérique, à la suite des désastres de 1815, il a eu le bonheur d'y faire, dans l'agriculture, une fortune rapide. Il a une jeune et aimable femme et deux enfants, un garçon et une fille, à peu près de votre âge.

— Venez, mon ami, m'a-t-il dit cent fois, venez vivre avec nous. J'ai de vastes plantations, vous en dirigerez la moitié, et nous partagerons. Nous ne ferons plus qu'une seule et même famille. Nous constituerons tous ensemble une petite France, qui nous rappellera cette patrie absente que, malgré ses misères, nous aimons toujours.

Ma femme sera la sœur de la vôtre, et nous serons unis comme deux frères.

Qui sait même, a-t-il ajouté parfois, en souriant, si nos enfants, élevés ensemble, ne se prendront pas d'amour, et si nous n'aurons pas la consolation de voir perpétuer en eux l'attachement qui nous unit.

Dès la première fois que je l'ai vu, je me suis senti attiré vers cet excellent homme, et plus je l'ai connu, plus j'ai apprécié les qualités de son cœur.

Mon amitié pour lui est au moins égale à la sienne; et je sens bien que je puis me fier à ses promesses,

et qu'il ne négligera rien pour nous rendre heureux.

Voilà ce qui m'a soutenu dans mon infortune; voilà comment j'ai pu supporter en patience ma longue détention.

Sayler savait que je devais rester en prison deux mois, et que cet arrêt du colonel, confirmé par le juge, était irrévocable.—Il fallait donc se résigner. Ici, comme en Europe, la force prime le droit; toute résistance n'eût pu qu'aggraver ma peine.—Du reste, m'a-t-il dit, une fois ma dette soldée, nulle puissance ne saurait me retenir à la colonie.

C'est demain que je sors. Mon généreux ami m'a remis de l'or pour apaiser le cerbère.

Demain, je vous reverrai, chère famille; je vous presserai avec délices sur mon cœur, et tous ensemble, je l'espère, nous quitterons pour toujours cet enfer!

ÉPILOGUE.

Ami lecteur, si tu as parcouru la petite introduction qui précède ces mémoires, tu te souviens, sans doute, que celui qui les publie aujourd'hui, était resté absorbé plusieurs heures à les lire, sous les orangers, devant la maison du planteur français.

Le soleil baissait vers l'horizon, lorsque j'achevai ma lecture; et alors j'éprouvai ce que tu éprouves assurément, ami lecteur, une sympathie profonde pour les victimes de tant de malheurs, un vif désir de savoir, ce que Dumont et les siens étaient devenus.

Le dernier espoir du prolétaire s'était-il réalisé? Avait-il quitté cette affreuse colonie? Avait-il trouvé chez son ami l'existence heureuse qui lui était promise? Combien de temps lui avait-il été donné d'en jouir avec sa famille? Pourquoi avaient-ils quitté ce

refuge? Où étaient-ils enfin? Telles furent les questions que j'adressai coup sur coup à Sayler.

—Montons à cheval, me dit-il, d'un air grave; car, voici la fraîcheur. Maintenons nos montures au pas. Pendant la promenade, je vous raconterai de mon mieux la fin de cette lamentable histoire.

—O mon Dieu! m'écriai-je, est-ce que le malheur se serait encore appesanti sur cette pauvre famille!

—Ne me questionnez pas davantage, me répondit-il; ce que vous me demandez, réveille en moi des douleurs à peine assoupies, et j'ai besoin de toute ma volonté pour coordonner mes souvenirs.

Il resta un moment plongé dans une sorte de méditation; enfin, relevant la tête comme un homme qui fait effort sur lui-même, et, reprenant la bride qu'il avait laissé flotter sur le cou de son cheval, il commença ainsi, d'une voix émue:

—A peine sorti de sa prison, Dumont était parti pour la colonie où, avec l'avance que je lui avais faite, il devait se libérer. Je savais que, sa dette payée, rien ne pouvait le retenir. Je comptais donc le revoir avec sa famille, au bout de quelques jours, et tout était déjà prêt ici pour les recevoir.

Vous savez combien je l'aimais.

Leur arrivée devait être une fête pour la maison; et il n'y avait point de plans de bonheur que nous ne pensions réaliser, lorsque ces chers amis seraient avec nous.

Cependant, une semaine s'écoula dans l'attente. Je

commencai à être inquiet.—Il est possible, dis-je à ma femme, que ce colonel de malheur ait suscité à notre ami quelque chicane, ou qu'il use de violence à son égard. Je n'y puis plus tenir ; je vais à la colonie voir ce qui en est. Ma femme approuva mon dessein ; je partis aussitôt, accompagné de quatre serviteurs.

A peine arrivé, j'apprends que Dumont et sa famille ont disparu depuis plusieurs jours, et que personne ne sait où ils sont. Je vais aux informations. On me dit qu'à son retour, il s'est présenté au colonel, et qu'il est resté un moment seul avec lui ; mais que bientôt on a entendu de grands éclats de voix ; puis, que des nègres, appelés par leur maître, ont mis Dumont dehors, en le rouant de coups!... Voilà tout ce qu'on sait, voilà ce qu'on me dit à l'écart, à demi-voix, tant on a peur du despote...

Je cours à la cabane de mon ami... elle est vide, et le désordre qui y règne, dénote un départ précipité. Je vais chez le colonel, il refuse opiniâtrement de me recevoir.... Désolé, je questionne les nègres qui gardent la trouée. Je les gagne.. Ils m'assurent que Dumont n'a point passé par là. Et, en effet, tout porte à croire que, s'il eût pu prendre cette route, il fût arrivé sans encombre chez nous... Mon inquiétude, comme vous pouvez le penser, était au comble ; cependant, je ne me décourageai point. Les serviteurs qui m'accompagnaient, étaient des Indiens, gens fort habiles à reconnaître dans les bois les moindres indices ; je leur fis explorer la lisière inté-

rieure; et bientôt l'un d'eux, le vieil Antonio, que vous connaissez, vint m'annoncer, avec le flegme qui caractérise sa race, qu'il savait par où les Français s'étaient enfuis. En effet, sur un point peu éloigné de la trouée, nous vîmes comme un étroit sentier, récemment pratiqué dans la forêt; nous nous y engageâmes. Antonio nous fit remarquer que les menues branches et les lianes hachées plutôt que coupées, indiquaient suffisamment la main inhabile des Européens. Plus loin, le fourré devenant impénétrable, le petit sentier faisait un détour, et allait aboutir à une sorte de clairière fort étendue, où toute trace apparente disparaissait.

Cette circonstance ne pouvait pas mettre en défaut la perspicacité de mes Indiens; ils retrouvèrent bientôt de l'autre côté le passage informe, frayé par les fugitifs.—Que vous dirai-je, mon ami, nous marchâmes ainsi plus de dix heures; à mesure que nous avancions, le sentier se faisait plus étroit.

—Les forces, disait Antonio, ont commencé à leur manquer. Je crains bien que sous peu, nous ne trouvions plus la moindre branche coupée. Le vieil Indien avait raison; bientôt nous ne pûmes continuer nos recherches, qu'en nous guidant par de faibles empreintes, laissées de loin en loin, sur le détritus et la mousse.

On voyait, aux mille détours qu'ils avaient faits pour éviter les obstacles, que les malheureux voyageurs avaient erré dès lors à l'aventure. Plus loin, nous reconnûmes que, décrivant une courbe, ils

s'étaient trouvés, en définitive, suivre une direction qui les ramenait dans le cœur de la forêt. Là, nous trouvâmes un abri en feuilles de palmier, et trois feux éteints; tout auprès, un arbre colossal, renversé par l'orage, couvrait un espace immense de ses débris. Il était évident que la famille avait campé en cet endroit.

La vue de ces vestiges nous redonna un peu d'espoir; je ranimai l'ardeur de mes hommes par un bon coup de rhum, et nous nous remîmes en route. Ces détails vous fatiguent, mon ami. Patience! j'arrive au but.—Comme avec des peines infinies, nous cherchions à nous guider au pied d'un rocher, où le terrain sec et dur n'avait pas gardé la moindre empreinte, nous entendons tout à coup une voix qui éclate sous ces voûtes séculaires : c'est une voix d'homme... ce ne sont point des cris... c'est comme une déclamation. Nous nous hâtons, nous tournons enfin la roche; et nous voyons, assis contre un arbre, un homme demi-nu, tout sanglant, qui prononce des mots sans suite, accompagnés de gestes étranges. C'était Joseph Dumont. Je m'approche, je le presse dans mes bras; mais, il me regarde avec des yeux hagards, et ne me reconnaît pas.— Joseph, mon pauvre ami! lui dis-je, en l'embrassant encore; c'est moi, c'est ton ami Sayler. Dis-moi, que t'est-il arrivé? Où sont ta femme et tes enfants? —Ma femme.... mes enfants?... répondit-il d'un air tranquille; ils sont là, ils dorment... Venez, venez, je vais vous faire voir. Il se leva; nous le suivîmes.

A deux pas, derrière un buisson, il nous montra sa femme, étendue sur un lit de mousse; elle était morte!

—....Ne l'éveillez pas, nous disait le pauvre fou. Quant à moi, c'est différent...je peux l'embrasser, ma chère Marie, sans qu'elle se réveille...Et il imprima doucement ses lèvres sur le front pâle et glacé de sa compagne. Nous fondions tous en larmes à ce spectacle. Je cherchai encore à ramener sa raison égarée.—Tes enfants, Joseph, lui dis-je; les enfants, en grâce, où sont-ils?...Les enfants, répondit-il, avec un doux sourire, Paul et Aline, mes chers amours? Oh! ils ont couru un grand danger; mais...voyez-les là, qui jouent avec les enfants de Sayler...Oh! nous sommes tous bien heureux à présent!.... Puis, tout à coup, prenant un air courroucé, il se mit à pousser de grands cris et à se débattre contre un ennemi imaginaire. Nous le contenions avec peine; enfin, il se calma, en répandant un torrent de larmes, et en ne cessant de répéter: Mes enfants! mes pauvres enfants!..... —J'étais bouleversé.—Courez, dis-je aux Indiens, explorez tous les environs, criez, déchargez vos armes;... ces enfants ne sont peut-être qu'égarés, cherchons-les à tout prix.—Ils partirent, excepté Antonio, qui me dit: Senor, pourquoi voulez-vous fermer les yeux à la lumière? Voyez les blessures de ce Français. Ne reconnaissez-vous pas l'arme qui les a faites? Il y a eu combat....combat terrible.... Vous avez beau chercher les enfants; vous ne les trouve-

rez pas!.....Hélas! ce qu'Antonio exprimait, je le pensais tout bas. Nos gens revinrent, au bout d'une heure; ils n'avaient rien trouvé, si ce n'était, dans un endroit où les jeunes plantes foulées étaient couvertes de gouttes de sang, le havre-sac de Dumont, contenant quelques hardes et son manuscrit.

La mort dans l'âme, je fis mettre Marie dans un hamac, porté tour à tour par trois de nos hommes, tandis qu'Antonio et moi, nous soutenions par les bras le pauvre Dumont, qui se laissait conduire comme un enfant.

Je vous laisse à penser, mon ami, l'effet produit à la maison, par notre retour....c'était une désolation générale.

Les fatigues du voyage et la chaleur avaient empiré l'état de Dumont; en proie à une fièvre brûlante, il délirait.

Ce fut pendant ce délire, qui dura toute la nuit, que la vérité, l'horrible vérité, que nous pressentions, nous fut enfin connue.

Comme nous étions tous autour de son lit, écoutant sa respiration gênée, épiant ses mouvements, il se mit à parler avec agitation: — Quoi, disait-il, je vous paie, et vous ne voulez pas me laisser partir; vous êtes donc un voleur et un tigre! Ah!... grâce! grâce! ne frappez plus! j'en mourrais, et que deviendraient ma femme et mes enfants!... Puis, après une pause, pendant laquelle de grosses larmes coulaient sur ses joues amaigries, il reprenait d'une voix touchante:

Marie ! ma bonne Marie ! ouvre, c'est moi, n'aie pas peur. — Viens ! viens sur mon cœur, ange bien aimé ! Allume la lampe, que je te voie : Pauvre amie, que tu es changée !

Et les enfants ! veille-les. Petits amours, venez, venez là, sur mes genoux !—Paul, mon ami, dis-moi à l'oreille, si ta mère et ta sœur ont bien souffert... Oui, je le savais ; mais, tu es fort, et tu soutiendras Aline, n'est-ce pas, dans le voyage que nous allons entreprendre....Embrasse-moi, et ne dis rien.

Un moment après, à travers mille autres choses, il parlait de boussole perdue, d'une nuit passée sous l'orage, de la faim et de la soif qui torturaient sa famille.... Et, sur ses traits animés par la fièvre, on lisait toutes les angoisses de son cœur. — A ces images pénibles succédaient tout à coup des tableaux riants.

Il se croyait arrivé chez moi, après de grands dangers.—Sayler, disait-il, j'ai fait un rêve affreux ; mais, heureusement, ce n'était qu'un rêve. —Voilà donc la vie telle que tous devraient l'avoir ; elle nous était bien due ; mais, moi, quand je pense aux prolétaires de là-bas, je me reproche presque mon bonheur.

Soudain, sa figure prit une expression de terreur invincible ; et, se levant sur son séant, il s'écria, en tremblant de tous ses membres : Quelle horrible nuit....transes cruelles ! Ah ! quels sont ces yeux qui flamboient... Paul ! Aline ! ici.. enfants !..Ah ! le

tigre!... A moi, tigre! à moi! Oh! un nuage de sang me passe devant les yeux. Je meurs.

Cette dernière crise sembla l'avoir épuisé; il retomba sur le lit, et ne fit plus entendre, à de rares intervalles, que des expressions de tendresse pour sa femme bien aimée, qu'il croyait toujours voir reposer près de lui.

Enfin, vers le matin, Dieu daigna mettre un terme à tant de souffrances. Le pauvre instituteur-martyr, à qui un éclair de raison semblait revenir, prononça quelques mots d'amour et de pardon, et rendit doucement le dernier soupir.

Ici le bon Sayler se tut. Il paraissait oppressé par ses souvenirs.

Je me rapprochai, et lui pressant la main, je comprends très-bien, lui dis-je, à l'émotion que j'éprouve, que le temps n'ait pas encore tué votre douleur.

—Oui, reprit-il tristement, ce que nous ressentions alors, peut mieux se comprendre que s'exprimer. Nous étions tous dans un état impossible à décrire. Le deuil s'était étendu sur ma maison, comme si nous eussions perdu d'autres nous-mêmes, et il se passa bien du temps, je vous assure, avant qu'aucun de nous pût revenir à ses habitudes.

—Et ne fîtes-vous aucune démarche, lui dis-je, pour faire punir cet affreux colonel, l'assassin de Dumont?

—Je n'y manquai pas, me répondit mon ami.

Mais, avec le gouvernement d'alors, il n'y avait point de justice possible, et le crime resta pour un temps impuni. Cependant, le coupable n'échappa point au châtiment qu'il méritait. S'étant, dans notre dernière guerre civile, rangé du côté de Paez et des oligarques, il fut pris par un de nos corps francs, et fusillé sur l'heure.

— Et la colonie? demandai-je.

— La colonie avait continué à être décimée par la faim et la maladie; lorsque la guerre en question arriva, les colons se débandèrent aussitôt de toutes parts, et allèrent, dans nos riches vallées, se dédommager des souffrances qu'ils avaient éprouvées là-haut.

Pendant cette conversation, la nuit était venue, et notre promenade tirait à sa fin.

Comme nous arrivions à la maison, où sa famille nous attendait pour le repas du soir, je demandai à Sayler, s'il ne voulait point me permettre, au moins, de copier le manuscrit du prolétaire.

— Je ferai plus, me dit-il vivement, je vous le donnerai.

Et comme je paraissais surpris de cette brusque détermination, il ajouta: Bien des gens ont lu cette simple histoire.... vous êtes le seul qui paraissiez l'avoir comprise; vous êtes républicain, prolétaire; à tous ces titres, elle vous appartient.

Non, m'écriai-je, écrits par un enfant du peuple,

ces mémoires appartiennent au peuple; un jour, je les lui rendrai.

Une étreinte de mon ami, me dit que je venais de traduire sa pensée la plus intime.

J'ai tenu ma promesse.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos 3
Préface 5
Introduction. 13
La Famille du soldat. 20
L'Occupation militaire.—La Disette 42
Les Paysans. 56
Le Soldat-Laboureur. — Rêves. 82
Garnison, Discipline et Patrie. 116
Le Proscrit 151
L'Instituteur. 177
Les Ouvriers 203
La Société secrète. 237
La Prison 272
L'Émigration. — En mer 293
La Côte-Ferme. 316
La Colonie 331
Épilogue 355

106ST 53 005 BR 4379

DC 269 .A13 A87 1852 C.1
Memoires d'un enfant du peuple
Stanford University Libraries
3 6105 034 252 853

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004